BULLETIN du Musée

BAYONNE

BIBLIOTHEQUE MEDIATHEQUE BAYONNE
1334779

BIBLIOTHEQUE MEDIATHEQUE BAYONNE
Per
28r

1er SEMESTRE 2002

n°159

Bulletin semestriel édité par la Société des Amis du Musée Basque

Edition et Abonnements : Société des Amis du Musée Basque - Musée Basque - Château-Neuf - 64100 Bayonne - Tél : 05 59 59 08 98 - Fax : 05 59 59 03 71 - http : //www.musee-basque.com - e-mail : samb.samb@wanadoo.fr - N° 159 - ISSN : 1148-8395 - Directeur de la publication : Michel DUVERT - Comité de rédaction : Jacques BLOT, Angelo BROCIERO, Mano CURUTCHARRY, Denis DEDIEU, Michel DUVERT, Jean HARITSCHELHAR, Claude LABAT, Jean-Claude LARRONDE, Anne OUKHEMANOU, Olivier RIBETON, Etienne ROUSSEAU-PLOTTO - Conseil maquette : Martine DUJOLS - Composition et Impression : Imprimerie du Labourd - Dépôt légal : 1er semestre 2002.

Rédaction : Les recommandations aux auteurs sont envoyées à la demande.

Les articles publiés dans le Bulletin restent l'œuvre exclusive et personnelle de leurs signataires. Le Comité de rédaction n'est pas nécessairement solidaire des théories ou opinions qu'ils expriment. Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement sur quelque support que ce soit le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur (loi du 11 mai 1957, art. 40-41 ; Code pénal, art. 425).

Société des Amis du Musée Basque

Musée Basque

Bayonne

Pyrenees Atlantiques
Conseil General

Per. 28 a

SOMMAIRE

3 DE GARATARANEA D'IBARRE À GARATARAN (BETHARRAM)
- Junes Casenave-Harigile -

7 LE "CATÉCHISME" DES PÊCHEURS DE CIBOURE
- Marc Larrarté -

15 DES BASQUES DANS L'ENVIRONNEMENT TOULOUSAIN
- Michel Bugnon - Jean-Baptiste Hiriart-Urruty -

29 LE RÔLE POLITIQUE DE L'ABBÉ PIERRE LAFITTE
- Jean-Claude Larronde -

47 LE ROYAUME DE NAVARRE SOUS LA DYNASTIE DE CHAMPAGNE
- Antton Curutcharry -

65 UN SEGMENT INÉDIT DE LA VOIE ROMAINE D'ASTORGA À BORDEAUX DANS SON FRANCHISSEMENT DES PYRÉNÉES NAVARRAISES
- Louis de Buffières -

91 COMPTE RENDU DE LECTURES "PASTORALES"
- Michel Duvert -

99 ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SAMB : 15 DÉCEMBRE 2001

BIBLIOTHEQUE BAYONNE MEDIATHEQUE

DE GARATARANEA D'IBARRE A GARATARAN (BETHARRAM)

JUNES CASENAVE-HARIGILE

Résumé :
Il existe à travers les Pyrénées des toponymes basques. On peut encore les repérer malgrè les déformations. C'est le cas de Bétharram, qui s'appelait jusqu'au 17ème siècle Ga(ra)taran, autrement dit Garate arane. Il est intéressant de comparer le Garataranea d'Ibarre, village d'origine de Saint Michel de Garikoitz, avec Garataran (Bétharram).

Laburpena :
Ahuinamendi luzean euskal toponimoa aurkitzen da. Hala nola, Betharram XVII. menderaino Ga(ra)-taran deitzen zen, hau da Garate arane. Balio du ikustea San Mixel Garikoitz-en sorterriko Garataranea garataran (Betharram) idurikoa dela.

MOTS CLÉS	*Hitz-gakoak*
Toponymie, Bétharram.	*Toponimoa,* *Betharram.*

Saint Michel Garicoïts a profondément marqué Bétharram de son empreinte. Il nous donne, aujourd'hui, l'occasion de réfléchir sur la toponymie ancienne de Bétharram : **GATARRAN**.

La maison natale de Saint Michel porte le nom de GARAKOTXEA, qui est composé de deux mots : Gara-ko ou Garat-ko et txea. Le premier terme Gara signifie hauteur; Garat avec l'ellipse de e, donc Garate, a le sens de col sur la hauteur ; -ko est le suffixe du génitif locatif. Le deuxième mot txea, est une contraction de etxea, au nominatif absolu, composé du radical etxe et de l'article a, la maison. Le groupe nominal désigne donc : la maison sur la hauteur ou la maison de l'endroit du col.

Sur le même flanc de la colline que Garakotxea, s'élève la maison voisine de **GATANIA.** Nous sommes ici encore en présence d'un nom composé: **GAT-ANIA,** forme syncopée de **GA(R)AT(e)-A(R)ANEA.**

La parole tendant toujours vers la simplification des formes, c'est aussi le cas du basque. En l'occurence, ce mot composé n'échappe pas à cette loi et se trouve être, donc, un raccourci de **GARAT-ARANIA.** Très fréquemment, le r doux disparaît dans la prononciation, comme ici **GA(R)AT-A(R)ANIA.**

Le second membre est facile à expliquer : il s'agit de la racine **ARANE** et de l'article **-a**, la finale **ea** se prononçant très souvent, dans le langage courant, **ia**. **Arane,** que nous rencontrons aussi sous les formes **ARA, ARAN, ARHAN, AHAN**, c'est la vallée, le vallon. Rappelons ici la tautologie: LE **VAL D'ARAN.** Le talweg, sur la montagne, en face du sanctuaire de Sarrance, s'appelle aussi **ARAN.**

Ce mot entre dans la composition de beaucoup de domonymes, au Pays Basque. Mentionnons : Arantxe, maison du vallon, Arainti, maison de l'autre côté du vallon, Aranegoiti, maison vers le haut du vallon, Aranpe, maison au bas du vallon, Aranburu, maison du bout du vallon.

Le premier membre est **GARATE.** Le sens premier est col sur la hauteur. Mais il désigne également un lieu de convergence, d'itinéraires, d'arrivée ou de départ.

Dans la première acception, il faut rappeler l'importance, au Pays Basque, des cols. C'est là, en effet, que se situent, par exemple, les principaux cromlechs, élevés il y a des millénaires, à la mémoire de quelque défunt. Un endroit sacré, en quelque sorte.

Dans la deuxième acception, il existait des routes nombreuses, et probablement assez fréquentées, qui s'alignaient dans la direction NORD-SUD, et dont on peut suivre le tracé encore maintenant. C'étaient des lieux de passage, de repos, de rassemblement. Par là-même, ils pouvaient servir de lieux de culte. Des étrangers pouvaient les fréquenter : ils portent alors le nom de ARROZPIDE : chemin des étrangers.

Dans la combinaison des deux termes : **GARAT(E) ARAN(E),** nous pouvons imaginer un lieu situé au fond du vallon, passage dans le parcours vers une hauteur,

par où transite un itinéraire, souvent, d'ailleurs, de transhumance. Nous réalisons assez difficilement combien nos très lointains ancêtres voyageaient beaucoup.

Ces quelques notes nous conduisent vers Bétharram. Nous savons que ce nom doit être relativement récent, puisque, au moins encore dans la première moitié du 15ème siècle, le lieu est mentionné sous le nom de **GATARAN**, orthographié **GATARRAM**. Ce qui n'a aucune importance, la langue basque n'étant peut-être plus parlée ici, à cette époque, et l'orthographe n'étant pas codifiée.

Nous avons précisé, précédemment, la composition et la signification de **GARATARANE**. Ce que nous en avons dit s'applique-t-il a **GATARRAM** (Bétharram) ? En passant, nous avons signalé que **ARAN** pouvait aussi s'écrire **AR(H)AN**. Dans le mot Bétharram, le **h** ne serait-il pas un résidu du nom ancien ? On sait qu'en linguistique le **h** peut ainsi se déplacer d'un point à un autre, par méthatèse. D'ailleurs, à côté de **ARHAN**, on trouve aussi en basque **HARAN**.

Voyons donc, maintenant, ici, la situation de **GATARRAM (GARATE-ARANE).**

ARANE : Existe-t-il un vallon ? A n'en pas douter, c'est celui où coule le ruisseau qui alimente la piscine. D'ailleurs, nous connaissons aussi la maison située un peu plus haut et marquant l'entrée proprement dite de ce vallon : **ARIS**. Or cette appellation nous est précieuse pour mieux comprendre la toponymie. En basque, nous orthographions : **ARIZ**. C'est un nom qui ne nous est pas inconnu en patronymie basque. Nous le décomposons en **AR-IZ**, c'est à dire **AR(A)-IZ**, **ARA**, vallon, et **-IZ**, lieu ; en somme, lieu de vallon. Avec le même sens, nous avons aussi : **ARANIZ**.

Quant à **GARAT**, il me semble qu'il correspond parfaitement aux précisions que nous en avons données plus haut : col sur la hauteur, ou lieu de passage vers la hauteur, lieu de convergence aussi. Il s'agit évidemment de ce que l'on appelle **LA CROIX DES HAUTEURS**. Nous avons là un plateau, un col, point de traversée de la vallée de l'Ouzom vers la vallée du Gave de Pau et aussi chemin de transhumance vers les pacages en direction de **Lisarce** [1].

La caractéristique du lieu-passage, lieu sacré, est corroborée par trois illustrations : un mégalithe, mis a jour récemment, la Fontaine SAINT-JEAN (Baptiste), actuellement point de chute de plusieurs sources, située en bordure même de ce qui devait être l'ancien chemin de liaison entre les vallées mentionnées ; il y avait sûrement une légende mythologique qui s'y rattachait ; enfin, la légende de la Croix, abattue par la tempête, et se relevant d'elle-même, illuminée, à l'endroit même du col. [2]

Nous pouvons donc considérer que sont très fortement liés les deux substantifs toponymiques : **GARAT ARANE**, qui ont donné **GATARAN**. Il nous est loisible d'en mesurer toute la richesse. [3]

Nous avons dit que, en basque, **GARATARAN** peut se prononcer **GATARAN**. Il est facile de voir comment on est arrivé, par métathèse, à **BETHARRAM**. Dès lors, la légende du BEAU RAMEAU pouvait naître.

Ce qui nous intéresse, c'est de suivre le mystérieux cheminement géographique de Saint Michel. Parti de **GARAKOTXEA** et **GARATARANEA (GATANIA)**, la main de Dieu l'a accompagné vers un autre lieu, qui portait, dans le passé, la même toponymie. Chacun de nous est libre d'en faire les applications que son imagination et son attachement à Saint Michel pourraient susciter en lui. Il me semble qu'il y a là une richesse à explorer. Peut-être y aurais-je quelque peu contribué.■

Notes

1 **LISARCE**. Nous l'expliquons facilement à partir du basque. Il est formé de trois éléments : **L-ISAR-CE**. **ISAR** que nous orthographions, en basque, **IZAR**, signifie sommet, hauteur. Cela nous rappelle la station de ski de Lanne-en-Barétous : **ISSARBE**, autrement dit : en bas du sommet. Le premier élément est un **L** prothétique. La terminaison **-CE**, **ou -ZE**, lieu, endroit. **LISARCE OU LIZARZE** a donc le sens de lieu de la hauteur. Mais le mot **IZAR**, nous intéresse ici particulièrement ; il veut dire également, en basque, **ETOILE.** N'y aurait-il pas à rattacher ce mot au nom du village de **LESTELLE** ? Je rappelle simplement que nous avons le même phénomène, en Navarre, au Sud-Ouest de Pampelune, pour **LIZARRA-ESTELLA**.

2 J'ose avancer une hypothèse : dans ces parages devait sûrement s'élever une enceinte protohistorique. D'après moi, elle pouvait englober, à partir du sanctuaire actuel, toute la montée vers l'esplanade du Calvaire pour continuer en direction de LA CROIX DES HAUTEURS, et revenir, de l'autre côté, vers toute la partie haute de la fontaine SAINT-JEAN, et poursuivre dans l'allongement du Gave. Il serait, je crois, intéressant de faire une étude archéologique et géologique sur tout ce site.

3 Aux abords immédiats de Bétharram, je relève deux toponymes de formation semblable : **arzagot**, **artigottes**, que nous pouvons aussi expliquer par le basque.

Tous deux renferment deux éléments dont le second est le même, mais orthographié différemment : arza-got et arti-got. Got, gottes dérive de **goiti**, qui a le sens de **vers le haut**.

Le premier élément de **arza-got, arza,** est une contraction de **arritza,** qui signifie **endroit pierreux**. Nous avons donc le mot primitif : **arritzagoiti**, dont il est facile de donner le sens : **en montant par l'endroit pierreux**.

Prenons le second mot : **artigottes**. Nous avons donc deux éléments : **arti et goiti.** Le sens de **arti** est **chêne-vert**. Ici également le mot primitif est **artigoiti**. En voici la traduction : **en montant par l'endroit des chênes-verts**.

Deux mots très anciens dont il serait intéressant de suivre le cheminement en remontant les siècles.

ARRANTZALEEN KATIXIMA, LE "CATÉCHISME" DES PÊCHEURS DE CIBOURE

† MARC LARRARTÉ

Résumé :
Bien avant les radars ou les sondeurs, des repérages visuels, réunis sous la forme d'un "catéchisme des pêcheurs", permettaient aux marins de Ciboure de connaître les parages dangereux et les coins poissonneux.

Laburpena :
Erradar edo sundaneurketak lehendanik, begi ohar batzuek, "Arrantzaleen katixima" moldean bilduak, Ziburuko mariñeleri baimen zuten leku lanjerosak eta toki arraintsuak ezagutzea.

MOTS CLÉS — *Hitz-gakoak*

catéchisme, *begiztaketa,*
fonds marins, *itsas arrantza,*
pêche maritime, *itsas jakintza,*
océanographie, *itsaspe,*
relèvements, *katixima,*
rengaine. *tehenta.*

Notre marin a définitivement rompu les amarres en février de cette année, Marc Larrarté nous a quitté. Nous sommes plusieurs à nous souvenir de lui ; il travailla à la billetterie du Musée Basque. Ce labourdin de la côte était habité par le milieu marin. C'est ainsi qu'il était correspondant permanent, pour le Sud-ouest et le Golfe, de la revue professionnelle *France pêche*. En 1976 il faisait paraître un délicieux petit roman, aux couleurs vives et nimbées d'embruns, *La croisière de l'Etorki*. Il y rapportait la condition des pêcheurs de chez nous ainsi que ses rêves. Car il avait un projet en tête, celui de redéployer la pêche à la voile et de renouer une complicité avec la nature ; complicité fondée sur des rapports autres que ceux établis sur la base de la seule exploitation mercantile, mécanisée à outrance et dévastatrice tant pour l'homme que pour le milieu. Son projet reçut l'appui de la *Guilde européenne du Raid* dont il fut lauréat en 1979. C'est tout naturellement qu'il participa à l'enrichissement de notre musée à l'occasion de la rénovation de la salle de la pêche, sous la direction de M. Haritschelhar.

Certains se souviennent encore qu'il fut un excellent professeur de basque. L'article suivant vous montrera le fin observateur de ce milieu de la pêche que nous commençons, depuis quelques années, à mieux connaître.

M.D.

Rien de religieux, dans ce supposé catéchisme. Simplement des suites de relèvements, psalmodiées (d'où cette appellation) grâce auxquelles les marins-pêcheurs d'avant les radars, les sondeurs et les positionneurs par satellite retrouvaient les sites poissonneux et se gardaient des parages dangereux.

En 1924, le patron de pêche cibourien Rafael Aguirre part recruter dans les ports basques du sud. Comme quelques-uns de ses pairs, il éprouve de la difficulté à trouver de jeunes mousses dégourdis et motivés par le dur métier de la mer.

A Fontarabie, on lui signale un jeune vacher, orphelin de fraîche date qui, ses bêtes dûment conduites au pré, bricole sur le port, fait des courses pour les commerçants et les artisans en échange de quelques *perras chicas* et qui, plus fréquemment encore, accompagne son frère aîné Anastasio à la pêche des *zapateros* [1] dans le vieux canot délabré que tous deux ont sommairement retapé. Assurément, ce gosse, Jesùs Larrarte Lecuona, présente les qualités recherchées.

Rafael Aguirre l'engage. Il ne le regrettera pas [2]. Quelques années passent. Avec son mentor, Jesùs assimile le métier de la pêche côtière, une activité qui met en oeuvre des lignes à main, des palangres qu'on laisse opérer une douzaine

d'heures avant de les relever, des filets droits et tournants capables de mailler ou d'encercler les anchois et les sardines. A bord du *Guynemer*, une pinasse que Rafael a lui-même conçue, Jesùs acquiert une compétence particulière dans le maniement des casiers à langoustes.

Cette activité, minoritaire à Ciboure, suppose une connaissance parfaite des fonds marins, des récifs à parer, des hauts-fonds qu'il faut fréquenter sans pour autant s'y laisser surprendre par les mers féroces que peut lever le *bullarta* [3]. Un casier posé au bon endroit attirera les crustacés, deux mètres en-deçà ou au-delà, il demeurera inopérant, désespérément vide. Cette connaissance permet donc de pêcher mais aussi de savoir où l'on se trouve et quels cheminements l'on doit prendre pour échapper aux dangers. Car, en ces années 1920, il n'existe évidemment ni sondeurs, ni sonars, radars ou GPS susceptibles d'aider le pêcheur.

Rafael Aguirre sait bien que son mousse aspire à devenir matelot; qu'il veut embarquer sur l'un des sardiniers luziens qui exploitent avec bonheur le filet *bolinche*; qu'il doit vivre sa vie, avancer en grade et devenir - qui sait? - patron et armateur. C'est dans l'ordre des choses. Rafael savait cela quand il a embauché Jesùs. Mais, avant de le lâcher, il doit s'assurer que son disciple possède certains savoirs indispensables. Alors, il lui fait réciter ce que les Cibouriens nomment *arrantzaleen katixima*, le catéchisme des pêcheurs.

Catéchisme: l'expression peut prêter à confusion. Pour croyants que soient le patron comme le novice, il n'y a là rien de religieux. On parle de catéchisme parce que c'est sur le mode psalmodié - comme on le fait sous la houlette des vicaires - que se débite ce concentré de savoir.

- *Muthil* (garçon), insiste le patron pédagogue, il faut que tu saches cela en permanence, tout du long, à l'envers comme à l'endroit. Et jamais tu ne manqueras de poisson, et jamais tu ne seras perdu dans ce fond de golfe.

Le jeune homme s'insurge. Tout ce qui rappelle l'école le défrise. Le patron insiste. Et le jeune vient à résipiscence.

- Tes yeux et ta mémoire te suffiront pour vivre et survivre, conclut Rafael Aguirre.

La litanie dont il est question constitue, pour les sites poissonneux et les parages dangereux ce que les Ziburutar désignent comme *Baratzea*, le jardin - une portion d'océan dans laquelle, saison après saison, ils moissonnent de quoi vivre honorablement - un répertoire d'alignements et de recoupements. Soyons plus clairs: c'est en visant successivement différents points de la côte et en les alignant que l'on se situe en mer. La *Basse des Esclaves*, par exemple, est un amas très poissonneux de roches sous-marines, à deux milles dans l'ouest de la *Villa Belza*

de Biarritz. Pour se rendre à son aplomb, le pêcheur doit réunir plusieurs alignements qui prennent en compte la Tour de Bordagain à Ciboure, la pointe de Sainte-Barbe à Saint-Jean-de-Luz, la Villa Eugènie (actuel hôtel du Palais), le clocher de Saint-Charles et la Côte des Basques à Biarritz...

Voici, en basque usuel de Ciboure, suivi d'une traduction en français, ce catéchisme des pêcheurs tel qu'il a été récité au Dr. Frédérique Larrarté, sa petite-fille, soixante-dix ans après son acquisition, par Jesùs Larrarte, patron-armateur à la retraite. Preuve que la pédagogie de Rafael Aguirre ne manquait pas d'efficacité. Les sites désignés, en majuscules, sont suivis de leur positionnement en latitude et longitude. Nous avons respecté l'orthographe des documents officiels édités par le Service Hydrographique et Océanographique de la Marine française (SHOM) et mis entre parenthèses les autres appellations communes. Chaque rubrique est suivie d'un petit commentaire explicatif.

ARROQUIAGUE (Grande Arroquiague), 43° 29' 30 N; 1° 36' O.
- Guethary, Larrun azkeneko puntaren hegoan;
- Bordagaineko dorrea, Santa Barbara puntaren kanpoan, hego-hego sartaldean.

Guéthary au sud de la dernière pointe de La Rhune
La Tour de Bordagain au sud-suroît en dehors de la pointe de Sainte-Barbe.

(Larrun - La Rhune - sommet de 905 m, domine la Côte Basque. La Tour de Bordagain, ex-Notre Dame de la Mer, érigée au IIe siècle, est le point culminant de Ciboure, à 105 m. La pointe de Sainte-Barbe ferme au nord la baie de Saint-Jean-de-Luz. La dernière pointe de La Rhune est un sommet secondaire, en direction de l'océan.)

BASSE DES ESCLAVES (Esklabota), 43° 29' N; 1° 37' O.
- Bordagaineko dorrea, Santa Barbara puntaren kanpoan, bainan hunkituz;
- Miarritzeko ezkilategi zaharra, "Plage des Basques"-aren hego aldetik;
- "Villa Eugènie", Miarritzeko arroka kozkorraren iparran destakatua.

La Tour de Bordagain en dehors, mais presque à toucher la pointe de Sainte-Barbe;

Le vieux clocher de Biarritz (Saint-Charles) par l'orée sud de la Plage des Basques;

La Villa Eugènie dégagée dans le nord du gros rocher de Biarritz.

(La Villa Eugènie désigne l'actuel Hôtel du Palais, réplique de la majestueuse villa de l'Impératrice Eugenia de Montijo, qu'un incendie avait détruite en 1903.)

CAMBO BANCO (Erremuk harria), 43° 27' 30 N; 1° 38' 30 O.
- Bordagaineko dorrea, Santa Barbara puntatik bi mailez destakatua;
- Hondarrabiko ezkilategia, Santa Ana puntatik destakatua;
- Kanboko gaina, Bidarte eskuiñan zerbaixka.

La Tour de Bordagain dégagée de deux degrés à droite de la pointe Sainte-Barbe;

Le clocher de Fontarabie dégagé de la pointe Sainte-Anne;

Le sommet de Cambo un peu à droite de Bidart.

(La pointe Sainte-Anne, proche de Hendaye, fait face aux récifs émergeants connus comme *Les Briquets*. Le sommet de Cambo, ou Mont Ursuya, 678 mètres, est loin dans les terres, ce qui ne nuit guère à cette localisation).

PLACETA (Plazeta Ur xumia / Bidarteko harria), 43° 27' 30 N; 1° 40' O.
- Abbadie-ren jauretxea, Zokoko gazteluan;
- Mendi Xumeko gaina, Bidarteko Etxe Handi'en gainetik ateratzen.

Le château d'Abbadie par le fort de Socoa;

Le sommet de Mendi Xumia commençant de paraître au-dessus de la maison Etxe Handia de Bidart.

(Ce château d'Abbadie peut induire en erreur. Il ne s'agit pas de l'imposant manoir édifié, sur la route de corniche, par Antoine Thompson d'Abbadie d'Arrast - né à Dublin en 1810, mort à Paris en 1897, géographe, voyageur, écrivain, explorateur de l'Ethiopie, reçu à l'Académie des Sciences en 1867 - aujourd'hui observatoire et réserve ornithologique, mais de la maison familiale des Abbadie d'Arrast, également imposante, sise à quelque distance de la Tour de Bordagain et, comme elle, très visible du large. Mendi Xumia, haut de 148 mètres, se trouve dans le sud-ouest de Villefranque. La maison Etxe Handia semble avoir été détruite pendant la guerre 1939-45).

FICOA EN CALA (Kanpoko harri xerkatua), 43° 26' 15 N; 1° 40' O.
- Donibaneko ezkilategia, Santa Barbar'en punta gainetik;
- Hondarrabiko ezkilategia, Santa Ana kanpoko harria hunkituz;
- Kanboko gaina, Guethary'n eskuiñan.

Le clocher de Saint-Jean par-dessus la pointe Sainte-Barbe;

Le clocher de fontarabie touchant le rocher extérieur de la pointe Sainte-Anne;

Le sommet de Cambo à droite de Guéthary.

(Pas de commentaire particulier.)

ARROCA (Arroka ttiki / Barneko harri xerkatua), 43° 25' 30 N; 1° 40' O.
- Donibaneko ezkilategia, Santa Barbar'en punta gainetik;
- Kanboko gaina, Guethary atherbearen hegoan;
- Miarritzeko argia, "Boucalot"- semaforo luzetasun erdian.

Le clocher de Saint-Jean par-dessus la pointe Sainte-Barbe;
Le sommet de Cambo au sud de l'anse de Guéthary;
Le phare de Biarritz à mi-distance du Boucalot et du sémaphore.

(Le Boucalot est un îlot dans la rade de Biarritz. Le sémaphore est la tour des signaux qui autorise les navires à remonter l'Adour vers Bayonne ou à prendre le large.)

ESQUILLETAC, 43° 24' 30 N; 1° 40' O.
- Donibaneko ezkilategia, Santa Barbara puntaren gibelean;
- Guethary destakatua Xibau puntaren maila bat ezkerrean.

Le clocher de Saint-Jean masqué par la pointe Sainte-Barbe ;
Guéthary dégagé un degré à gauche de la pointe Chibau.

(La pointe Chibau prolonge une falaise à la limite de Guéthary et Saint-Jean-de-Luz.)

ERRECA (Erreka ur xumia), 43° 27' 45 N; 1° 41' 30 O.
- San Martzialeko ermita, Haia hortzen eskuiñan;
- Larrun gaina, Donibaneko harritik urbilago Ziburukoa baino.

L'ermitage de San Marcial à droite des Trois Couronnes;
Le sommet de La Rhune plus près du rocher de Saint-Jean que de celui de Ciboure.

(Lieu de dévotion réputé, San Marcial domine la ville d'Irùn. Les *Peñas de Haya*, *Trois Couronnes* ou, en basque, *"dents" de Haia*, sont des sommets reconnaissables à leur profil de molaire.)

ILLARGUITA (Illargita ur handia / Harri gaxto), 43° 26' 30 N; 1° 42' O.
- San Martzialeko ermita, Haia hortzen eskuiñan;
- Zokoko dorrea, Bordagaineko dorrea hunkituz, ezkerralde;
- Kanboko gaina, maila bat Guethary'n eskuiñan.

L'ermitage de San Marcial à droite des Trois Couronnes;
La tour du fort de Socoa touchant à gauche la tour de Bordagain;
Le sommet de Cambo un degré à droite de Guéthary.

(Un simple rappel, le sommet de Cambo, c'est le mont Ursuya.)

BELHARRA PERDUN, 43° 24' 45 N; 1° 23' 30 O.
- Donibaneko ezkilategia, Zokoko barraderaren burua hunkituz;
- Esnaur mendia, Zokoko dorrearen etxean;
- Hondarrabiko ezkilategia, Santa Anako puntaren arras eskuiñan.

Le clocher de Saint-Jean à toucher l'enracinement de la jetée de Socoa;
Le mont Esnaur par la maison du fort de Socoa;
Le clocher de Fontarabie bien à droite de la pointe Sainte-Anne.

(Le sommet Esnaur, 273 mètres, au sud-est d'Ascain, forme avec Larrun un thalweg qui débouche au col de Saint-Ignace. La "maison" du fort de Socoa, ce sont les imposants corps de logis.)

BIBAI HARRIA, 43° 26' 45 N; 1° 41' 30 O.
- Bi-bitxiren ttipiena Hondarrabiko elizan;
- Donibaneko ezkilategia Artharen erdian.

Le plus petit des Deux Jumeaux dans l'église de Fontarabie;
Le clocher de Saint Jean de Luz par le milieu de l'Artha.

(L'Artha est la grande jetée insulaire qui barre et protège la rade de Saint-Jean-de-Luz. On peut apprécier au passage l'image d'un petit jumeau dans une église.)

LOUTROU, 43° 31' N; 1° 34' W.
- Larrun mendia, Miarritzeko Boucalot kanpoan;
- Boucauko fabrikaren kebidea, Aturri hegoko kaien buruan.

La Rhune en dehors du rocher Boucalot de Biarritz;
La cheminée de l'usine du Boucau par l'origine de la jetée sud de l'Adour.

(L'usine du Boucau, ce sont les Forges de l'Adour, un complexe métallurgique.)

CHOURROUBIAGUE (Angeluko harria), 43° 30' 15 N; 1° 34' 30 W.
- Guéthary bere zabaltasun'en destakatua Larrun burutik ezkerrean;
- Kanboko gaina, Miarritzeko harrien hegoaldean destakatua;
- Baionako eliza nausien ezkilategia, "Chambre d'Amour"eko ipar burutik.

Guéthary détaché de sa largeur à gauche du sommet de La Rhune;
Le sommet de Cambo dégagé dans le sud des roches de Biarritz;
Le clocher de la cathédrale de Bayonne par le nord de la Chambre d'Amour.

(La Chambre d'Amour, dont l'appellation se réfère à une légende amoureuse du 19e siècle, est la portion de plage qui se trouve au pied du phare de Biarritz, du côté nord, sur la commune d'Anglet; cette plage va, en fait, jusqu'à l'embouchure de l'Adour.)

Nous l'avons personnellement vérifié, les lieux de pêche intéressants du petit large sont couverts par cette nomenclature. Quant aux sites plus côtiers, tels Mendi Azpia, au pied de la falaise de Bidart - site riche en *kraba* (*Serranellus cabrilla*, des genres de mérous minuscules, très savoureux) - il n'était besoin d'aucune triangulation pour s'y rendre, il suffisait de suivre la côte à distance raisonnable.

Cette liste de positionnements était connue de tous, accessible à tous, affirmaient les vieux Cibouriens. Y en avait-il de comparables dans les autres ports basques? Nos relations de Fontarabie nous ont affirmé que oui, sans nous en donner preuve ni échantillon. Plaide en faveur de cette hypothèse le fait que, dans les années 1970, Benito Luzuriaga calait sa *motorra* de retraité selon des repères bien précis qu'il puisait dans sa mémoire. Mais Benito n'a jamais voulu révéler d'où il tenait ces informations. Il ne semble pas non plus s'être soucié de les transmettre.

L'hypothèse inverse est aussi plausible. D'une part, aucun des chercheurs qui se sont intéressés aux traditions des ports d'Hego-Euskadi n'a, à notre connaissance, évoqué ce savoir. D'autre part, alors que nous évoquions avec lui la terrible tempête de la Santa Clara (11 août 1912) qui détruisit des dizaines de chaloupes et fit près de cent cinquante morts en Biscaye, Pantaleon Izarraga, patron cibourien respecté, désigné comme *Gatu arraña* (le chat de mer *Arius maculatus* auquel il ressemblait - ?-), affirma que les équipages de Bermeo n'avaient pu se soustraire aux déferlantes parce qu'ils n'avaient jamais appris systématiquement, *hemengo ma'ñelek bezala*, comme les marins d'ici, où se trouvaient les dangers et comment s'en détourner. ■

Notes

1 dorades grises *Spondilyosoma cantharus*

2 lire à ce propos: Marc LARRARTE, *Le Parcours exemplaire d'un pêcheur basque, Jesùs Larrarte Lecuona*, revue Itsas Memoria, n° 3, Untzi Museoa, Donostia, avril 2001, pp. 487-510.

3 *bullarta*, désigné comme "brouillarta" par les documents nautiques français, est une mini-tornade annoncée par une barre sombre sur la mer, au delà de Fontarabie; le marin qui en observe les prémisses a une demi-heure, environ, pour gagner des parages plus sûrs; après quoi, l'océan se déchaîne sur ce que les géographes désignent comme "le plateau de Saint-Jean-de-Luz".

UN ESSAI D'HISTORIQUE DES AMICALES

DES BASQUES DANS L'ENVIRONNEMENT TOULOUSAIN

MICHEL BUGNON

JEAN-BAPTISTE HIRIART-URRUTY

Résumé :
L'article en deux parties est consacré à une évocation historique succincte de la présence culturelle basque à Toulouse au cours du XX^e siècle. La première partie traite plus spécifiquement des activités de pelote et de l'émergence d'amicales de basques (période 1907-1983). La deuxième évoque une période plus récente (1983-1995) en se concentrant sur la vie de l'amicale dénommée Euskaldunen Artean.

Laburpena :
Artikulu hunek bi zatitako historia labur batean erakusten du euskal kulturak bere lekua ukan duela Tolosan, XX. mendean.
Lehen zatiak aurkezten ditu bereziki pilotaren inguruko goiti-beheitiak, bai eta ere Euskaldunen adiskidego batzu nola sortu ziren (1907-1983 garaian). Bigarren zatia garai berriago batez ari da (1983-1995), argitan emanez Euskaldunen Artean deitu adiskidegoaren bizia.

MOTS CLÉS
Toulouse,
pelote basque,
amicales basques,
associations culturelles basques,
diaspora,
émigration basque.

Hitz-gakoak
Tolosa,
pilota,
euskal adiskidegoak,
kultur elkarte euskaldunak,
diaspora,
euskal emigrazioa.

Cette étude est dédiée au Professeur Jacques ALLIERES, récemment décédé, grand basquisant et spécialiste des langues romanes à l'Université de Toulouse-Le Mirail, et auquel les Basques de Toulouse firent souvent appel.

PÉRIODE 1907-1983 PAR MICHEL BUGNON

I- Introduction

Co-fondateur et membre dirigeant de l'association Euskaldunen Artean, de sa création en 1983 à sa dissolution en 1995 (voir 2e partie), j'ai voulu, au moyen du texte qui suit, esquisser quelques points de repères dans la perspective d'une véritable histoire de la communauté d'origine basque à Toulouse. Certes, l'immigration basque n'atteint pas dans la " ville rose " l'ampleur qu'elle peut avoir à Paris, Bordeaux et Pau. De plus, cette communauté a longtemps été " volatile ", changeante ; elle ne semble pas s'être " ancrée " localement comme dans les villes citées ci-dessus. Cependant, dès 1907, un fronton place libre est mentionné ; il regroupe un noyau basque et à partir de cette date, avec la pelote et les différentes associations culturelles, une activité basque existera à Toulouse.

II- Période 1907/1945

En 1907 est construit le Fronton du Parc, situé route d'Albi (quartier Croix-Daurade) ; cette place libre deviendra plus tard " La Potinière " où des joueurs de renom comme Joseph Apesteguy, surnommé Chiquito de Cambo, et Eloy Gaztelumendi feront de belles démonstrations. A cette époque, le grand gant (chistera) est à la mode dans toute la France ; avec le phénomène Chiquito, des places libres de grandes dimensions sont bâties à Paris et dans beaucoup de villes du Sud, notamment les stations balnéaires et thermales d'Arcachon, Dax, Nice, Pau et Royan[1].

Toulouse obtient même en 1911 un titre de champion de France USFSA (Union des sociétés françaises des sports athlétiques) au grand chistera. Roger Lagisquet, dans son historique de la Fédération française de pelote basque (FFPB), déclare qu'il est remporté par le Cercle Basque de Toulouse, face au Biarritz Stade, avec une équipe composée de Marc Hirigoyen, Pierre Prevost et Luisito Ugartemendia, joueurs qui étaient licenciés l'année précédente au Stade Hendayais[2]. Dans la biographie qu'il a consacrée à C. de Cambo, R. Lagisquet précise à propos du

Cercle Basque : " *Le Cercle Basque de Toulouse est animé par le vicomte Jacques de Saint Pastou, qui affirmera de remarquables qualités de dirigeant de pelote pour devenir l'incomparable secrétaire général de la FFPB et son premier vice-président* "[3].

Lors de la création de la fédération en 1921, est mis en place un comité des Pyrénées où deux clubs sont recensés en 1925[4]. En 1927 arrive à Toulouse Jules Jauretche : avait-il un lien familial avec Joseph Jauretche, imprésario de J. Apesteguy ? Il va jouer un rôle déterminant dans le développement des activités basques, l'amicale et la pelote. *Pilota*, revue de la fédération, lui rend hommage après son décès : " *Le docteur Jauretche, pur basque né à Cambo, venu à Toulouse en 1927, vivait dans une pension de famille de la rue Sainte-Ursule et créa un cabinet de stomatologie, rue d'Alsace, en plein cœur de Toulouse. Il prit part à la fondation de l'amicale des Basques, au sein de laquelle il participa activement. Il présida l'inauguration du fronton place libre de la Potinière en 1936, où il remit la coupe de la Garonne à Chiquito de Cambo* "[5].

En 1934, l'équipe de l'Emulation Nautique (Jean-Baptiste Aguer et Jean Lafitte) s'impose dans la finale à main nue seniors devant Bidart. Louis Etcheto, chroniqueur de Pilota, évoque la figure de J.-B. Aguer qui retrouve lors de son service militaire J. Lafitte, un autre Hazpandar. Il précise : " *Non loin d'Albi, à Toulouse, l'Emulation Nautique possède une section de pelote. Quelle chance pour cette société que l'affectation de ces deux Basques qui disputeront le championnat national sous les couleurs toulousaines. Toulouse possède un fronton et Aguer a été tout surpris, renouant avec la main nue, de constater que son bras gauche, immobilisé depuis pas mal de temps, se porte assez bien. Il n'a certes pas la vigueur qu'il devrait avoir, il ne l'aura jamais d'ailleurs, mais il fait quand même bien ce qu'on lui demande. La preuve, c'est que l'équipe basco-toulousaine remportera le titre en trinquet en 1934* "[6].

En 1945 est créé le Comité du Languedoc qui succède au Comité des Pyrénées ; le docteur Jauretche est le premier président de cette organisation dont le bureau, composé de représentants des six sociétés existantes (Association Sportive Gallieni, Emulation Nautique, Pilotariak Bonnefoy, Rowing Club, Toulouse Athlétique Club, Toulouse Olympique Aviation Club), compte en son sein M. Maquet et Georges Giesper qui en seront les futurs présidents. Outre le fronton de l'Emulation, il existe alors quelques places libres permettant le développement de ce sport : Chapou, mis à la disposition

du TOAC et qui date de 1930, Gallieni, Gironis (TAC) construit en 1937, Rowing Club et fronton privé Giesper situé dans le quartier Bonnefoy. A ce moment, il n'est déjà plus question de celui de La Potinière qui a dû être détruit. Les spécialités pratiquées sont la main nue, la grosse pala et la paleta gomme ou pala ancha. A ses débuts, le comité semble fonctionner de façon assez étroite avec l'amicale comme le suggère le témoignage de Marcel Ségui, alors vice-président de la pelote : " *Nous nous réunissons au siège situé au Bar Basque, allées Jean Jaurés à Toulouse, tenu par M. Héguy, grand animateur de l'amicale des Basques. Puis, chemin faisant, devant l'importance des ordres du jour, l'ambiance souvent tapageuse, le siège est reporté successivement dans l'une des salles du Café Tortoni, Mon Café, Café des Arcades (...)* "[7]. Par la suite, une nette séparation paraît s'opérer entre le comité et les amicales ; le développement de la pelote basque à Toulouse s'est effectué dès lors sans leur concours direct.

De 1945 à nos jours, la pelote basque s'est fortement affirmée dans l'environnement toulousain grâce à l'activité du comité régional, devenu Ligue Midi-Pyrénées en 1985, et des clubs. Les sources documentaires (archives associatives, presse locale, revue Pilota...) et le témoignage des acteurs locaux (dirigeants et joueurs) fournissent matière à relater sérieusement cette période. De plus, les travaux de Jean-Paul Callède sur l'histoire de la pelote à Bordeaux donnent d'excellentes lignes directrices pour mener à bien ce type de recherche[8]. Je développerai donc maintenant le thème des amicales, pour lesquelles il y eut à l'évidence beaucoup plus de discontinuités.

III- Période 1945/1983

Le docteur Jauretche céda la présidence de l'amicale des Basques à Pierre Igos, luzien récemment arrivé dans la " ville rose ". Peu d'informations ont été transmises sur cette association (est-ce encore le Cercle Basque ?) dont J. Jauretche paraît avoir été la cheville ouvrière jusqu'en 1945. Selon le témoignage de P. Igos[9], ses membres semblent essentiellement issus des professions libérales. L'activité se déroule autour du bar La Frégate, situé place Wilson et tenu par Marc Héguy. Il y recevait des chanteurs comme Dassary et Bourthayre quand ceux-ci venaient au Capitole.

Vers 1946, M. Héguy achète un nouveau bar, situé allées Jean Jaurès et appelé

Bar Basque, où siège encore le comité de pelote. Il s'y crée une chorale animée par des curés basques[10] (abbés Lecuona et Anorgay) et composée d'une vingtaine d'éléments dont la majeure partie sont des Basques du Sud, réfugiés de la guerre civile ; leur leader est un certain Marcos. Cette activité persiste quelque temps, puis des tensions sont visibles entre les patrons, notamment Madame Héguy, et la clientèle jugée trop bruyante (de plus, elle reproche aux Basques du Sud de ne pas aller à la messe !). Ces conflits, qu'il est difficile de cerner vraiment, entraînent une certaine mise en sommeil de l'amicale. M. Héguy la relance un peu plus tard (quand ?) avec de la pelote (parties organisées sur le fronton place libre du Stadium) et des activités culturelles. Avec Francis Prat qui s'investit dans ce groupement, ils créent une activité danses folkloriques.

C'est à ce moment qu'est déclarée en préfecture l'association Denak Bat (DB), suite à l'assemblée générale (AG) constitutive du 25 janvier 1954, et le siège social fixé au Bar Basque ; M. Héguy en est le premier président. Il semble par conséquent que l'association qui fonctionnait depuis 1946 n'était pas déclarée ou bien qu'elle portait un autre nom. Au départ de M. Héguy, pour des raisons non identifiées, P. Igos prend la direction de DB qui s'installe au bar de La Colonne (quartier Marengo) tenu par Michel Bidegain ; l'activité autour de la danse s'y déroule dans une cave située en contrebas. Il n'y a plus de chorale ni de pelote mais des sorties en autocar dans les villes de la région où le groupe de danses est fortement demandé.

Vers 1960 se produit la scission entre P. Igos et F. Prat qui devient président et transfère le siège de l'association à la Maison des jeunes et de la culture (MJC) Roguet (quartier Saint-Cyprien). Les causes du conflit sont difficiles à appréhender. Fernand Constantinople, membre du bureau de DB à ses débuts, soutient P. Igos en le mettant en contact avec J. Jauretche, le pilotari Garat et Martin Arsaut. Le patron de La Colonne, M. Bidegain, relance également P. Igos et ce groupe se retrouve autour de la pelote. Avec Raphaël Pueyo, qui faisait partie de la chorale du Bar Basque, ils créent Euskaldunen Izarra (EI) le 13 janvier 1963. L'AG constitutive fixe le siège social chez M. Bidegain et élit M. Arsaut comme premier président.

Durant une dizaine d'années, la direction d'EI ne change guère. Bernard Daroqui et J. Jauretche en sont tour à tour présidents d'honneur, P. Igos et M. Arsaut présidents actifs. L'activité pelote semble dominer avec des rencontres mises en place au Stadium (grand gant) et l'adhésion à la Ligue des Pyrénées-Languedoc. Jacques Allières, éminent spécialiste de la langue basque qu'il enseigne à l'université de Toulouse-Le Mirail, est membre de l'association et tente en vain d'organiser des conférences. Quelques curés basques, qui se trouvent à l'ICT,

animent même une journée avec messe le matin, parties de pelote et danses. Il y a aussi des jeux de force basque et des rallyes auto mis en œuvre par M. Sanders, futur secrétaire de la ligue. EI compte une centaine de sympathisants, mais à partir de 1969 l'activité de l'association connaît une forte baisse liée au retour de plusieurs dirigeants vers le Pays basque. C'est encore M. Bidegain qui va la relancer vers 1972, et en 1974 apparaissent de nouveaux dirigeants au sein du bureau où demeure P. Igos : Bernard Hastoy prend la présidence, Jean-Michel Larrasquet devient vice-président et J.-L. Lataillade coordonne la commission " culture " (il existe alors trois commissions : sport, folklore et culture). De 1974 à 1978, P. Igos et R. Pueyo sont tour à tour présidents. En 1978, le siège social passe du bar de La Colonne au Toutou Bar (Saint-Cyprien), puis l'association tombe en sommeil.

En octobre 1981, des cours d'initiation à l'*euskara* sont lancés dans les locaux de la MJC Roguet avec l'appui du groupe de danses Ortzi, scission de Denak Bat et présidé par Roland Hervias. C'est à partir de cette initiative que sera créé en décembre 1983 Euskaldunen Artean (EA) ; elle s'inscrit dans la prolongation d'Euskaldunen Izarra puisque J.-M. Larrasquet en sera le premier président et que P. Igos, ainsi que J.-L. Lataillade, y seront fortement présents.

PÉRIODE RÉCENTE (1983-1995) PAR M. BUGNON ET J.-B. HIRIART-URRUTY

IV- Constitution, vie et disparition de l'amicale Euskaldunen Artean

1- Bref historique de Euskaldunen Artean

Si les amicales précédentes ont fonctionné essentiellement sur le triptyque pelote-culture-convivialité, EA va ajouter aux activités basques à Toulouse une nouvelle dimension qui sera axée sur une volonté de compréhension et d'explication du conflit politique d'Euskadi, ainsi que de défense des droits de l'homme. Le contexte y est pour beaucoup : à partir de décembre 1983, les GAL (Groupes armés de libération), que le mouvement *abertzale* accuse d'agir en sous-main pour le compte du gouvernement espagnol, entament la " guerre sale " au Pays basque. Elle se traduira par une trentaine d'assassinats, la plupart en Pays basque Nord, visant essentiellement la communauté des réfugiés ; de plus, en septembre 1984 le gouvernement Fabius prendra la décision d'extrader trois réfugiés vers l'Espagne et donc de s'attaquer au traditionnel principe du droit d'asile.

L'année 1981 fut aussi pour Toulouse, et plus qu'ailleurs, une année de changements : nombreux nouveaux arrivants avec les délocalisations de grandes entreprises, nominations ou mutations dans les administrations et les services de l'enseignement.

EA est fondée le 5 décembre 1983 (déclaration à la préfecture de la Haute-Garonne le 21 décembre 1983, parution au journal officiel le 15 janvier 1984, siège social : MJC Roguet). Le premier bureau élu est le suivant : J.-M. Larrasquet, président, Maialen Etchegoin-Lacave, vice-présidente, Michel Bugnon, secrétaire et Jean Bugnon, trésorier. L'association reprend les cours d'*euskara* qui se déroulaient sous l'égide d'Ortzi, organise une soirée-débat en mars, avec la projection du film *Le Pays basque (Sud) et sa liberté*, qui attire une centaine de personnes ainsi que deux repas qui ont lieu en mai (à la MJC Roguet) et juillet (à la zone verte appelée La Ramée). Cette dynamique naissante se traduit par le chiffre de trente-quatre adhérents dès la première année, soit l'exercice 1983-84. A l'automne, l'association est affaiblie par le départ à Bayonne de M. Larrasquet et de Jasone Salaberria avec qui il enseignait l'*euskara*. Mais dans le contexte des extraditions évoqué plus haut, EA se remobilise. M. Bugnon succède à J.-M. Larrasquet à la présidence et Albert Mujica prend le poste de secrétaire. Impulsée par la radio associative Canal Sud, une rencontre a lieu dans l'urgence afin de préparer une riposte aux extraditions. Plusieurs groupes politiques de la gauche toulousaine et EA organisent une manifestation, *ikurrina* en tête, qui réunira le 27 septembre 1984 quelque trois cents personnes et sera clôturée, place du Capitole, par un discours prononcé par un représentant d'EA. Cette manifestation fut un grand succès vu l'urgence dans laquelle se déroula sa préparation, ainsi que la particularité du thème.

En 1985, EA qui maintient son nombre d'adhérents (trente-quatre), continue activement les cours de langue, animés désormais par Jean-Michel Etcheverry et Miren Olano, et développe une activité conviviale notamment au moyen des repas. Organisés deux fois par an (fin juin et période de Noël), ils réunissent une quarantaine de personnes c'est-à-dire la grande majorité des adhérents et sympathisants. Des sorties en montagne ou au Pays basque sont également proposées. En contact avec Canal Sud, l'association garde par ailleurs une petite activité politique centrée sur la question des droits de l'homme et du droit d'asile. A la fin de cet exercice et à l'occasion d'une rotation naturelle, J.-L. Lataillade devient président et peut s'appuyer sur un noyau dirigeant composé de J. et M. Bugnon, J.-M. Etcheverry, Fermin Navarro-Armendaritz et M. Olano.

L'exercice 1986-87 marque un tournant dans l'évolution de l'association qui voit son nombre d'adhérents passer à cinquante-quatre. L'étude des adhésions montre que trente-deux des membres d'EA sont nés au Pays basque (dix-neuf en *Iparralde*, treize en *Hegoalde*) et vingt-deux hors Pays basque (dix en Midi-Pyrénées, cinq en Aquitaine et sept autres). La moitié de l'effectif compte entre vingt-six et trente-cinq ans. Sur l'initiative de Jean-Baptiste Hiriart-Urruty, arrivé à Toulouse à la rentrée universitaire 1981, et de M. Bugnon est lancé le journal de l'amicale, intitulé *Tolosako Berriak* (TB), dont dix-huit numéros seront publiés d'octobre 1986 à novembre 1992 ; il constitue pour cette période une mémoire extrêmement détaillée. TB était confectionné de manière artisanale, néanmoins il était systématiquement échangé avec *Elgar* (journal de l'association des Basques de Paris), *Agur* (Bordeaux), *Lagunt eta Maita* (Pau). Les cours de basque se déroulent désormais dans les locaux du centre culturel Bonnefoy prêtés par la municipalité. Le professeur Allières organise en décembre une conférence très bien suivie sur le thème *Origines du peuple et de la langue basque* ; elle inaugure un nouveau type d'activité qui sera régulièrement proposée par l'association. A cette occasion, il est sollicité pour devenir président d'honneur d'EA, ce qu'il accepte très volontiers. Les activités conviviales et les repas se structurent aussi ; celui de décembre 1986 au Café des Allées, tenu par Jean-Luc Etcheverry, réunira cinquante personnes et marquera le début de soirées très animées avec musique, chants, danses et plus tard documentation et décoration, très en lien avec les luttes qui se déroulent au pays. Enfin, les actions de type politique sont réactivées à l'automne 1986 par la généralisation des extraditions et des expulsions des réfugiés : une nouvelle manifestation est organisée en octobre avec la participation de deux cents personnes. Ces initiatives conduiront à la création du comité Euskadi en janvier 1987 ; il ne cessera jusqu'en 1992 d'organiser des rencontres, soirées thématiques et déplacements au pays sur la question des droits de l'homme et du conflit politique d'Euskadi.

En 1988, F. Navarro-Armendaritz devient président avec un noyau dirigeant relativement stable. Le 18 janvier, une section pelote affiliée à la ligue est créée sous la présidence de Ramon Eguzkiza. Elle compte vingt licenciés, alors que le nombre général d'adhérents stagne à cinquante-deux. 1989 est une année bien remplie : cours de basque, bon fonctionnement de la section pelote qui glane quelques titres pyrénéens et lance des tournois internes, conférences et soirées thématiques. Le repas de juin organisé à Ramonville St Agne (Ferme de Cinquante) accueille cent trois convives. En novembre fut présenté pour la première fois au Palais des sports de Toulouse un spectacle de force basque pour lequel EA apporta

un certain soutien logistique : publicité, achat groupé de billets, coupe offerte au nom de l'association, etc. Ce fut un succès mitigé avec environ deux mille spectateurs. Le même spectacle (avec les mêmes organisateurs d'ailleurs, *Napurrak* d'Espelette) au nouveau Zénith de Toulouse en novembre 1999 a eu davantage de succès ; il est vrai qu'il fut précédé d'un " matraquage publicitaire " comme savent le faire les organisateurs de grandes manifestations, mais ce n'est pas la seule raison : la " chose basque " est mieux perçue dans l'environnement toulousain à présent (voir plus loin, paragraphe V).

L'ensemble des activités proposées et le dynamisme général de l'association lui confèrent une crédibilité grandissante. L'augmentation du nombre d'adhérents traduit cette progression : il passe à soixante et onze dont vingt-sept pilotaris en 1989 et se stabilise en 1990 avec un effectif quasiment identique. EA entame alors des démarches en direction de la mairie de Toulouse pour obtenir un local (sans succès !), du Gouvernement basque de Vitoria/Gasteiz qui octroie en janvier 1991 une subvention de fonctionnement de soixante-dix mille pesetas (environ quatre mille francs) et nous inclut dans son annuaire des centres culturels basques des pays de l'émigration. De plus, l'association, grâce à l'envoi régulier de TB, est connue et reconnue par le monde culturel du Pays basque Nord. La direction d'EA est assurée durant cette période par F. Navarro-Armendaritz, président, et un groupe solide de dirigeants : J. et M. Bugnon, Beñat Dagorret, R. Eguzkiza, Pierre Etchegoin, J.-B. Hiriart-Urruty, Patrick Laharrague et M. Olano.

L'année 1991 voit le nombre d'adhérents baisser de façon sensible (cinquante-six dont vingt-quatre pilotaris) et traduit un essoufflement de la dynamique associative (retour au pays de dirigeants actifs, lassitude de ceux qui restent). Des dysfonctionnements administratifs traduisent et augmentent ce malaise : en 1992, seuls les vingt-trois membres de la section pelote renouvellent leur cotisation. Le conseil d'administration décide alors de faire voter en AG (24 février 1993) de nouveaux statuts, qui ne seront jamais transmis à la préfecture, afin de transformer EA en association culturelle avec deux sections autonomes (adhésions, comptabilité) autour de la pelote et de la culture ; un conseil de gestion composé de représentants de ces deux sections est élu et chargé de faire fonctionner cette nouvelle structure. Des repas continuent d'être organisés au rythme habituel (Noël, juin) et réunissent encore une bonne assistance (soixante personnes) avec beaucoup d'animation ; la section pelote participe aux différentes compétitions de la ligue et lance avec succès des tournois internes.

Mais l'exercice 1993 voit se reproduire la situation de l'année précédente, la prise d'adhésions uniquement par la section pelote (vingt-cinq membres). Or l'absence d'identité du club commence à poser un problème de fond : les trois-quarts des licenciés ne se reconnaissent pas dans son caractère bascophile. Le noyau dirigeant se trouve désormais en contradiction avec le projet initial ; le bureau de la section décide alors de convoquer une AG extraordinaire le 28 janvier 1994 afin de dissoudre le club. La situation d'EA devient désormais surréaliste : plus de section pelote, plus d'adhésions au sein de la section culture qui poursuit cependant quelques activités (cours de langue et chants). Durant un hiver, J.-B. Hiriart-Urruty assura hebdomadairement le soir des cours de chants basques (chants du répertoire traditionnel) dans les locaux de l'université Paul Sabatier (Toulouse III).

Sous l'ultime présidence de R. Eguzkiza, il est finalement décidé de dissoudre l'association ; l'AG extraordinaire du 28 février 1995 entérine ce fait. La dissolution est officielle le 5 mai 1995 avec parution au journal officiel le 24 mai ; l'actif de six mille francs sera versé à Denak Bat.

2- Une analyse des raisons du déclin d'EA

Il y a à notre sens des raisons discutables ou subjectives et des raisons plus objectives.

. *Raisons discutables ou subjectives.*

- Politisation d'EA. Alors que les statuts annonçaient que " *EA a pour but de promouvoir la culture basque* ", les clivages politiques que l'on retrouve au Pays basque ont été importés de fait à l'intérieur du groupement. Cette dérive toujours possible explique peut-être que certaines associations (comme celle de Pau) excluent dans leurs statuts toute discussion à caractère politique ou religieux marqué. Le deuxième auteur a gardé le souvenir de remarques qui lui avaient été faites par des participants au lendemain d'un repas organisé par EA au restaurant Les Violettes de Castanet ; il est vrai que les affiches et slogans séparatistes y avaient été exposés ostensiblement... Cela eût un " effet repoussoir " car des personnes qui y étaient venues pour la première fois n'ont plus répondu aux sollicitations suivantes...

- Une répartition dans les tranches d'âge trop inégale : des jeunes, des moins jeunes mais très pris professionnellement, peu de gens d'un certain âge.

. *Raisons certainement plus objectives.*

- Il manquait à l'évidence deux ou trois retraités pour s'occuper activement de l'association : pour relever régulièrement le courrier, maintenir un contact ou accueil, assurer une permanence.

- EA n'a jamais réussi à obtenir et fixer un lieu " physique " de rencontre, un bar du centre de Toulouse par exemple.

Ajouté à cela, toutes les raisons qui font que les associations de bénévoles ont du mal à tenir et que la lassitude gagne les personnes qui s'en occupent activement. Ou bien Toulouse est-il trop proche du Pays basque ? Il y a néanmoins le contre-exemple de Pau...

V- Evolutions récentes

Il y a eu récemment un regain d'intérêt pour " la chose basque " dans l'environnement toulousain : il est bien porté de s'annoncer basque ou catalan à Toulouse (plus qu'occitan par exemple), le quotidien La Dépêche du Midi consacre plus régulièrement des articles sur les Basques et les problèmes du Pays basque, il y a des bars ou restaurants de noms basques : Le Bar Basque, La Soule, Los Piquillos, La Sidreria, *Patxaran Taberna*... (pour certains d'entre eux l'intérêt avoué n'est que d'utiliser le vecteur publicitaire associé au vocable de basque...), deux chœurs de chanteurs basques se produisent régulièrement depuis 1995 : *Tolosa Oxote* de Toulouse (8 hommes), *Hegoa* de Lavaur (dix hommes et une soliste).

Il y a plusieurs raisons à ces évolutions, la première est indéniablement le rapprochement qu'a procuré l'achèvement de l'autoroute Bayonne-Toulouse : alors qu'il fallait 4h15 pour aller en voiture au Pays basque dans les années quatre-vingts, il faut de nos jours moins de trois heures... Ceci a d'ailleurs eu des conséquences économiques : combien ne voit-on de toulousains chercher à acheter dans l'immobilier sur la Côte basque alors que le déversoir naturel était traditionnellement pour eux celle du Languedoc-Roussillon ? Cela se ressent aussi du côté universitaire ou de santé car les étudiants ou malades viennent plus volontiers à Toulouse (à partir du Pays basque la différence avec l'accès à Bordeaux n'est plus que d'une heure...). D'ailleurs, selon nous, les responsables socio-économiques du Pays basque feraient mieux de se tourner un peu plus vers Toulouse : délaissant la jacobine et excentrée Bordeaux ainsi que Pau, qui de toute façon leur met " des bâtons dans les roues ", ils y trouveraient une métropole plus " du midi ", plus " pyrénéenne " aussi...

Actuellement, où peut-on trouver traces de " basquitude " dans l'environnement toulousain ?

- à la salle dite " régionale " de la bibliothèque municipale de Toulouse ;
- dans les rayons " régionalisme " des grandes librairies comme Privat ;
- à l'université de Toulouse-Le Mirail où pendant longtemps le regretté professeur J. Allières a assuré un enseignement du basque et les études linguistiques qui s'y rattachent ;
- à l'association Denak Bat de Colomiers qui est la seule à promouvoir de la culture basque dans un registre centré, il est vrai, sur la danse basque.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Nous avons voulu, au travers de ce bref historique en deux volets, faire un travail de mémoire sur la vie des associations basques à Toulouse. Il nous semble, en toute modestie et humilité, combler un manque et rendre hommage à tous les dirigeants qui ont donné de leur temps et de leur énergie pour faire fonctionner un centre basque à Toulouse ; nous y avons personnellement contribué, aussi est-ce avec émotion et nostalgie que nous avons rédigé ces quelques lignes. Nous souhaitons que ce texte suscite des critiques, des ajouts et des compléments Il peut également ouvrir la voie à un étudiant pour un mémoire de Maîtrise d'Histoire car la matière existe pour relater de façon détaillée l'évolution des amicales et de la pelote ; la faiblesse des archives associatives obligera à travailler davantage avec les témoignages oraux et à partir de la presse locale et du Pays basque qui rend compte, même de façon éparpillée, de ces activités de l'émigration. Il va sans dire, enfin, que toute nouvelle tentative de création d'amicale de Basques à Toulouse devra tirer les leçons du passé et intégrer un certain nombre de points mis en relief dans la présente étude.■

Notes

1 R. LAGISQUET, dit " Bota ", " Histoire de la Fédération française de pelote basque ", *Pilota*, 1970, n° 2, pp. 2-6.

2 R. LAGISQUET, *ibidem*.

3 R. LAGISQUET, *Chiquito de Cambo, l'unique*, Bayonne, Fitte, 1981, p. 89.

4 En toute logique, il doit s'agir de l'Emulation Nautique Toulousaine et du Rowing Club Toulousain, même si l'hypothèse du Cercle Basque ne peut être exclue.

5 *Pilota*, 1984, n° 77, p. 14.

6 L. ETCHETO, dit " Chipitey ", *Ils étaient les meilleurs*, Anglet, Porché, 1985, p. 271.

7 M. SEGUI, texte manuscrit du discours prononcé lors du 40ème anniversaire de la Ligue Midi-Pyrénées de pelote basque (LMPP), le 21 septembre 1985, pp. 3-4.

8 J.-P. CALLEDE, " Les jeux de pelote basque à Bordeaux : de l'identité culturelle au loisir sportif ", *Sport et changement social*, Actes des premières journées d'études, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine (MSHA), 1987, pp. 27-42, et " La pelote basque en Gironde : contribution à une analyse des processus identitaires ", *Garona*, MSHA, 1988, n° 4, pp. 77-144.

9 Ce témoignage, recueilli par Jean-Louis Lataillade, dirigeant d'Euskaldunen Izarra (voir plus loin) puis d'Euskaldunen Artean, constitue la source principale d'informations pour la période 1945/1983 ; j'ai également pu consulter le registre spécial d'Euskaldunen Izarra.

10 Il était assez habituel à une époque que des prêtres du Pays basque Nord soient orientés vers l'Institut catholique de Toulouse (ICT) notamment pour des études scientifiques, car, jusqu'à une époque récente, l'ICT assurait des formations supérieures en sciences (Mathématiques, Physique, Chimie, Biologie). Par la suite, il y a eu des séjours (non scientifiques) plus courts (d'environ un an) de prêtres du Pays basque mais ces derniers n'avaient pas le réflexe de contacter une association de basques, d'ailleurs en connaissaient-ils toujours l'existence ?

LE RÔLE POLITIQUE DE L'ABBÉ PIERRE LAFITTE

JEAN-CLAUDE LARRONDE

Résumé :
L'abbé Pierre Lafitte (1901-1985) n'a pas été seulement un grand Académicien basque, grammairien, lexicographe, journaliste, critique littéraire.
Il a eu aussi en Pays Basque continental un rôle politique de premier plan au moins à deux époques : dans les années 1930 où il fondera le mouvement eskualerriste et le mensuel Aintzina et à la Libération, dans les années 1944-46 où il essaiera de faire adhérer une majorité de la société basque à ses vues, proches d'une démocratie chrétienne prenant en compte l'identité basque.

Laburpena :
Pierre Lafitte apeza (1901-1985) ez zen izan bakarrik euskaltzain ospetsu, gramatikalari, hiztegile, kazetalari, literatur kritikalari.
Iparraldeko politikagintzan eragile handienetakoa ere izan zen, bereziki bi garaietan : 1930 urteetan, mugimendu eskualherrizalea eta Aintzina hilabetekaria sortu zituen ; eta Askapena ondoan, 1944-46 urteetan, saiatu zen Iparraldeko gizartearen gehiengoa bere ideietara erakartzera, erran nahi baita, euskal nortasuna kondutan hartzen zuen kristau demokraziaren ikus-moldera.

MOTS CLÉS
Vie Politique XXe siècle,
Entre-Deux-Guerres,
Mouvement eskualerriste,
Aintzina,
Période de la Libération,
Démocratie chrétienne.

Hitz-gakoak
XX. mendeko bizi politikoa,
Bi gerlen artea,
Mugimendu eskualherrizalea,
Aintzina,
Askapenaren garaia,
Kristau demokrazia.

Curieusement, le rôle proprement politique de l'abbé Pierre Lafitte est généralement passé sous silence.[1] Certes, les qualités de l'Académicien basque, du grammairien, du lexicographe, du journaliste, du critique littéraire sont immenses et ont profondément marqué la vie culturelle d'*Iparralde* au XX[e] siècle.

Il n'en reste pas moins que dans le domaine politique, Pierre Lafitte a joué un rôle certain. Il a eu une influence déterminante sur de nombreux basquisants éminents ; on ne citera que trois d'entre eux aujourd'hui disparus : Eugène Goyheneche, Madeleine de Jauréguiberry, Michel Labèguerie.

Il ne peut être question dans le cadre de cet article d'étudier de façon exhaustive cet aspect souvent méconnu de sa personnalité. Nous traiterons seulement deux moments où son rôle politique nous paraît le plus important : dans les années 1932-37 avec le mouvement eskualerriste et *Aintzina* et après la Libération, dans les années 1944-46 avec *Herria*.

I. Le Rôle politique de l'abbé Pierre Lafitte dans les années 1932-37

C'est en août 1932, qu'ont lieu à Saint Jean de Luz les premières réunions de ceux qui allaient fonder le mouvement eskualerriste.[2]

L'abbé Pierre Lafitte a reconnu bien plus tard (1976) que les événements qui se déroulaient depuis plus d'un an en Pays Basque péninsulaire (c'est-à-dire depuis la proclamation de la seconde République espagnole) furent déterminants à l'heure de constituer un groupe de militants en *Iparralde* : "Cette jeunesse, cet enthousiasme étaient véritablement sensationnels. Je parcourus le pays de batzoki en batzoki. La naissance d'Euzkadi paraissait imminente... Sans aucun doute, ce que je voyais lors de mes visites en Pays Basque Sud me donna de l'assurance. Je constituai une équipe..."[3]

De son côté, le père Xavier Diharce *Iratzeder* a évoqué la formation de la première équipe des eskualerristes auprès de l'abbé Lafitte : "...C'était un mouvement de vie et de foi, d'audace et d'avant garde. L'image qui me vient à l'esprit est celle d'un rocher d'Erromardi s'avançant en pleine mer et battu par les vagues, puis à marée basse, rejoint par le tout-venant du rivage."

Ce rocher, c'était Lafitte et son équipe lancés audacieusement en avant dans une société basque, de mentalité "ancien combattant de 14" et complètement fermée à toute idée de promotion régionaliste".[4]

Le 23 avril 1933, se tient au théâtre paroissial *Gure Etchea* de Saint Jean de Luz une réunion semi-publique des eskualerristes ; pour la première fois, la presse bayonnaise et la presse basque en rendent compte.[5]

Quels sont en cette année 1933, les premiers disciples de l'abbé Lafitte ? Il s'agit de quelques-uns de ses élèves du Petit Séminaire Saint-François d'Ustaritz comme Jacques Mestelan (15 ans, de Lahonce) et Pierra Amoçain (18 ans, d'Uhart-Mixe mais vivant à Ustaritz) et encore d'Eugène Goyheneche (18 ans, d'Ustaritz), de Jean Duboscq (28 ans, d'Ustaritz), de Michel Diharce *Pinchin* frère de Xavier Diharce *Iratzeder* (20 ans, de Saint Jean de Luz) et des vétérans de Haute-Soule Madeleine de Jauréguiberry (49 ans) et son frère le docteur Jean de Jauréguiberry (53 ans).

En novembre 1933, paraissait - avec une édition en français et une autre en euskara - une brochure de 45 pages, œuvre de l'abbé Lafitte intitulée "*Eskual-herriaren alde*" (Pour le Pays Basque). Court commentaire du programme eskualerriste à l'usage des militants".[6] Dans le coin supérieur droit de la couverture, figurait la devise du Parti Nationaliste Basque : JEL [7] le programme fut tiré à 2000 exemplaires.

Les jeunes militants, disciples de l'abbé Lafitte se voyaient là dotés d'une doctrine politique rédigée dans le style clair, précis et direct de leur maître.

Le programme dans son premier point proclamait "Dieu, premier servi". Il se prononçait ensuite dans l'esprit des anciennes constitutions basques, pour une large décentralisation politique et administrative, pour la reconnaissance de la langue basque et son officialisation dans les administrations, les tribunaux et les écoles, pour la rebasquisation et la promotion de la culture basque et plus généralement pour la défense et la promotion des coutumes et des traditions basques. La famille et la maison basque *etche* étaient protégées ; on voulait lutter contre les lois de succession et le divorce et au contraire appuyer les initiatives favorables à la famille : la liberté d'enseignement, le vote familial, le sursalaire familial. Le progressisme de ce programme apparaissait dans deux points traitant d'un "sage féminisme" et du syndicalisme, tous deux s'inscrivant dans la tradition basque respectivement de l'*etcheco andere* et de la corporation. On y proclamait la nécessité d'un "mieux-être à la campagne", l'émigration étant perçue cependant comme une "nécessité" ; les relations avec la diaspora devaient être développées. On évoquait les relations avec les Basques péninsulaires, avec les groupements régionalistes des autres provinces et avec les partis politiques français jugés proches. Enfin le programme affirmait la totale "indépendance" du mouvement eskualerriste et la possibilité de présenter aux élections des "candidats intégralement eskualerristes".

Après la parution de ce programme, il fallut encore attendre une année pour voir sortir le premier numéro du journal *Aintzina* qui avait comme sous-titre : "Trait d'Union Mensuel des régionalistes basques-français" (octobre 1934). Ce journal aura 33 numéros (le dernier numéro porte la date de septembre 1937). Pendant près de trois ans, les jeunes eskualerristes écriront et diffuseront *Aintzina*, tiré à 1000 exemplaires. Malgré un nombre d'abonnements insuffisant, le travail militant et la vente à la criée du journal permettent de tenir jusqu'en 1937. Cette année-là, les évènements de la guerre civile espagnole, les difficultés financières et la dispersion des militants aboutiront à la disparition d'*Aintzina*.

Le mouvement eskualerriste rejettait le séparatisme ; concernant les rapports avec le Pays Basque péninsulaire, son argumentation s'articulait en deux propositions :

1. "Le Pays Basque continental est économiquement lié à la France".
2. "Nous ne voulons pas nous brouiller avec les Basques péninsulaires" : façon habile dans le style inimitable de l'abbé Lafitte pour dire : "Nous entendons bien développer des liens de toute nature avec eux."

Cette position de l'abbé Lafitte et du mouvement eskualerriste, officiellement "régionaliste" et non "nationaliste basque" peut paraître timide surtout si on la compare au formidable bouillonnement politique qui secouait les provinces basques péninsulaires à la même époque sous l'impulsion du Parti Nationaliste Basque (PNV). Mais pour bien comprendre cette position, il convient de faire la part de la nécessaire prudence, des motifs tactiques et des précautions indispensables à prendre pour une propagande bascophile efficace dans la société d'*Iparralde* des années 1930, totalement dominée par la mentalité "ancien combattant".

L'abbé Lafitte, fondateur, âme et moteur du mouvement eskualerriste ne voulait pas se couper des milieux basquisants, formés en grande partie par des prêtres comme lui, ceux-là même qui rédigeaient l'hebdomadaire en euskara *Eskualduna* ou la revue *Gure Herria* ; ce qu'il aurait voulu, c'est amener progressivement ces milieux vers les idées du mouvement eskualerriste, sans les heurter le moins du monde.

Cette tactique se révélera largement illusoire : la société d'*Iparralde* était tellement "bloquée" dans ces années 1930, la droite catholique était tellement fermée et conservatrice, les leaders politiques tellement immobilistes et peu audacieux qu'il ne pouvait en être autrement ; le mouvement eskualerriste s'attirera rapidement les foudres de ces milieux "bien-pensants", totalement acquis aux idées maurrassiennes. C'est peu de dire par exemple que Jean Ybarnégaray n'aimait par l'abbé

Lafitte ; il le détestait ouvertement et le poursuivait de sa haine et de sa rancœur ; pour ce député ultra-conservateur, les idées démocrates-chrétiennes de l'abbé Lafitte (qu'il qualifiait de "poisson rouge dans le bénitier") étaient fort suspectes.

Lorsqu'éclate la guerre civile espagnole en juillet 1936, la position du journal *Aintzina* est curieusement ambiguë : on aurait pu penser étant donné la proximité idéologique, que ce journal allait prendre fait et cause résolument pour le PNV qui luttait aux côtés des forces de la République espagnole contre la rébellion franquiste. Or, il n'en fut rien et la position d'*Aintzina* au début du conflit - on pourrait dire la position de l'abbé Lafitte car lui seul écrira des articles sur la guerre - fut une position d'apparente neutralité, de recherche d'un compromis, d'une paix séparée entre les "frères basques" (carlistes navarrais favorables à Franco et nationalistes basques des trois autres provinces partisans de la République) : *Aintzina* veut tenir la balance égale entre les deux camps.[8]

Cette position *a priori* surprenante s'explique par l'action de l'abbé Lafitte qui s'était personnellement engagé dans la recherche d'un compromis pour que le sang basque cesse de couler, pour arrêter la "guerre fratricide".

En effet, dès les premiers jours de la guerre, alors que l'abbé Lafitte se trouvait en camp avec les jeunes *Menditarrak* (scouts sympathisants du mouvement eskualerriste) dans les montagnes au-dessus de Saint-Jean-Pied-de-Port, Louis Inchauspé, conseiller général du canton de *Garazi* vint le trouver et lui présenta Rafael Aizpun, député carliste navarrais qui se disait l'émissaire du général Mola[9] ; l'abbé Lafitte abandonna le camp de montagne et les conversations s'engagèrent immédiatement à Ustaritz, conversations dont il rendit compte ensuite à ses amis nationalistes péninsulaires.

Ami intime de beaucoup de dirigeants du PNV, en contact étroit avec José María Aristimuño *Aitzol*, prêtre influent particulièrement introduit dans les milieux culturels et syndicaux - qui justement vint vivre quelque temps à l'abbaye de Belloc à partir d'août 1936 - il semble que l'abbé Lafitte ait cru sincèrement à cette possibilité de médiation.

Mais hélas, il était bien trop tard ! Des torrents de sang étaient déjà répandus et la haine s'était durablement installée entre les adversaires ; la recherche d'un compromis n'était pas possible.

Du moins l'abbé Lafitte et son petit groupe d'eskualerristes, au premier rang desquels Madeleine de Jauréguiberry et Eugène Goyheneche se dépenseront-ils sans compter lorsque les réfugiés d'*Hegoalde* arrivèrent par dizaines de milliers sur le sol français à partir du mois de mai 1937. Cette attitude était d'autant plus courageuse qu'elle était minoritaire au sein de l'opinion publique d'*Iparralde*, majoritairement séduite par la rébellion franquiste.

En définitive, si l'on devait définir d'un seul mot l'idéologie du mouvement eskualerriste, c'est le concept de personnalisme qui serait choisi ; l'abbé Lafitte écrit "...Nous ne mettons pas le Pays Basque au-dessus de tout, même après Dieu... Après Dieu, c'est la personne humaine que nous respectons le plus... On le voit, notre personnalisme nous interdit autant que notre déisme de crier : "Le Pays Basque avant tout".[10] Le personnalisme doit imprégner les positions du vrai chrétien qui doit combattre "l'unitarisme et la sinistre uniformité" : "Un chrétien ne consentira jamais à n'être qu'un des pions interchangeables de l'échiquier national : car pour lui tout est moyen à l'égard de la fin personnelle... Ni individualisme, ni collectivisme ; ni libéralisme, ni étatisme, mais personnalisme, voilà la position du vrai chrétien".[11]

Le personnalisme de l'abbé Lafitte et du mouvement eskualerriste se rattachait directement aux "mouvements non-conformistes des années 30"[12] et plus particulièrement à deux d'entre eux : "l'Ordre Nouveau" de Daniel-Rops et "Esprit" d'Emmanuel Mounier qui sur le plan philosophique revendiquaient la notion de "personne", le personnalisme étant dans cette conception, une philosophie de "l'homme concret", de "l'homme réel", de "l'homme total" (ces expressions se retrouvent souvent sous la plume de l'abbé Lafitte).

"Nous n'avons convaincu personne" dira dans la revue *Garaia* en 1976, l'abbé Lafitte parlant du mouvement eskualerriste et d'*Aintzina*.

Le propos n'est-il pas trop désabusé et pessimiste ?

Certes, le bilan est relativement modeste. La faiblesse de l'organisation militante des eskualerristes, l'impossibilité de s'opposer aux blocages de la société, celle-ci totalement livrée aux mains de dirigeants politiques immobilistes et d'un clergé ultra-conservateur et traditionaliste, feront qu'*Aintzina* répondra de façon peu satisfaisante aux graves événements extérieurs qui l'interpelleront durant l'année 1936 : alignement peu glorieux sur Ybarnégaray et la droite basque lors des élections législatives du mois d'avril, recherche d'un illusoire compromis entre les carlistes navarrais et les nationalistes basques à partir du mois de juillet.

Cependant, il n'en reste pas moins qu'autour de l'abbé Lafitte et du Petit Séminaire d'Ustaritz, un groupe de réflexion s'était constitué et avait voulu secouer les vieux clichés, l'apathie et l'inertie dans lesquelles stagnait *Iparralde*. Les jeunes militants avaient bien pris conscience que le XIX^e siècle était décidément bien fini et qu'une ère nouvelle totalement différente s'ouvrait, dans lequel le Pays Basque se devait résolument d'entrer. Il fallait adapter les traditions qui restaient valables aux conditions modernes et au progrès ; il s'agissait de "bouleverser sans détruire",

de définir une "révolution spirituelle" pour laquelle un "changement d'âme" s'avérait nécessaire.

Toutes ces bonnes intentions seront balayées par la montée en puissance des totalitarismes dans la seconde moitié des années 1930 et seront englouties dans la guerre d'Espagne et la seconde guerre mondiale.

Après 1937, date de la disparition du mouvement eskualerriste, plusieurs années devaient s'écouler avant que l'abbé Lafitte ne retrouve un rôle politique de premier plan.

II. Le rôle politique de l'abbé Pierre Lafitte après la Libération (1944-46)

A la Libération, l'abbé Pierre Lafitte ne cherche pas à créer un groupe de disciples ou un embryon de mouvement politique à l'instar de ce qu'il avait tenté durant l'entre-deux-guerres. Il se contente d'essayer de peser sur la société basque de l'époque, grâce surtout aux idées répandues par l'hebdomadaire en langue basque, *Herria* qui paraît à partir de l'automne 1944 et dont il est le directeur.[13] Sa qualité de résistant[14] lui permet de tirer son épingle du jeu à une époque où les idées socialistes et communistes sont largement répandues dans l'opinion. Nous nous efforcerons de tirer de ses éditoriaux de *Herria*, quelques-unes de ses idées-force.

L'esprit de résistance

Le premier éditorial signé par Pierre Lafitte dans le premier numéro de *Herria* s'intitule précisément "Résistance". Certes, l'Allemand est parti mais "le rôle de la Résistance est loin d'être achevé". Il faut "La Justice d'abord", ensuite "un esprit de paix et de compréhension", "l'esprit de sacrifice enfin". La tâche est énorme; "les problèmes de l'après-guerre sont immenses" mais il ne faut pas se résigner : "Courage et confiance en Dieu! Telle doit être la devise du vrai résistant : car la victoire ou la défaite sont inscrites dans les cœurs, avant de l'être dans l'histoire."[15]

Même si Pierre Lafitte interviendra peu dans le domaine économique, on peut dire qu'une des grandes questions de l'époque, les nationalisations, n'avait pas ses faveurs : "On n'a jamais vu l'État réussir mieux que les particuliers dans les affaires; la multiplication des irresponsabilités collectives ne donnera pas un rendement supérieur aux entreprises, et coûtera plus cher... Avouons que les

avantages de la nationalisation ne sont pas si sûrs que l'on veut bien nous le dire".[16]

Dans le domaine politique Pierre Lafitte prône une neutralité de l'État; mais il doit s'agir d'une neutralité véritable, respectueuse de toutes les différences : "Quand l'État sera-t-il le protecteur de toutes les races de l'Empire, de toutes les langues de l'Empire, de toutes les particularités de l'Empire? Alors, oui, on pourra le dire neutre; en attendant, il est l'arme de quelques Français contre tous les autres".[17]

La Liberté de l'enseignement

Pour Pierre Lafitte, c'est là une question essentielle, un véritable test des intentions des gouvernants de la France libérée. L'école unique lui rappelle fâcheusement les méthodes d'Hitler. La Résistance contre l'Allemand a été le travail de tous, " instituteurs, curés, bourgeois, ouvriers, cultivateurs, communistes, royalistes, militaires, bonnes sœurs, jeunes filles etc, etc." Personne n'a alors demandé aux Résistants "de quel parti, de quelle classe, de quelle religion nous étions les tenants. On ne nous a pas demandé si nous étions de l'enseignement public ou de l'enseignement libre. Oh! Mais pas du tout!.." Partant de là, Pierre Lafitte ne comprend pas les demandes insistantes afin de supprimer les subventions à l'enseignement libre : "Nous demandons à nos Compagnons de Résistance de réfléchir à ces problèmes urgents, afin que la libération ne devienne pas le vrai nom d'une réalité trop proche du nazisme".[18]

La liberté de l'enseignement est une question de justice qui doit passer avant tout : "Refuser la justice sous des prétextes de faux sentimentalisme, n'est pas digne de moralistes officiels."[19]

Herria soutiendra en 1945 la campagne de signatures organisée par l'Inspecteur diocésain; 75.000 signatures seront recueillies dans le diocèse de Bayonne en faveur de la liberté de l'enseignement, celle-ci devant être assurée par la participation égale de l'État aux charges scolaires de toutes les familles.[20]

L'anti-communisme

Pierre Lafitte cherche à freiner l'influence du Parti Communiste devenu lors des élections à la Première Constituante, le 21 octobre 1945 le premier parti de France (160 députés, environ un quart des suffrages). De la même façon, il s'opposera à la CGT dont les efforts pour s'implanter à Hasparren, l'inquiétaient.

Ainsi, il dénonce la propagande communiste vis-à-vis des prisonniers de guerre

qui rentrent en France après la Victoire : "Or, voici que dès leur retour, on cherche à les accaparer, à les manœuvrer. Une propagande communiste intense les atteint par des tracts, où l'on célèbre le patriotisme indéfectible de Thorez et Cie. Puis on tâche de faire de l'agitation en se servant d'eux... Il s'agit, chers Prisonniers, d'ouvrir l'œil et le bon."[21]

Pierre Lafitte polémiquera avec J. Terrène, fondateur du Bureau du Syndicat de la Chaussure de Hasparren, affilié à la CGT dont il dénonce "la conduite opportuniste sous Vichy" ; dans cette polémique, il fait montre d'une plume particulièrement acerbe et redoutable : "Mais nous vous demandons aujourd'hui, Monsieur le résistant extra-pur, Monsieur le Républicain fougueux, si vous êtes autre chose qu'un candidat à la bourgeoisie" comme nous en avons connu beaucoup, tirant leur épingle du jeu et laissant dans leur "mouise" les pauvres prolétaires qui les ont trop écoutés."[22]

En 1946, *Herria* reviendra sur cette condamnation sans appel du communisme : "Il nous est donc aussi impossible d'admettre à présent le fascisme communiste que naguère le fascisme nazi, l'un comme l'autre étant la négation de la personne humaine"[23] s'interrogeant sur la réalité de la situation derrière le rideau de fer[24] ou dénonçant le fait que des communistes russes retiennent encore des Français prisonniers.[25]

Défense de l'Euskara-Régionalisme

La défense et la promotion de l'euskara ont été tout au long de sa vie parmi les préoccupations essentielles de l'abbé Lafitte. Il trouve dans la situation de la France à la Libération des raisons de prendre en compte l'euskara comme une "diversité" de plus : "Ce fossé (entre la Résistance et le reste du pays), il n'y a qu'un moyen de le combler : une politique intelligente qui tienne compte des diversités ethniques, sociales, spirituelles, linguistiques de l'Empire français et sans en supprimer aucune, les harmoniser toutes dans une large compréhension mutuelle."[26]

Pierre Lafitte n'hésite pas à comparer la persécution contre la langue basque aux crimes des nazis dans les camps de concentration : "“On nous dit : Mais non ! Vous dramatisez : on ne fait rien contre le basque... Si le basque meurt, c'est de sa belle mort, et non des coups qu'on lui porte !" Je répondrai : A Dachau et autres lieux, les Allemands disaient de même : "Nous ne faisons rien contre les prisonniers ; nous ne leur donnons pas à manger, c'est vrai ; mais ils travaillent si peu ! Si la race française n'était pas pourrie, elle tiendrait le coup. Si les

détenus meurent, qu'ils ne s'en prennent pas à nous, mais à eux-mêmes ! Nous n'y pouvons rien !" » [27]

Et d'ailleurs, l'usage de la langue maternelle n'est-il pas non seulement recommandé mais prescrit par l'Église ? Mais on ne peut que constater que nombre de prêtres font la sourde oreille à cette prescription de l'Église : "On voit des paroisses où l'immense majorité pense en basque, envahies par des cantiques français, des lectures françaises, des prédications françaises. On jurerait que l'on a décidé de débasquiser le pays et non pas de l'évangéliser. Ne peut-on s'occuper des "franchimants" d'une paroisse, sans "gasconniser" toute la paroisse ? Nous posons la question."[28]

L'abbé Lafitte dénonce la campagne sournoise qui a lieu sous couvert de "patriotisme français" contre les organisations basques : "Or donc, quelques personnes "bien intentionnées" s'en vont affirmant de bouche à oreille, ou même d'auberges en presbytères, que les groupes folkloriques, les éditions euskariennes et même le journal *Herria* constituent un véritable danger pour la France". Face à ces "mythomanes" ou à ces "menteurs", il convient de réagir et de les empêcher de nuire : "Mais s'ils prétendent noyer les petits foyers qui s'allument ça et là pour remettre un peu de lumière et de chaleur dans l'âme basque, nous disons : "Bas les pattes !" et nous crions : "Alerte !"[29]

En ce qui concerne le projet de création d'un département du Pays Basque porté par le député à la première Constituante, Jean Etcheverry-Ainchart, les remarques de l'abbé Lafitte de 1946 ont toujours aujourd'hui une certaine actualité ! : "Ce projet n'est ni séparatiste, ni autonomiste : il est agréé par des Basques de tous les partis et de toutes les opinions : on ne voit pas en quoi il menacerait "l'unité de la République", ou bien il faut admettre que la division de la France en départements a multiplié par 86 le danger de dislocation de la nation française... Demander un département basque distinct du Béarn n'a pas de quoi faire trembler la Constituante, ou bien il faut croire que ses nerfs sont malades, très malades."[30]

La solidarité avec les Basques d'Espagne

L'abbé Lafitte qui avait maintenu d'étroits contacts dans les années 30 avec les nationalistes basques d'*Hegoalde* essaie d'intéresser les Basques d'*Iparralde* au sort des Basques du sud de la Bidassoa. Ses sympathies sont toujours du côté du Président du Gouvernement d'Euzkadi, José Antonio de Aguirre dont il dit qu'il ne souhaite pas une "solution violente" au problème espagnol. Par contre, il critique sévère-

ment l'Union Nationale Espagnole U.N.E. de tendance communiste qui tente de créer la confusion avec les nationalistes basques et qui est traité de "bloc enfariné."[31]

L'abbé Lafitte exhorte les Basques d'*Iparralde* à ne pas se montrer indifférents aux problèmes de leurs frères du sud de la Bidassoa : "Vous êtes frère de race et de langue de tous les Basques et la loi chrétienne de charité vous demande d'aimer d'abord votre prochain le plus proche. Ne vous réfugiez pas, je vous prie, derrière je ne sais quel amour de la France, pour vous dispenser d'aimer votre pays natal : qui n'aime pas les "siens" aime mal le reste des hommes. C'est un triste patriote que celui qui renie sa famille ou sa province, et il ne fait pas un grand cadeau à la France en lui donnant son cœur ratatiné."[32]

Dans un autre article, l'abbé Lafitte évoque un de ses amis originaire de Tolosa, Isaac Lopez Mendizabal qui vit désormais à Buenos-Aires où on vient de lui rendre un hommage pleinement mérité : "*Herria* se devait d'en dire aussi un mot : mot d'admiration, d'amitié et de fraternité basque; mot d'espoir enfin : car nous ne voulons pas croire que l'aurore de la liberté tarde à se lever!"[33]

Au cœur de la mêlée électorale

L'abbé Lafitte - au cours des années 1945 et 1946 - ne se contentera pas d'énoncer les quelques principes politiques dont nous venons de parler. Il participera pleinement aux luttes électorales qui seront nombreuses en ces deux années[34] : deux référendums les 5 mai 1946 et 13 octobre 1946, deux élections aux Assemblées Constituantes les 21 octobre 1945 et 2 juin 1946, une élection législative le 10 novembre 1946.

- Les élections à la Première Constituante du 21 octobre 1945.

Le journal *Herria* avait demandé dès le 20 septembre 1945 que l'on offre "au moins la seconde place à un vrai Basque dans chaque liste."[35] Le numéro du jeudi précédant l'élection procède à un "tour d'horizon électoral". C'est pour critiquer durement les communistes ("la plus dure des dictatures"), les socialistes ("le socialisme n'est qu'un communisme camouflé et honteux") et les radicaux socialistes ("des caméléons, des opportunistes, des girouettes qui trahissent la droite, la gauche et le centre" et qui font "la guerre à la liberté effective de l'enseignement"). Une seule liste en définitive trouve grâce aux yeux de *Herria* : c'est celle du MRP[36] sur laquelle figure en seconde place, un candidat indépendant Jean Etcheverry-Ainchart, membre d'une vieille famille de notaires de Saint-Etienne-de-Baigorry : "En face de ces trois équipes lamentables, voici enfin une liste qui se rapproche de nous : c'est celle de M. de

Chevigné - Etcheverry-Ainchart!.. Dans ce petit journal, nous avons demandé à tous les chefs de liste de donner la seconde place à un candidat de chez nous : seul M. de Chevigné nous a exaucés et il ne s'est pas moqué de notre pays : c'est un vrai basque, parlant basque, connaissant à fond l'histoire de la région, et (au surplus) une haute valeur juridique, qui nous est donnée. Voter pour cette liste *est le seul moyen qui permette au Pays Basque d'être représenté à la Constituante. Le devoir est net.*"[37]

Le MRP qui recueillera 52,1 % des suffrages dans le département des Basses-Pyrénées, y aura 3 élus sur 5 : de Chavigné, Etcheverry-Ainchart et Tinaud. Au total, le MRP obtiendra 5 millions de suffrages, 152 députés et deviendra le second parti de France, talonnant le Parti Communiste. L'abbé Lafitte se réjouira tout particulièrement de l'élection de Jean Etcheverry-Ainchart qui collaborera à *Herria* pour y décrire son travail à la Constituante et qui se définissait comme "candidat basque, en dehors de toute couleur politique."[38]

- Le rejet de la Constitution par référendum le 5 mai 1946.

La Constitution élaborée et approuvée par la majorité socialo-communiste de l'Assemblée Constituante le 19 avril 1946 fut soumise au référendum le 5 mai 1946. Une courte majorité (53 % de non, 47 % de oui) la rejeta. Dans les Basses-Pyrénées et particulièrement au Pays Basque, l'appel du Général de Gaulle, du MRP et de toute la droite à rejeter cette constitution fut nettement plus entendu (65,7 % de non dans le département des Basses-Pyrénées; 95,5 % de non dans le canton de Saint-Etienne-de-Baigorry).

Pour Jean Etcheverry-Ainchart, "député basque", voter est un "ingénieux devoir"; il convient de ne pas s'abstenir et de voter en masse car il s'agit "d'un choix décisif pour l'avenir de la France entre les partisans de la liberté et les partisans de la servitude communiste." [39] C'est le sens aussi de l'appel solennel de *Herria*.[40]

- Les élections à la seconde Constituante du 2 juin 1946.

A ces élections, deux listes modérées se présentèrent dans les Basses-Pyrénées; c'est pour l'abbé Pierre Lafitte une "solution idéale" qui offre à tous les catholiques l'occasion de faire le plein de leurs voix.[41] De la même façon que l'année précédente, il rejette avec force les communistes "torpilleurs de la propriété et de l'héritage, collaborateurs de Moscou, compagnons de l'illustre déserteur Maurice Thorez", les socialistes "partisans d'un système d'étatisme écrasant" et les radicaux "le jour où il s'agira de religion, ces lascars-là, au nom de la sacro-sainte laïcité, feront bloc contre nous avec les communistes et les socialistes". En défini-

tive, "il nous reste à voter ou pour la liste de Chevigné ou pour la liste Petit. Impossible de panacher." L'abbé Lafitte passe donc en revue le programme et les candidats des deux listes de droite : c'est la liste de droite de "l'Entente Républicaine et Sociale" menée par Guy Petit qui "nous paraît plus proche de nos idées" ; en effet, "notre doctrine fédérative et décentralisatrice s'accorde mal avec les vues sociales du MRP... Voilà pourquoi nous ne sommes pas MRP. Nous gardons néanmoins une haute estime pour les excellents catholiques de ce parti". Cependant et en dépit de ce qui est énoncé plus haut, les faveurs de l'abbé Lafitte ne vont pas à la liste Petit car la seconde place - au contraire de la liste de Chevigné (MRP) avec Jean Errecart - ne sera pas occupée par un candidat basque mais par un radical béarnais du nom de Lafargue.[42] Jean Etcheverry-Ainchart, même s'il s'agit pour lui d'un "choix douloureux", prendra position dans le même sens.[43]

L'abbé Lafitte se déclarera satisfait par les résultats de ces élections puisque la liste MRP aura deux élus avec Pierre de Chevigné et Jean Errecart; ce dernier "représentera les intérêts de notre Eskual-Herria et saura les défendre."[44] De son côté, le maire de Biarritz Guy Petit, leader de la liste des indépendants de droite était également élu. Il est à remarquer le bon score de ce dernier dans les cantons basques (en effet, si dans le département des Basses-Pyrénées, il n'obtient que 15,8 % des voix face aux 38 % de la liste MRP, il recueille dans l'arrondissement de Bayonne 30 % des voix contre 32,9 % à la liste MRP; dans le canton de Saint-Etienne-de-Baigorry il est nettement en tête avec 47,6 % contre 34,4 % à la liste de Chevigné).

À la faveur de ces élections le MRP deviendra le premier parti de France (28 % des suffrages exprimés, 169 députés).

- L'adoption de la Constitution par référendum le 13 octobre 1946.

Cette fois-ci, les trois principaux partis (Parti Communiste, Parti Socialiste SFIO et MRP) se mettront d'accord pour adopter ce deuxième texte constitutionnel qui sera approuvé le 29 septembre 1946 à la Constituante par 443 voix contre 106. Le Général de Gaulle dans son discours d'Epinal le 22 septembre 1946 se montrera inflexible et dira non au nouveau projet constitutionnel, affirmant qu'il n'y a pas assez de séparation des pouvoirs, pas assez de pouvoirs au Président de la République et que c'est l'omnipotence des partis.

Le Oui l'emportera lors du référendum du 13 octobre 1946 par 53,1 % des suffrages contre 46,9 % au Non. Mais en Pays Basque, les électeurs suivront les consignes du Général de Gaulle en votant massivement Non (69,9 % dans l'arrondissement de Bayonne).

Le fait que le Général de Gaulle se soit déclaré pour le Non pose un "cas de conscience" à l'abbé Lafitte; cependant, prenant en compte que les droites ont "réussi à introduire des changements importants au sein de la Constitution", et comptant encore sur de possibles progrès, il appelle à voter Oui : "Peut-être que cette Constitution pourra être encore améliorée, si, une fois agréée, elle est remise aux bons soins d'une Assemblée plus raisonnable. Mais commençons par conserver ce qui est acquis. Ne lâchons pas la proie pour l'ombre. Votons "oui"."[45]

Pierre Lafitte se réjouira de l'adoption de la Constitution qui mettait fin à une situation d'incertitude : "Depuis deux ans, nos ministres dirigeaient la France à la petite semaine." Il lance aussitôt un appel en vue des prochaines élections législatives : "Choisissons des représentants décidés à s'opposer aux Staliniens et aussi aux revenants d'un radicalisme anticlérical dont la France n'a que faire... Nous espérons qu'aucune liste électorale, dans ce département, ne négligera de faire bonne et large place aux représentants du Pays Basque."[46]

- Les élections législatives du 10 novembre 1946.

Pour ces élections législatives, la situation se présentait de façon identique que pour les élections antérieures du mois de juin dans la mesure où face aux listes communiste, socialiste et radicale, se présentaient deux listes qui s'adressaient à l'électorat conservateur et catholique : une liste de l'Entente Républicaine et Sociale menée par Guy Petit et une liste MRP menée par Pierre de Chevigné et dans laquelle figurait en seconde position Jean Errecart. *Herria* prendra position plus nettement encore qu'aux élections de juin en faveur de la liste MRP : "Jusqu'ici, il faut l'avouer, nous n'avons pas sujet à nous plaindre du MRP. Dans ces listes, il fait large et bonne place au Pays Basque. Dans son action, il défend les intérêts de nos compatriotes sans distinction de parti... Nous savons aussi que la doctrine de Raymond-Laurent, spécialiste MRP des problèmes régionaux, est très proche de la nôtre." *Herria* s'adresse aux Basques qui regrettent "d'être obligés de choisir entre deux listes anti-communistes", et leur délivre un mot d'ordre clair : "Pour mieux combattre le communisme grâce à un parti fort, pour mieux défendre notre civilisation chrétienne, pour aider aussi le Pays Basque à avoir un député basque, qu'ils votent froidement pour la liste Chevigné-Errecart."[47]

Lors de ces élections, le Parti Communiste redeviendra le premier parti politique de France avec 183 députés; le MRP arrivera en seconde position avec 167 députés; les socialistes sont en net déclin (105 députés).

Dans les Basses-Pyrénées, 3 MRP seront élus (de Chevigné, Errecart et Tinaud),

ainsi qu'un candidat de l'Entente Républicaine et Sociale (droite ; Guy Petit) face à un communiste et à un socialiste. La liste MRP obtient 37,5 % contre 18,2 % à la liste Guy Petit mais dans l'arrondissement de Bayonne, avec 30 % elle est devancée par la liste Guy Petit (32,8 %).

Herria se réjouit surtout de l'élection de Jean Errecart ; un titre barre la première page de son journal du jeudi suivant l'élection : "Eskualdun deputatu bat badugu : Errecart !"**48**

Lorsqu'en décembre 1946, devant les exigences contradictoires des communistes et du MRP, il faut se résoudre à aller chercher Léon Blum pour former un gouvernement forcément minoritaire (recul électoral des socialistes) et provisoire (il ne durera qu'un mois), Pierre Lafitte ne peut retenir sa colère : "Blum au pouvoir avec une équipe uniquement socialiste ! On trouve en général l'aventure invraisemblable ! Et nous sommes, ici, tentés de croire que le bon sens a fui le Palais Bourbon !.. Le parti socialiste est le grand vaincu. Alors pourquoi lui confier, à lui seul, tout le pouvoir, au moment où se joue la vie du franc et de l'Empire Français ?"**49**

En définitive, dans ces années 1944-46, échaudé par l'échec relatif du mouvement eskualerriste dans les années de l'entre-deux-guerres, l'abbé Lafitte, s'assigne un objectif plus modeste : il ne s'agit plus de créer un mouvement politique mais de faire adhérer une majorité de la société du Pays Basque à ses vues, proches de la démocratie chrétienne et du MRP, tout en essayant d'amener ce parti à prendre davantage en compte l'identité basque ; en ce sens, l'élection de Jean Etcheverry-Ainchart puis celle de Jean Errecart comme députés, combleront ses vœux.■

Notes

1 Cette affirmation peut-être vérifiée à la lecture du numéro spécial que le Bulletin du Musée Basque consacra à l'abbé Lafitte à l'occasion de sa disparition. Voir "Hommage à Pierre Lafitte", *Bulletin du Musée Basque*, N° 113 et 114, 3e et 4e Trimestres 1986. Dans ce numéro spécial, sont évoquées diverses facettes de sa riche personnalité : l'homme, le grammairien, le lexicographe, l'ethnologue, ses idées philosophiques et religieuses, le journaliste, ses écrits littéraires, la critique littéraire mais aucun article n'est centré sur son rôle proprement politique même si les contributions de Pierre Charitton ("Hommage à Pierre Lafitte" *op. cit.* pp 146-150) et de Michel Oronos ("Hommage à Pierre Lafitte" *op. cit.* pp 156-158) évoquent cet aspect.

2 Sur le mouvement eskualerriste, voir notre livre *Le mouvement eskualerriste (1932-1937) - Eskualerri - Zaleen Biltzarra (1922-1937) - El movimiento eskualerriste (1932-1937). Eskualerrizaleen mugimendu abertzalearen sortzea Iparraldean.* Premio I Certamen de Ensayos Históricos J.A. Aguirre. Fondation Sabino Arana ; Sabino Aranaren Kultur Elkargoa. Fundación Sabino Arana. sd (1995), 319 p.

3 "Entrevista - Visita al Padre Lafitte", *Garaia*, n°10, 4 al 11 de noviembre de 1976, p 7.

4 X. Iratzeder, "À propos d'Aintzina", *Bulletin du Musée Basque*, n°79, 1er trimestre 1978, p 37.

5 *La Presse du Sud-Ouest*, 25 avril 1933 ; Eskualduna, 28 avril 1933.

6 Bayonne, Imprimerie de la Presse, 1933.

7 *Jaungoikua eta Lagi-Zarra* (Dieu et la Vieille Loi).

8 Voir en particuliere "Lutte fratricide" (article non signé, écrit par Pierre Lafitte), *Aintzina*, n°22, juillet 1936 ; "Mugaz bertzaldeko berri (article non signé, écrit par Pierre Lafitte), *Aintzina*, n°23, août 1936.

9 Entrevue avec Jacques Mestelan, animateur des *Menditarrak* en 1936 : Lahonce, 24 août 1987. Entrevue avec Xavier Diharce, *Iratzeder* : Belloc, 4 avril 1989. Voir Aita Xabier Iratzeder, "Piarres Lafitte, apeza", *Otoizlari*, n°116, avril-juin 1985, pp 1-22.

10 "Euzkadi über alles" (article non signé, écrit par l'abbé Lafitte), *Aintzina*, n°11, août 1935.

11 Demetrius, "Un chrétien ne saurait être unitariste", *Aintzina*, n°29, février 1937.

12 Voir le livre de Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Éditions du Seuil, Paris, 1969, 496 p.

Cette parenté de pensée a été excellemment mise en lumière pour la première fois par Jean-Paul Malherbe, *Le nationalisme basque en France* (1933-1976), Université des Sciences Sociales, Toulouse I, 1977, pp 11-32.

Plus près de nous, un homme politique basque de premier plan se déclarera disciple de l'abbé Lafitte et personnaliste basque : Michel Labèguerie, "Je suis personnaliste basque", *Enbata*, 19 février 1976.

13 Le numéro 1008 de *Herria* du 27 novembre 1969 contient un supplément qui retrace l'historique de cet hebdomadaire. On apprend comment un certain nombre de basquisants (Léon Léon, Mgr Saint-Pierre, Louis Dassance, *Oxobi*, *Zerbitzari*, Duhour, Dufau etc.) pensèrent à donner à l'abbé Lafitte la direction d'un nouveau journal en langue basque pour remplacer *Eskualduna* qui s'était compromis avec les Allemands.

Notes *(suite)*

Fort de l'autorisation du nouvel évêque de Bayonne, Mgr Terrier, Lafitte obtint par ailleurs du Comité de Libération de Bordeaux l'assurance que les Comités de Libération ne s'opposeraient pas à la parution de *Herria*. Apprenant un jour que le ministre René Pleven devait venir à Bordeaux pour prononcer un discours à propos d'un emprunt national, il se rendit à nouveau dans cette ville et à la fin du discours, s'approcha de René Pleven : "M. le Ministre, je suis le directeur du seul journal basque de notre département ; nous voulons bien appuyer votre emprunt, mais c'est le papier qui nous manque". Pleven lui signa sur le champ un document lui permettant de se procurer du papier. Le premier numéro de *Herria* porte la date du 19 octobre 1944, le second numéro paraît le 16 novembre 1944 ; la publication est ensuite régulièrement hebdomadaire. Il semble que l'arrêté officiel autorisant la parution de *Herria* ait été signé le 8 novembre 1944 (Lettre de René Delzangles, membre du Comité Départemental de Libération de Bayonne à l'abbé Lafitte ; Bayonne, 9 novembre 1944). Nous remercions Monsieur le chanoine Pierre Andiazabal de nous avoir communiqué ce document.

14 L'abbé Pierre Lafitte faisait remonter son entrée dans la Résistance au 28 juillet 1940, date d'une réunion avec le Général de La Porte du Theil, au séminaire de Saint-Sulpice La Pointe, près d'Albi, où Lafitte était alors cantonné, en attendant sa démobilisation. Durant la seconde guerre mondiale, installé au Petit Séminaire Saint-François Xavier d'Ustaritz, il confectionna des itinéraires qui allaient d'Ustaritz à Arnéguy, pour les résistants et les Anglo-Saxons qui voulaient passer en Espagne (Voir *Le Père Lafitte. Entretiens, souvenirs avec Serge Monier*, Elkar, 1992, pp 519-534)

15 P. Lafitte, "Résistance", *Herria*, 1944, Urriaren 19-koa.

16 Pierre Lafitte, "Nationalisation", *Herria*, 1945, Martchoaren 15-koa.

17 Pierre Lafitte, "Où est la neutralité?", *Herria*, 1945, Hazilaren 15-koa.

18 Pierre Lafitte, "Esprit nazi", *Herria*, 1944, Hazilaren 23-koa.

19 Pierre Lafitte, "La Justice avant tout", *Herria*, 1944, Abendoaren 7-koa.

20 *Herria*, 1945, Martchoaren 29-ekoa.

21 Pierre Lafitte, "Les prisonniers", *Herria*, 1945, Ekainaren 7-ekoa.

22 Pierre Lafitte, "Lettre de Monsieur Terrène", *Herria*, 1945, Agorrilaren 16-ekoa.

23 Jakes Lehuntze, "République ou dictature communiste", *Herria*, 1945, Urtharrilaren 31-ekoa.

24 Jakes Lehuntze, "Que se passe t'il derrière le "rideau de fer"?", *Herria*, 1946, Abendoaren 26-ekoa.

25 Jakes Lehuntze, "Oui les Communistes Russes gardent encore des Français prisonniers...", *Herria*, 1945, Abendoaren 26-ekoa.

26 Pierre Lafitte, "Le fossé", *Herria*, 1945, Urtharrilaren 11-ekoa.

27 Pierre Lafitte, "Le procès des criminels de guerre", *Herria*, 1945, Agorrilaren 2-ekoa.

28 Pierre Lafitte, "Langue maternelle", *Herria*, 1945, Martchoaren 22-ekoa.

29 Pierre Lafitte, "Les diviseurs", *Herria*, 1945, Buruilaren 5-koa.

30 Pierre Lafitte, "Comment on écrit l'histoire", *Herria*, 1946, Otsailaren 28-koa.

31 Pierre Lafitte, "Nos frères basques", *Herria*, 1945, Otsailaren 1-ekoa.

32 Pierre Lafitte, "Qu'est-ce que ça peut nous f... tre", *Herria*, 1945, Otsailaren 22-ekoa.

Notes *(suite)*

33 Pierre Lafitte, "Hommage à L. Mendizabal", *Herria*, 1945, Maiatzaren 31-ekoa.

34 Pour l'analyse des élections au Pays Basque au cours de ces deux années (1945 et 1946) on se reportera à René Cuzacq, *Les élections législatives à Bayonne et au Pays Basque (La IVe République de 1944 à 1956)*, Éditions Jean-Lacoste, Mont-de-Marsan, 1957, pp 5-30.

35 Pierre Lafitte, "Alerte!! Basques, ne nous laissons pas marcher sur les pieds", *Herria*, 1945, Buruilaren 20-ekoa.

36 Mouvement Républicain Populaire, de tendance démocrate-chrétienne, créé à Paris en novembre 1944.

37 "Tour d'horizon électoral", *Herria*, 1945, Urriaren 18-ekoa.

38 Jean Etcheverry-Ainchart, "Aux Basques", *Herria*, 1945, Urriaren 25-ekoa.

39 Jean Etcheverry-Ainchart, "Impérieux devoir", *Herria*, 1946, Aphirilaren 26-koa.

40 "L'heure décisive", *Herria*, 1946, Maiatzaren 2-koa. Voir aussi l'article de Jean Etcheverry-Ainchart "Non, non et non", *Herria*, 1946, Aphirilaren 25-ekoa.

41 Pierre Lafitte, "Vers les élections de juin", *Herria*, 1946, Maiatzaren 2-koa.

42 Pierre Lafitte, "Autour des élections", *Herria*, 1946, Maiatzaren 23-koa. Pierre Lafitte, "Réponse au Journal de Biarritz", *Herria*, 1946, Maiatzaren 30-koa.

43 Jean Etcheverry-Ainchart, "Choix douloureux", *Herria*, 1946, Maiatzaren 30-koa.

44 Pierre Lafitte, "Lendemain d'élections", *Herria*, 1946, Ekhainaren 6-koa.

45 Pierre Lafitte, "Cas de conscience", *Herria*, 1946, Urriaren 10-ekoa.

46 Pierre Lafitte, "En avant", *Herria*, 1946, Urriaren 17-koa.

47 "La leçon du Maréchal Foch. Coalition anticommuniste ou parti fort", *Herria*, 1946, Hazilaren 7-koa.

48 (Nous avons un député basque : Errecart!), *Herria*, 1946, Hazilaren 14-koa.

49 Pierre Lafitte, "Extravagance", *Herria*, 1946, Abendoaren 26-ekoa.

LE ROYAUME DE NAVARRE SOUS LA DYNASTIE DE CHAMPAGNE

(1234-1274)

ANTTON CURUTCHARRY

Résumé :
En 1234, une dynastie française, celle des comtes de Champagne, s'installe pour quarante années sur le trône de Navarre. Les Champenois sont des seigneurs du Nord et sur leurs terres, ils ont des habitudes différentes de celles des seigneurs de la péninsule Ibérique. Ils initient alors des modifications dans le mode de gouvernement et la politique internationale de la Navarre, ainsi que des réformes administratives au sein du royaume, ce qui ne se fait pas sans quelques heurts. Cependant, les Champenois surent aussi poursuivre et prolonger la politique de leurs prédécesseurs dans bien des domaines ; et, par dessus tout, ils parvinrent à conserver l'indépendance de leur royaume face à la suprématie castillane, aux prétentions aragonaises et aux influences françaises...

Laburpena :
1234an frantses leinu bat, Xanpañako kondeena, Nafarroako tronuan jarri zen berrogei urterentzat. Xanpañatarrak iparraldeko jaunak ziren, eta beren lurretan ez zituzten nafartarren ohidurak. Aldatekat hasi zituzten gobernatzeko moduan, eta Nafarroaren nazioarteko politikan, bai eta berrikuntzak erresumako administrazioan ; hori guzia ez baitzen gatazkarik gabe egin. Hala ere hainbat politika sailetan, Xanpañatarrak beren aitzinekoeri ere jarraiki zitzaizkien. Oroz gainetik erresumaren beregaintasuna zaindu zuten ihardokiz Gaztelaren nagusigoari, Aragonaren nagusi-nahiari eta Frantziaren eraginari.

MOTS CLÉS	*Hitz-gakoak*
comtes de Champagne et de Brie, fueros, réorganisation administrative, renforcement de l'autorité royale.	*Xanpañako eta Brieko kondeak, fuerok, administrazioaren berrantolatzea, errege boterearen azkartzea.*

Le XIIIe siècle constitue, pour le royaume de Navarre, un épisode charnière de sa longue et passionnante histoire. Un changement de dynastie important va sceller pour près de trois siècles le sort des Navarrais, et leur offrir une destinée toute particulière dans la péninsule Ibérique. Ainsi, le 7 avril 1234, Sancho Sanchez VII dit "le Fort" rendait l'âme dans son château-monastère de Tudela. Le vieux roi quittait ce monde sans laisser d'héritier direct, mais ayant pris le soin de préparer sa succession : le 2 février 1231, il avait conclu un pacte avec le jeune Jaime Ier d'Aragon, le reconnaissant comme son "fils", et donc comme l'héritier du royaume. Mais, ce pacte, qui n'était pas du goût des nobles navarrais, ne fut pas respecté : ceux-ci envoyèrent chercher un héritier plus légitime dans une lointaine seigneurie du royaume de France : c'était Thibault IV, le comte de Champagne et de Brie. Fils de Blanche de Navarre (sœur de Sancho VII) et de Thibault III de Champagne, il arrivait à Pampelune le 5 mai 1234. Et, le 8 mai, à 33 ans, il jurait, en la cathédrale de Pampelune, de respecter et maintenir les *fueros* de Navarre. Le vieux royaume fondé par Eneco Arista en 824 connaît pour la première fois de son existence un souverain étranger à la péninsule sur son trône...Quelle nouveauté!

I-QUELLE PLACE POUR LA NAVARRE DANS LA POLITIQUE INTERNATIONALE ?

Une période d'accalmie dans la péninsule ?

Les nouveaux rois de Navarre sont de grands feudataires du royaume de France : ils ont le rang comtal. Depuis le XIIe siècle, la Champagne est l'un des fiefs les plus puissants du royaume de France. Le royaume dont ils ont hérité, plus petit que leur propre comté, se situe bien loin de leurs terres originelles. Pendant les quarante années de règne de la dynastie de Champagne sur le trône de Navarre, les rois vont sans cesse faire des allées et venues entre leurs terres du Nord et celles du Sud. En dix-neuf années de règne, (de 1234 à 1253) Thibault Ier résida six ans et demi en Navarre (il meurt à Pampelune où il est enterré, dans la cathédrale). Thibault II y resta tout juste près de quatre années sur dix-sept. Quant à Henri Ier, malgré un court règne de moins de quatre années, il resta un an et demi en Navarre, où il décéda lui aussi. Il va sans dire que les Champenois privilégient toujours leurs terres de France, berceau de la dynastie et patrimoine beaucoup plus ancien pour eux.

En plus de leurs séjours en Champagne, Thibault Ier et ses fils, en tant que

vassaux du roi de France, doivent être présents auprès de leur seigneur : Louis IX. Thibault Ier, un peu en froid avec la reine-mère Blanche de Castille n'ira que très peu à la Cour , préférant résider sur ses propres terres. Au contraire, Thibault II, très lié au grand roi, s'absentait volontiers de Navarre et de Champagne pour porter aide et conseil à Saint Louis à la Cour de France. D'un autre côté, le grand roi a un ascendant certain sur Thibault II qui devient son gendre le 6 avril 1255 : il épouse sa fille Isabelle de France. Louis IX prend sous son aile protectrice le petit royaume, ce qui permet, dans la Péninsule, une accalmie dans les relations avec les royaumes voisins d'Aragon et surtout, celui de Castille.

Le voisin castillan est, depuis fort longtemps, un redoutable adversaire pour la Navarre. Depuis la fin du XIIe siècle, la Castille a amorcé une minutieuse politique de conquête et d'annexion de toute la partie ouest du territoire navarrais. Le royaume que Sancho le Fort laisse à son neveu Thibault est largement amputé de toute sa partie occidentale, et surtout, de sa façade maritime. (En 1200, Alfonso VIII de Castille s'empare des territoires navarrais de l'Ouest : la seigneurie de Biscaye, le Guipuzcoa, l'Alava et prend Vitoria après huit mois de siège.) En 1234, le changement de dynastie implique un affaiblissement du pouvoir royal en Navarre. C'est là une aubaine pour Fernando III de Castille, petit-fils de Alfonso VIII. Ce dernier propose à Thibault une alliance matrimoniale, dès septembre 1234 : Alfonso, l'héritier de Castille, épouserait Blanche, fille du Navarrais. Mais, pour cela, le Castillan exige de Thibault qu'il reconnaisse sa fille comme étant l'héritière de Navarre. En contrepartie, Fernando s'engage à céder au roi, sa vie durant, tout le Guipuzcoa. Ce traité est dangereux pour l'avenir de la Navarre : à la mort de Thibault Ier, le royaume reviendrait à la femme du futur roi de Castille et Léon... C'était jeter la Navarre dans les bras de son pire ennemi, renoncer à l'indépendance du petit royaume. Après hésitation, le roi abandonne ce projet et s'empresse de marier sa fille à un seigneur du Nord, Jean Ier de Bretagne. Il faut l'intervention du pape Grégoire IX pour que le Castillan, qui n'acceptait pas l'abandon de ce projet se résolve à faire la paix avec le roi de Navarre : il s'exécuta en 1250, alors qu'il se trouvait en Andalousie, promettant deux années de trêve à Thibault. Il faut dire que les conquêtes de Baeza, de Cordoue et de Séville compensaient amplement les terres que le saint roi n'avait pu obtenir au Nord...

Fernando III décédait le 30 mai 1252 ; il était suivi le 8 juillet 1253 par Thibault Ier. Ainsi, lorsque Thibault II, à 13 ans, arrive au pouvoir, il a en face de lui le jeune roi de Castille et Leon : Alfonso X. Celui-ci aimerait profiter de la minorité du Navarrais pour mettre la main sur son royaume. Cette montée de la tension va

pourtant rapidement s'estomper. En septembre 1255, Alfonso marie sa fille, Berenguela, au fils de Saint Louis, Louis de France. De ce fait, le Navarrais et le Castillan se retrouvaient dans la même famille, puisque Isabelle, femme de Thibault II, n'était autre que la sœur de Louis de France. Dès décembre 1255, la paix de 1252 est confirmée et les deux rois se rencontrent en 1256 à Vitoria (où Alfonso, dans un élan de générosité, offrit à Thibault, contre toute attente Saint-Sébastien et Fontarabie). Les dix-sept années de règne de Thibault II se déroulèrent ainsi sans trop de difficultés avec son puissant voisin de Castille et Leon qui, par ailleurs, poursuivait son expansion vers le Sud. Mais en 1270, Thibault II mourait sur le chemin du retour de la croisade, laissant son royaume aux mains de son frère Henri. Et Henri Ier allait pratiquer, lui, une politique très maladroite vis-à-vis d' Alfonso le Sage. Voulant confirmer les acquis du règne de son frère, il propose, en 1272, une alliance matrimoniale... et surtout militaire, entre Castille et Navarre. Mais, il fait lui même échouer le projet en accueillant dans son royaume, en juin 1273, six grands nobles castillans entrés en dissidence (dont don Felipe, le propre frère du roi). Ceux-ci prêtent même hommage au Navarrais. Mais, la mort prématurée d'Henri en mars 1274 coupa court à cette fronde. Cependant, Alfonso X, blessé dans son orgueil était furieux contre la Navarre...et il n'attendait plus qu'un prétexte pour pouvoir venir lui donner une leçon.

De son côté, le roi d'Aragon Jaime Ier avait lui aussi des récriminations à formuler à l'encontre de la Navarre. L'alliance militaire de 1272 entre la Castille et l'Aragon avait eu le don de l'exaspérer, lui, qui depuis près de vingt années, avait été le fidèle allié du petit royaume. Au temps de Thibault Ier, les relations navarro-aragonaises avaient été quasi-inexistantes : Jaime Ier ne reconnaissait pas la légitimité de Thibault, car l'accord passé avec Sancho VII l'avait déclaré lui seul héritier de la Navarre. Mais en 1234, lancé dans la conquête des Baléares et du royaume de Valence, il n'avait pu intervenir et la couronne lui avait ainsi échappé. Jaime gardait pourtant le précieux document de 1231, prêt à faire valoir ses intérêts en temps voulu. En 1253, Jaime pouvait sortir de son long silence : les manœuvres inquiétantes d'Alfonso X, son grand rival dans la Péninsule, font craindre les pires dangers pour la Navarre. La régente, Marguerite de Bourbon appelle alors l'Aragon au secours : un accord est conclu à Tudela le Ier. août 1253 : le roi d'Aragon s'engage à ce que " l'amitié règne entre les deux royaumes pour toujours". Il promet de fournir une aide militaire à la Navarre et de la protéger quel que soit l'assaillant. Un mariage (qui n'aura jamais lieu) devait sceller cette alliance. Ce traité inaugure une longue période d'entente entre les deux monarques : Jaime octroie des privilèges aux communautés navarraises limitrophes de l'Aragon en 1266, un traité est

signé en 1267 pour résoudre le problème des " malfeytores ", ces bandes de brigands qui sévissaient dans les deux royaumes...Mais ces bonnes relations s'interrompent brusquement en 1272 lorsque Henri Ier tourne le dos à l'Aragon pour s'allier à la Castille...

Au Nord, l'Angleterre et les seigneurs de Gascogne

Depuis 1152, date du mariage d'Aliénor d'Aquitaine avec Henri II Plantagenêt, les rois d'Angleterre sont ducs d'Aquitaine et seigneurs de Gascogne. Ils se trouvent donc être les voisins de la Navarre tout le long de sa frontière septentrionale. A la fin du XIIe siècle, la bonne entente navarro-anglaise débouche sur une union matrimoniale : la sœur de Sancho VII épouse Richard Cœur de Lion en 1191. L'arrivée des comtes de Champagne sur le trône de Navarre va amener des changements dans ces relations. A l'inverse des Champenois qui traditionnellement sont des vassaux fidèles du roi de France, le duc d'Aquitaine fait, lui, figure d'éternel rebelle... Henri III Plantagenêt (1216-1272) voit donc arriver d'un mauvais œil ces seigneurs français. Malgré l'ignorance mutuelle qui caractérise les premières années du règne de Thibault Ier, le roi-duc reste méfiant, et il n'a pas tort : en 1244, Thibault vient en aide aux petits seigneurs de Gascogne qui se sont révoltés contre leur suzerain (il s'agit du vicomte de Soule, des seigneurs de Tartas et de Gramont). Le Labourd est ravagé par une chevauchée navarraise. Trois ans plus tard, le roi de Navarre réitère son alliance avec les mêmes révoltés. Simon de Monfort (petit-fils du vainqueur des Cathares, installé en Angleterre) intervient énergiquement au nom d'Henri III et parvient à conclure une paix à Ainhoa, à la frontière entre Navarre et Labourd, le 30 octobre 1248. Cette trêve inaugure une période de paix incertaine, la suspicion étant de mise dans les deux camps.

La minorité de Thibault II permet une longue période d'accalmie qui s'étend jusqu'en 1264. C'est Eléonore d'Angleterre, veuve de Simon de Monfort qui va mettre le feu aux poudres : par abus de pouvoir, son mari avait obtenu le comté de Bigorre en 1258. A sa mort à Evesham, en 1265 dans une bataille contre le prince Edouard, Eléonore se tourne vers un allié potentiel contre l'Angleterre : la Navarre. Pour ce faire, elle cède ses droits sur le comté de Bigorre à Thibault II. Ce dernier jure de protéger le comté contre l'Angleterre et ses alliés de Gascogne (le vicomte de Béarn, Gaston VII). S'engage alors ce que l'on a appelé l'"ost de Gascogne". Thibault II est soutenu par les comtes d'Astarac, de Comminges et le vicomte du Couserans, qui lui prêtent hommage. Lourdes résiste aux Anglo-Gascons alors que le Labourd est de nouveau ravagé par les troupes navarraises. Saint Louis intervient alors dans le conflit, s'éri-

geant en arbitre suprême. Malgré quelques difficultés, une paix anglo-navarraise est signée en décembre 1266 et confirmée en 1269. Thibault II est reconnu comme étant seigneur de Lourdes, mais, en réalité, le comté lui échappe, au profit de l'héritier légitime. C'est avec Henri Ier que les relations se normalisent. Le jeune roi ne se soucie guère de la Bigorre, ce qui fait disparaître un motif de désaccords avec Edouard Ier (roi d'Angleterre depuis 1272). Ce dernier sait combien un rapprochement avec la Navarre contribuerait à faire cesser les remous des petits seigneurs en Gascogne. Ainsi, les deux monarques se rencontrent-ils à Bonloc, le 30 novembre 1273. Une alliance matrimoniale vise même à rapprocher Navarre et Gascogne. Mais, la mort d'Henri en juillet de l'année suivante rend ce contrat caduc...

Il est vrai que les relations entre les seigneurs de Gascogne et la Navarre sont nombreuses ; elles sont facilitées du fait de la position géographique des terres d'Outre-Ports (aujourd'hui Basse-Navarre), véritable percée navarraise en Gascogne. Les Champenois, mesurant l'importance stratégique de celles-ci, y porteront une attention toute particulière. Les terres de Mixe et d'Ostabarret sont possessions des vicomtes de Tartas qui sont ainsi vassaux du roi de Navarre (ils lui prêtent hommage en 1247). Le baron de Luxe, Ostabat et Lantabat est aussi un fidèle vassal, puisque Brasc Garcia III de Luxe accompagne Thibault II en Terre Sainte en 1270, tout comme le seigneur d'Asme. Les vicomtes de Baigorry, très ancienne famille, aident le roi lors des campagnes en Gascogne. A tous ceux-ci s'ajoute le seigneur de Gramont, Bidache et Viellenave qui clame haut et fort son attachement à la Navarre (hommage à Thibault Ier en 1237, à Thibault II en 1266), ce qui n'est pas sans créer des problèmes avec le duc d'Aquitaine. Dans les terres de Gascogne voisines que sont le Labourd et la Soule, les petits seigneurs ne cachent pas non plus leur " navarrophilie " et leur défiance vis-à-vis du pouvoir ducal : les Mauléon, vicomtes de Soule prêtent hommage au roi de Navarre en 1234, 1237 et 1244, ce dernier acte ayant pour conséquence la mise aux arrêts du vicomte Raimond Guillaume V par Simon de Monfort. Ses descendants, liés à la famille navarraise de Rada feront souche dans le sud de la Navarre. En Labourd, les seigneurs de Sault et de Garro s'allient eux aussi un temps aux Navarrais. Depuis 1200, Bayonne (séparée de la vicomté de Labourd en 1178 par Richard Cœur de Lion, à la suite d'une rébellion du vicomte) remplace Saint-Sébastien et Fontarabie dans leur rôle de ports de la Navarre ; cette ville est désormais le port le plus proche pour le petit royaume. Thibault Ier comprend très vite l'atout que pourrait représenter Bayonne, et, ainsi, il resserre les liens avec les notables de la ville. En 1248, le maire de Bayonne et son conseil municipal déclarent que le roi de Navarre est sous leur protection et qu'il peut résider en toute quiétude dans leur ville. Les marchands navarrais peuvent aussi s'y rendre et commercer. Dans

Bayonne, les rois peuvent enfin compter sur un puissant parti qui leur est favorable. Cela n'empêche pas Thibault Ier d'y mettre le siège en 1244, (on le soupçonne d'avoir voulu annexer le port à son royaume) tout comme Thibault II en 1266. Néanmoins, les échanges et les privilèges ne sont jamais remis en cause.

Telle est la place de la Navarre sous la dynastie champenoise : bénéficiant du soutien de la puissante monarchie française, elle parvient à s'affirmer entre Castille et Aragon et à jouer un rôle non négligeable dans les affaires de Gascogne.

II-UNE VOLONTE D'ORGANISATION : GENESE D'UN ETAT NAVARRAIS

Gouverner autrement

Si Thibault Ier a pu régner en Navarre, c'est en partie grâce aux *ricos hombres*, qui, refusant une union territoriale avec l'Aragon, se sont empressés d'aller le chercher dans ses terres de Champagne. Mais, si le roi leur doit tout, eux aussi doivent tout au roi, car c'est celui-ci qui, par lettre royale nomme un noble à la *ricombria*, plus haute distinction de noblesse du royaume. En général, les barons du royaume, au nombre de douze, se recrutent dans les vieilles familles aristocratiques. Ainsi, distingue-t-on les Monteagudo, seigneurs de Cascante et de Corella, au sud du royaume, dans la Ribera, avec Sancho Fernandez, puis son fils, Pedro Sanchez. Les Rada, du nord de la Ribera, sont représentés par Bartholomeo (frère de l'archevêque de Tolède) puis par son fils et son petit-fils, tous deux dénommés Gil. Viennent ensuite les Baztan, seigneurs des montagnes du Nord, qui ont la charge d'*alferez*, c'est-à-dire de chef des armées et de porte-étendard royal. Juan Perez a participé à Las Navas De Tolosa en 1212 ; son fils Gonzalo Ibañez le remplace dès 1238. Dans les Montañas également, l'intriguant Garcia Almoravid dont le fils, Garcia, sera au cœur du soulèvement dans Pampelune en 1276. Les Lehet et les Vidaurre, seigneurs du nord-ouest de Pampelune sont aussi importants, tout comme les très fidèles Aibar, les valeureux Subiza, les Alfaro, les Arroniz fraîchement apparus, et enfin, les Lerat, les Barillas et les Gramont, qui accèdent à la *ricombria* avec Thibault II. En tant que nobles, les *ricos hombres* pratiquent l'art de la guerre. Ils doivent prêter serment de fidélité à leur souverain en échange de quoi, le roi les récompense d'un *honor*, territoire bien délimité, doté d'un château et dont ils perçoivent les rentes (Mais, cette terre ne leur appartient pas et le roi peut la leur reprendre). Depuis leurs châteaux, les *ricos hombres* gardent et défendent les frontières du royaume.

Traditionnellement, les barons font aussi partie du conseil royal qui a un regard sur les décisions importantes à prendre et sur le gouvernement du royaume. Les Champenois sont, eux, habitués à gouverner seuls, assistés par un sénéchal. Thibault Ier essaie d'appliquer les mêmes méthodes en Navarre, et donc d'écarter les barons du pouvoir et du conseil. Un bras de fer s'engage alors, les *ricos hombres* étant bien décidés à conserver leurs prérogatives. Thibault tente d'agir en douceur, car il sait que son pouvoir est encore faible ; le conseil royal est donc toujours réuni lors d'actes importants. A partir de 1243, le roi profite de l'inexpérience des nouveaux *ricos hombres* qu'il a nommés pour les écarter du conseil. Les barons reviennent pourtant en force en 1253, lors de la régence de Marguerite de Bourbon : le conseil royal est de nouveau réuni. Dès la majorité atteinte, Thibault II, plus autoritaire que son père, met fin à cela : exigeant plus d'obéissance de la part de ses barons, il les contraint à lui prêter un serment de vassalité tel qu'il est pratiqué dans la France du nord, sans quoi il ne concède ni *honores*, ni rentes. N'ayant pas le choix, les *ricos hombres* s'exécutent les uns après les autres. Ils perdent du même coup toute prérogative au conseil royal et se cantonneront désormais à des fonctions strictement militaires, au même titre que les *caballeros*, (noblesse intermédiaire du royaume). Pour cela, les rois concèdent de plus en plus de *caverias*, rentes que les barons perçoivent sur des droits royaux ou des péages et qui leur permettent de louer les services de gens d'armes. En outre, les *caverias* ont tendance à être concédées comme des *honores* ; l'*honor*-rente commence à remplacer l'*honor*-fief... Dans tous les châteaux, les rois nomment aussi des *alcaytes* chargés de l'entretien des forteresses et des garnisons. Ceux-ci sont choisis parmi les *caballeros*, catégorie plus nombreuse de la noblesse. Seul le roi, lors d'une cérémonie d'adoubement peut faire d'un noble de naissance, un chevalier. Les chevaliers peuvent entrer dans l'armée royale, se plaçant ainsi sous l'autorité de l'*alferez*.

Mais, avec le temps, la fonction d'*alferez* tend à voir ses prérogatives s'amoindrir au profit de celle de sénéchal de Navarre, créée par Thibault Ier dès son arrivée en 1234. Comme les Champenois ont des obligations en dehors de leur royaume, ils délèguent leurs pouvoirs au sénéchal durant leur absence. Le premier sénéchal est un Champenois du nom de Pons de Duime ; il est nommé en 1234. Mais sous la pression des *ricos hombres* qui ne veulent pas d'un étranger, Thibault nomme en 1238 Sancho Fernandez de Monteagudo pour administrer son royaume en son absence (il part pour la Terre Sainte). Lorsqu'il rentre de croisade, Thibault est très satisfait du travail du sénéchal, si bien qu'il le maintient dans ses fonctions. Peu à peu, le sénéchal devient la seconde per-

sonne du royaume, devant l'*alferez*. Thibault II qui se soucie peu des aspirations de ses barons ne nomme que des étrangers à la fonction de sénéchal : Geoffroi de Bourlemont, jusqu'en 1257, puis Clément de Launay à qui il confère des pouvoirs diplomatiques et militaires. En 1271, Henri Ier nomme, lui, un lieutenant de Navarre qui est un véritable gouverneur ; il s'agit de Pedro Sanchez de Monteagudo. Celui-ci reste gouverneur de Navarre jusqu'à la mort du roi, puis il est confirmé dans ses fonctions par la régente Blanche d'Artois, ce qui suscitera des jalousies, notamment dans la famille Almoravid. Il faut dire qu'une fois Blanche rentrée dans le royaume de France, le gouverneur devenait le personnage le plus puissant de Navarre.

Innovations et réformes

Le roi de Navarre est aussi un seigneur foncier, il a des possessions dans tout son royaume : propriétés, droits royaux ou seigneuriaux nombreux (le plus important de ceux-ci étant la *pecha*, payée par tous les habitants des villes et villages, calculée par rapport aux ressources et au nombre d'habitants d'une communauté). Ces impositions sont tellement diverses et nombreuses que dès la fin du XIIe siècle, le grand-père de Thibault Ier, Sancho VI le sage commence à concéder à certaines communautés une unification de ces prélèvements sous le nom générique de *pechas*. Les Champenois, toujours soucieux d'une meilleure gestion de leur royaume poursuivent et généralisent les réformes engagées par leurs prédécesseurs. Ils concèdent ainsi des *fueros*, franchises souvent octroyées à des communautés rurales, dans le but d'y simplifier l'administration tout comme le versement des impositions (Toutes les petites taxes sont confondues). Pour simplifier la levée des impositions et en même temps protéger les populations, les rois peuvent aussi intégrer certains villages dans le domaine royal. Thibault Ier a beaucoup recours à cette solution : jusqu'en 1253, dix villages deviennent *realengos*. Si les rois en profitent parfois pour faire disparaître de vieilles taxes dépassées, ils n'oublient jamais de préciser qu'ils conservent les obligations d'*huest y cavalgada*. En effet, dans un petit royaume comme la Navarre qui doit sans cesse se préoccuper de surveiller ses frontières, le château revêt une grande importance. Il faut l'entretenir, le fortifier et y monter la garde ; les rois ne peuvent se permettre d'exempter leurs sujets de toutes ces obligations. Les monarques conservent aussi des amendes diverses appelées *calonias*.

Toutes ces nouveautés nécessitent, bien entendu, des réorganisations administratives, tant dans le royaume qu'à la cour royale. Thibault Ier et ses successeurs présentent une volonté affirmée d'organiser un véritable gouvernement autour d'eux. Relé-

DIVISIONS ADMINISTRATIVES DU ROYAUME

guant peu à peu le conseil nobiliaire à un rôle secondaire, ils s'entourent de personnes compétentes puisées dans la bourgeoisie urbaine, créent de nouveaux postes, définissant précisément leurs fonctions et les hiérarchisant. La fonction de chancelier, autrefois dans les mains de l'évêque de Pampelune ou de celui de Calahorra, est jugée trop importante ; les Champenois en font un simple titre honorifique. Ils créent en revanche, l'office de vice-chancelier, qui récupère une partie des pouvoirs du chancelier (garde du sceau royal, rédaction, parfois, des chartes royales). Thibault Ier crée aussi un poste qui faisait cruellement défaut, celui de chambellan ou receveur-général du roi. Il le confie à un collège de deux hommes, un Navarrais et un Champenois.

Avec Thibault II, les chambellans, qui vérifient les comptes des receveurs provinciaux, doivent mettre tous leurs comptes-rendus par écrit dans les *registros de comptos*, premiers documents d'une véritable comptabilité fiscale.

Toujours dans leur désir de mieux organiser leur royaume, les Champenois opèrent une grande réorganisation territoriale. Les *merinos*, simples petits agents territoriaux, voient leurs fonctions se transformer complètement avec Thibault II. Celui-ci agrandit peu à peu l'aire d'influence de ces *merinos*. Nommés et rémunérés par le roi, ils deviennent des agents politiques et financiers, des chefs militaires dans leur aire et des juges de première instance. Les *bayles* (représentant le roi dans les villes et les villages ; ils s'occupent des biens royaux) et les prévôts (collecteurs d'impôts) doivent lui obéir. Les *merinos* sont à la tête d'une *merindad*, au nombre de 4 dans les années 1260 : *merindad* des Montañas (Nord et Ouest), de Sangüesa (Est), d'Estella (Ouest) et de la Ribera (Sud). La terre d'Ultrapuertos n'est pas une *merindad*, mais une châtellenie. Le receveur général, qui se trouve à Saint-Jean-Pied-de-Port a pourtant les mêmes fonctions. *Merinos*, *bayles* et prévôts encadrent ainsi, de manière très structurée, le territoire navarrais ; et les *honores*, vieilles entités territoriales, paraissent déjà, en 1270, appartenir à un temps révolu. Ce nouveau découpage territorial renforçait bien entendu la présence royale dans le royaume.

Résistances... améliorations

Toutes ces réformes et ces transformations ne se firent pas sans quelques résistances...Les nobles navarrais se rendent vite compte, à leurs dépens, que les Champenois ont une haute idée de leur fonction royale. Aidés par l'évêque de Pampelune, ils exercent alors des pressions sur Thibault Ier pour que celui-ci respecte les coutumes navarraises. Le roi, ayant un véritable souci de connaître et de comprendre quels devaient être ses engagements et quelles étaient les lois du royaume, émit le désir de coucher tout cela par écrit. En 1238, lors d'une assemblée à Estella, il propose que les *fueros* et les coutumes soient rédigés et nomme pour cela une commission formée de dix *ricos hombres*, vingt *caballeros*, dix clercs et l'évêque de Pampelune. De cette commission naîtra, quelques temps plus tard, le *Fuero Antiguo*, ancêtre et noyau du *Fuero General de Navarra*, (existant pour sa part dès le règne d'Henri Ier), compilation des droits et devoirs de chaque catégorie de la société navarraise. Mais, les nobles se plaignent de ce que Thibault Ier, en les écartant de son conseil, ne respecte pas ce *Fuero* tout juste rédigé. En 1253, ils s'allient aux *infanzones*, petits nobles terriens, et aux bourgeois des villes pour faire pression sur la régente et son fils. Ils comptent, cette fois-ci, ne pas

jurer fidélité à Thibault II s'il ne promet pas de respecter scrupuleusement les *fueros* de Navarre. Thibault II s'exécute, quelque peu contraint : il promet de respecter les droits de chaque catégorie sociale, de réparer les torts commis par ses prédécesseurs, de juger chaque personne équitablement, de maintenir la monnaie de Navarre pour dix années et de convoquer régulièrement le conseil nobiliaire. Mais il n'attend qu'une occasion pour se venger... Celle-ci se présente en 1255, au moment où il acquiert la majorité et que débute son règne personnel : il contraint les douze barons à lui prêter hommage. S'ils refusent, le roi leur promet une confiscation de leurs *honores*... Tour à tour, les Baztan, Almoravid, Monteagudo, etc. viennent se soumettre au palais royal d'Olite.

Les Champenois eurent aussi fort à faire dans le long conflit qui les opposa pendant près de quarante années à la petite noblesse. L'*infanzon* se définit par sa liberté et par la franchise fiscale dont il bénéficie : il est exempté du paiement de la *pecha*. En revanche, les *infanzones* doivent pouvoir entretenir un cheval et participer à l'armée royale. Les *infanzones* sont fort nombreux dans le royaume, surtout au Nord et dans les zones frontalières. Sous le règne de Sancho VII, ils avaient pris l'habitude de faire la police sur certaines routes du royaume et de se défendre eux-mêmes contre les brigands ou les grands nobles. Pour ce faire, les *infanzones* se réunissent en *juntas*, dont la plus célèbre est celle d'Obanos. Pour Thibault Ier, ceci est inacceptable, car les *infanzones* usurpent les fonctions judiciaires du souverain en se rendant justice eux-mêmes. Malgré plusieurs avertissements, les *junteros* poursuivent leurs activités. Thibault Ier fait alors appel à l'autorité pontificale : en 1236, Grégoire IX déclare les *juntas* illégales et ordonne leur dissolution, sans quoi, l'abbé de Iranzu et le prieur de Roncevaux ont pouvoir de les excommunier. Mais les *junteros* passent outre sans être rappelés à l'ordre par Thibault Ier. Thibault II, lui, veut à tout prix se débarrasser de ces *juntas*, il pourchasse les *junteros* impitoyablement et fait à nouveau appel au pape en 1264. Malgré la bulle d'Urbain IV ordonnant leur dissolution, les *juntas* se réunissent toujours. Les *infanzones* résistent à l'autorité royale. La *junta* existe encore au temps de Henri Ier qui, lui, la laisse fonctionner sans pour autant lui donner son aval. Pour limiter le pouvoir des *infanzones*, les Champenois, aidés en cela par les *ricos hombres*, fixent les critères auxquels les *infanzones* doivent répondre pour pouvoir prétendre faire partie de la noblesse : trois chevaliers et trois *infanzones* possédant des serfs doivent jurer devant le roi que l'*infanzon* qui se présente à eux est bien noble. En cas de suspicion, des enquêtes seront menées. Plusieurs imposteurs sont ainsi démasqués et retournent dans la paysannerie. Les *infanzones* déclarés nobles obtiennent pour leur part une charte portant le sceau du roi et attestant leur noble condition.

Malgré nombre de résistances, le travail accompli par les comtes de Champagne en 1274 est colossal. Un *Fuero General* rassemble les lois et les rouages administratifs, organisés, permettent un meilleur encadrement du royaume. Enfin, au sommet de l'édifice en construction, le roi couronné, (sacré même avec Thibault II) dont le pouvoir ne cesse de s' affirmer.

III- LES ROIS ET LEUR PEUPLE DE NAVARRE

Le clergé, une préoccupation de premier ordre

De tous les établissements religieux de Navarre, le couvent de Roncevaux est certainement le plus emblématique. Au XIe siècle déjà, il existait au col d'Ibañeta un hospice qui avait pour tâche de recevoir, nourrir, soigner les pèlerins qui passaient par les Pyrénées pour se rendre au tombeau de Saint Jacques dans la lointaine Galice. Dans les premières décennies du XIIe siècle, l'évêque de Pampelune décide de fonder un nouvel hôpital en contrebas, Ibañeta battu par les vents et souvent enneigé n'étant pas le lieu idéal pour un hôpital. Une communauté de chanoines réguliers s'y installe. Au XIIIe siècle Sancho le Fort y fait construire la collégiale Santa-Maria. Dès son arrivée, Thibault Ier transfère les cendres de son oncle, le bienfaiteur de Roncevaux, dans la chapelle San-Agustìn.

Le XIIIe siècle est pour le couvent de Roncevaux un moment d'expansion et de consolidation de son Ordre : ses activités s'accroissent, tout comme son patrimoine, car le couvent bénéficie des faveurs des nouveaux rois. Dès mars 1237, Thibault Ier confirme la charte émise par Sancho VI dans laquelle le roi s'engageait à prendre sous sa protection l'hôpital, ses chanoines et tous ses biens. Cette protection est confirmée en 1244 et en 1254 par Thibault II. En 1259, le prieur du couvent obtient l'anneau et la crosse, ce qui lui confère le rang d'abbé. Enfin, en 1271, Henri Ier confirmait à son tour la protection royale au couvent. Tout au long de leurs règnes, les Champenois offrent aussi des terres, des habitations, des exemptions de taxes et de péages aux frères de Roncevaux. Dans son testament rédigé en 1270 au retour de la croisade, Thibault II offre au couvent des rentes sur certains péages et 6000 sous pour entretenir le monastère.

Mais Roncevaux n'est pas le seul établissement religieux du royaume, et les rois n'oublient pas les autres monastères. Certains, comme Leire, confondent leurs origines avec celles du royaume. Irache, au sud d'Estella date, pour sa part du Xe siècle. En 1234, les moines d'Irache sont les derniers bénédictins du royaume,

tous les autres monastères étant entrés dans la réforme cistercienne. Nombreux, d'ailleurs, sont ceux qui ont été fondés au XII[e] siècle grâce au dynamisme des moines blancs : Fitero est construite dès 1141 par les moines de l'abbaye de l'Escaladieu, dans une Ribera tout juste arrachée aux musulmans. En 1144 naissait au sud-est d'Olite, La Oliva, puis en 1149, le monastère féminin de Tulebras, dans la pointe sud de la Ribera. En 1160 est fondé Marcilla, dans le nord-est de la Ribera, puis en 1176, c'est le vieux monastère d'Iranzu, qui tombait en ruines qui est reconstruit ; on y fait entrer la réforme cistercienne. Puis, ce sont les Prémontrés qui s'installent à Urdax, dans les Montañas. Les Champenois encouragent bien entendu tous les établissements : Thibault I[er] exempte La Oliva du versement de la *quinta* (prélèvement de 1/5[e] des porcs qui paissent dans les montagnes du roi), Thibault II prend sous sa protection Iranzu, offre des terres à Irache. Dans son testament, Thibault II fait des aumônes à tous les établissements religieux de son royaume, sans en omettre aucun.

Le clergé séculier n'est pas en reste. Dans la capitale, les rois doivent compter avec l'évêque de Pampelune, grand propriétaire foncier dans la ville. Pedro Remirez de Piedrola, noble navarrais travaille en accord avec le roi. Son successeur, à partir de 1238 est Pedro Ximenez de Gazolaz, fils d'un *caballero*. Celui-ci entre pour de nombreuses années en conflit avec le roi qu'il accuse d'ingérences dans les affaires de l'Eglise. Arrivant au trône en 1253, le tout jeune Thibault II n'a pas le désir de poursuivre cette querelle avec la mitre de Pampelune. Les accords conclus entre les deux hommes sont envoyés en décembre 1255 au Saint-Père Alexandre IV. Ils sont respectés jusqu'à la mort de l'évêque en 1266. Son successeur est, cette fois-ci, un Castillan du nom de Armingot. C'est cet homme qui, à la mort d'Henri I[er] en 1274, aura un rôle ambigu dans les troubles des années 1275-1276. Loin de ces relations houleuses avec la hiérarchie ecclésiastique, les rois aiment pourtant à être entourés et aidés par des clercs. Le prieur du village de Pitillas fait partie du conseil de Thibault I[er], ceux d'Olite et de Caparroso sont cités comme témoins lors d'actes royaux. D'autres, comme le doyen de Tudela, sont envoyés en mission ou en ambassades. Il faut aussi ajouter que les rois offrent souvent des privilèges à leur clergé séculier.

Les Champenois vont aussi encourager et favoriser les ordres nouveaux. Dès 1236, l'abbé de Leire demande au roi de l'aider à faire entrer la vénérable abbaye dans l'ordre de Cîteaux. Thibault I[er], très favorable à la réforme qui a été très tôt adoptée dans son comté, l'aide dans sa tâche. S'ouvre alors une longue période de crise qui va affecter durablement le monastère, car les bénédictins refusent de céder la place aux cisterciens. A la mort de Henri I[er], le problème n'est pas encore

résolu et une communauté bénédictine vit toujours en marge du monastère. Thibault II se fait aussi le grand promoteur de l'ordre des Mendiants : les frères prêcheurs (Dominicains) s'implantent à Pampelune, à Estella et à Tudela. Les frères mineurs (Franciscains) s'installent à Olite, Sangüesa, mais aussi à Pampelune, Estella, Saint-Jean-Pied-de-Port et Tudela. Thibault II favorise également l'arrivée de l'ordre de Grandmont dans son royaume en cédant à deux moines une église, un jardin, des habitations et une vigne. Henri Ier confirmera tous ces avantages aux Grandmontains, aux Dominicains tout comme aux Franciscains.

Une attention spéciale portée aux villes du royaume

Bien souvent au XIIe siècle, la ville navarraise s'est vue concéder des franchises, les *fueros* pour y attirer des colons venus de tous horizons (paysans, marchands étrangers, pèlerins, etc.). Dans leur tâche de réorganisation et d'amélioration des institutions et de l'administration du royaume, Thibault Ier puis Thibault II vont trouver dans les bourgeoisies urbaines un soutien solide qui va leur permettre de réaliser leur entreprise. Les rois n'hésitent pas à confier aux *francos* les plus influents des villes, qui, bien souvent ont le titre d'*alcalde* (première personne du conseil municipal) ou de *jurado* (conseiller municipal), des tâches judiciaires ou des enquêtes. Le roi peut leur permettre de tenir un marché dans leur ville, il peut aussi les exempter de certaines taxes et leur offrir des avantages commerciaux. En 1248, Thibault Ier rend aux *francos* de Estella des propriétés que lui-même leur avait confisquées quelques années auparavant ; en 1249, il leur octroie des avantages sur les péages lorsqu'ils doivent se rendre à Saint-Sébastien. Thibault II confirme les *fueros* et autres privilèges dont bénéficient le bourg San-Cernin, la *poblaciòn* San-Nicolas et la Navarreria (vieux centre), dans Pampelune. Il essaie aussi d'unir ces trois entités en une seule, avec un seul conseil urbain, ce qui n'est pas sans poser des problèmes de rivalités et de résurgence d'anciennes querelles. Le roi décide la même chose pour la ville plus petite de Estella, en 1266.

Les Champenois s'occupent de leurs bonnes villes, mais ils ont aussi la volonté de développer de nouvelles cités, parfois pour des raisons politiques, mais aussi pour des raison pratiques. C'est Thibault II qui va concéder, à plusieurs reprises, à de petites bourgades, des franchises et des coutumes que l'on appelle *fueros* urbains. Le 6 février 1256, il réactualise le *fuero* de Tafalla ; il fait aussi de Tiebas, au sud de Pampelune, le siège du trésor royal (il ne veut plus d'un trésor itinérant). Pour inciter les paysans des alentours ainsi que les *francos* et autres commerçants à venir s'y installer, Thibault donne des *fueros* à Tiebas. Puis Torralba en

1260, Lanz en 1264 et Aguilar de Codés en 1269, obtiennent eux aussi des *fueros* urbains. Les rois en viennent même, parfois, à exempter les personnes de toute *pecha* si elles vont peupler les nouvelles villes franches. Enfin, il faut noter que Thibault II est le fondateur d'un nouveau petit village dénommé Espinal, qu'il crée sur des terres appartenant au village de Roncevaux. Le 20 avril 1274, Henri Ier confirme cette fondation sur demande du prieur du couvent.

Les monarques se sont beaucoup occupés de leurs villes ; cependant, celles-ci marquèrent parfois leur désaccord vis-à-vis de la politique royale. Les principaux objets de litiges sont des terres et des droits que le roi possède dans ces villes et qui lui sont contestés par les *alcaldes* et leurs conseils. Ces derniers donnèrent un nom à ce qui leur paraissait être des injustices, ils les appelèrent *malas tueltas* ou *fuerzas*. Bien souvent, les revendications remontaient à Sancho VII : sa politique économique avait produit une récupération et une utilisation par la Couronne de biens communaux ou de terres abandonnées. De plus, de nombreux terrains avaient été confisqués et les conseils de *villas* (villages) et des bonnes villes réclamaient la restitution par le roi de tout ce qui pouvait leur appartenir. A l'avènement de Thibault Ier, les bonnes villes s'empressent de venir le trouver pour qu'il abroge toutes ces mauvaises coutumes (des particuliers viennent même se plaindre). La ville de Tudela présente, en 1235, de longues récriminations. Thibault Ier tente de répondre rapidement à tout cela : il rend aux *francos* d'Estella des propriétés dont son grand-père s'était emparé et charge son sénéchal de régler les problèmes de Tudela (un accord satisfaisant tout le monde sera définitivement conclu en 1238). Mais tout ceci ne signifie pas que Thibault ait remédié à tous les problèmes, et, en 1253, certaines villes réclament encore que justice leur soit rendue pour des affaires datant de Sancho le Fort...Les conseils urbains s'allient alors aux nobles pour faire pression sur la régente et son fils. Ainsi, lorsque Thibault II prête serment et jure de respecter les *fueros* du royaume, il promet de nommer des magistrats spéciaux pour juger les abus commis par ses prédécesseurs. Malheureusement pour les villes, leur victoire sera de courte durée ; dès 1254, Thibault essaie de se défaire de ses engagements : il contraint ses barons à lui jurer fidélité et il fait de même pour les bonnes villes. Sangüesa, Estella, Viana et Olite se soumettent les premières. Tudela et Pampelune s'exécutent l'année suivante. Il n'est désormais plus question de réparation des injustices jusqu'en 1271. Mais, lorsqu'arrive Henri sur le trône, les villes de son royaume sont dans un état de semi-révolte ; de plus en plus de réclamations sont apparues si bien que Henri consacre ses premiers mois de règne à rassurer les conseils municipaux de sa bonne volonté, à jurer de réparer les torts commis et à nommer des juges spéciaux pour

évaluer l'ampleur des récriminations. Cependant, tous les espoirs des bonnes villes s'envolent une nouvelle fois en juillet 1274, lorsque Henri Ier le Gros quitte prématurément ce monde...

Loin de la colère des conseils urbains, il existe, au cœur des villes ou dans les petits villages du sud de la Ribera, des minorités socio-culturelles qui, elles, se distinguent par leur discrétion. Les Juifs, principalement (et très anciennement) implantés dans le bassin de l'Ebre, continuent de vivre dans leurs quartiers d'avant la *Reconquista*. Au XIIe siècle, les rois leur ont octroyé un *fuero* spécial (celui de Nàjera). Les communautés sont appelées *aljama* et se retrouvent dans toutes les bonnes villes du royaume. Pampelune, Sangüesa, Estella possèdent chacune leur quartier juif, la *juderia*. Les Juifs ont le droit de pratiquer leur culte, de posséder des propriétés et d'exercer certains offices, moyennant une *pecha* fixée par les agents du fisc. La *aljama* doit également payer le droit de sceau, le droit d'employer un scribe et payer enfin pour pouvoir utiliser des boucheries rituelles, les forges et divers autres bâtiments. Les Juifs dépendent directement du roi et sont donc sous sa protection. Thibault Ier surtout, puis Thibault II et Henri Ier auront le souci de veiller au bon fonctionnement de la *aljama* dans chacune de leurs villes. Thibault Ier, bienveillant, rend à certains des propriétés usurpées par ses prédécesseurs ; il exige, en 1237, que les Juifs de Tudela ayant subi des préjudices soient dédommagés par les coupables. Enfin, la même année, il offre à Abraham Alfaquim, médecin réputé, une de ses propriétés en remerciement pour les bons services rendus à la couronne. Thibault II reste plus discret, et est moins complaisant à leur égard...

Enfin, la minorité parmi les minorités, les *Moros*, uniquement présente dans le sud de la Ribera, semble vivre paisiblement au temps des Champenois. Ceux-ci sont également liés directement au roi et disposent d'un *fuero* spécial qui leur garantit la liberté de culte et la possibilité de s'organiser en une *aljama*. L'*alfaqui*, souvent médecin ou traducteur, représente la communauté devant le roi. Les *Moros* de Tudela, de Cortès, de Corella paient une *pecha* qui leur permet de ne pas être réduits à l'esclavage. Viticulteurs, horticulteurs ou artisans, les *Moros* se retrouvent aussi dans l'armée où ils sont arbalétriers ou lanciers. Malgré quelques traces d'exemptions fiscales, les Champenois ne semblent pas trop se soucier de cette communauté très faible en nombre...

Au total, Thibault Ier et ses deux fils sont bel et bien actifs dans leur royaume. Une politique de privilèges et de protections permet au Clergé navarrais d'être

dynamique et de se développer en Navarre. Dans les villes, les rois font confiance à leurs *francos* à qui ils offrent toujours plus de privilèges et qui font véritablement leur entrée dans les rouages administratifs du royaume.

CONCLUSION

Le 22 juillet 1274, Henri Ier le Gros décédait à Pampelune dans le palais épiscopal de don Armingot. Tout juste âgé de 25 ans, il disparaissait prématurément, laissant ses sujets une nouvelle fois orphelins. Le roi n'avait pas eu le temps de faire véritablement montre de ses capacités ; cependant, il avait commis quelques erreurs, diplomatiques notamment. A cela s'ajoutaient le mécontentement grandissant des bonnes villes et la rivalité entre deux grandes familles nobiliaires...Tout annonçait la guerre civile des années 1275-1276 que l'on a appelé la " guerre de la Navarreria ". Ce constat quelque peu pessimiste ne saurait en rien enlever tous les mérites qui reviennent aux Champenois. En quarante années, le petit royaume avait connu beaucoup de changements : rédaction d'un premier recueil de lois, rénovation administrative et territoriale du royaume, mise à l'écart de la haute noblesse au profit des francs bourgeois, etc. C'est un royaume en pleine ébullition que quitte Henri, en 1274. L'aboutissement de toutes ces réformes devait voir le jour avec la maison de France et surtout avec Charles II et Charles III d'Evreux.■

Bibliographie

- Béatrice LEROY, *Le royaume de Navarre, les hommes et le pouvoir.* Editions J et D, Biarritz,1995 .
- Maria Raquel GARCIA ARANCON, *Teobaldo II de Navarra*, Editions Gobierno de Navarra, Pamplona, 1985.
- Jose Maria Lacarra, *Historia politica del reino de Navarra desde la Antigüedad hasta la Baja Edad Media*,3 volumes, Pampelune, 1972.

UN SEGMENT INÉDIT DE LA VOIE ROMAINE D'ASTORGA À BORDEAUX DANS SON FRANCHISSEMENT DES PYRÉNÉES NAVARRAISES

LOUIS DE BUFFIÈRES

In memoriam Madame mère

Résumé :
La voie romaine d'Astorga à Bordeaux franchit les Pyrénées navarraises par les ports de Cize ; la recherche d'une concordance entre la description d'Eginhard (évoquant, vers 830, l'embuscade dite de Roncevaux) et la configuration actuelle des lieux, entre la brèche de Leizar Atheka et le col d'Ibañeta, a permis la localisation et l'identification d'un segment inédit de cette grande voie antique.

Laburpena :
Astorgatik Burdeoserako erromatar bideak nafarroako pirinioa Cizeko mendatetatik zeharkatzen du ; Eginhard-en deskripzioaren (Ibañetako zelatartea deiturikoa. 830 aldera gogora ekarriz) eta leku horien gaur egungo egituraketaren, Ibañetako mendatea eta Leizar Atekako urraduraren artean, parekotasuna bilatzeak, bide historiko horren zati ezezagun bat lekutu eta antzematea ahalbideratu du.

Resumen :
La via romana de Astorga a Burdeos franquea los Pirineos navarros por los puertos de Cize ; la búsqueda de una concordancia entre la descripción de Eginhard (evocando hacia 830, la llamada emboscada de Roncesvalles) y la configuración actual de esos lugares, entre la brecha de Leizar Ateka y el puerto de Ibañeta, ha permitido localizar e identificar un segmento desconocido de esta gran via histórica.

PALABRAS CLAVE	MOTS CLÉS	*Hitz-gakoak*
Via romana,	Voie romaine,	*Erromatar bidea,*
Astorga-Burdeos,	Astorga-Bordeaux,	*Astorga-Burdeos,*
Navarra,	Navarre,	*Nafarroa,*
Puertos de Cize,	Ports de Cize,	*Cizeko mendateak,*
Batalla de Roncesvalles.	Bataille de Roncevaux.	*Orreaga borroka.*

Initiée par Eusko Ikaskuntza / Société d'Études Basques (Faculté Pluridisciplinaire, 64100 Bayonne), une Table Ronde, groupant une dizaine de chercheurs sur le thème du tracé des voies antiques en Pays Basque atlantique, s'est tenue à l'Hôtel de Ville de Bayonne en mai 2001 ; d'autres rencontres suivront, associant des chercheurs d'Euskadi et d'Iparralde. Le thème choisi s'inscrit dans le programme international ***De Hispania in Aquitania : itinéraires et chemins d'Espagne et d'Aquitaine sous l'Empire romain****, qui réunit les Universités du Pays Basque, de Valladolid et de Salamanque, le CNRS et l'Université de Bordeaux III.*
Les premières découvertes sont d'ores et déjà importantes, puisqu'un segment de la grande voie romaine de Bordeaux à Astorga, totalement inconnu jusqu'ici, vient d'être localisé par l'un des chercheurs du groupe, signataire de cet article.

Jacques BLOT*, président de l'Association Archéologique Basque (Herri Harriak).* *

Jean-Michel DESBORDES*, directeur régional honoraire des Antiquités Historiques du Limousin.* *

Novembre 2001

Au fil des siècles, tous les cols du Pays Basque ont servi au passage de l'Homme ; la nature des relations liant leurs versants ont déterminé et modulé leur fréquentation ; tout au long de la Protohistoire, les sentiers de transhumance, les voies de migration et les chemins où transitent le sel, l'étain, les céréales, ont tissé un réseau relativement dense de liaisons, d'où émergent des axes majeurs ; certains seront utilisés et adaptés par les Romains, d'autres créés par eux, *ex nihilo*, pour leur dynamique de conquête, puis l'établissement et le confortement de leur hégémonie politique ; après deux millénaires de bouleversements naturels et humains, la perfection technique de ces *monuments routiers* [1] permet de révéler, en certains endroits, l'assise de leur cheminement.

Les randonnées d'altitude dans les Pyrénées navarraises [2] et l'étude cartographique attentive des itinéraires s'y rapportant, l'attrait pour l'histoire du Pays Basque et le parcours assidu de la bibliographie la concernant, nous ont conduit depuis vingt-cinq ans là où la beauté des paysages se conjugue à la richesse des témoignages historiques.

Le passage des Ports de Cize [3] est la synthèse de ce mélange intime ; la diversité des appellations : Voie Romaine, Chemin de Saint-Jacques, Chemin Royal, Grande Route d'Espagne ou Camino Napoléon, pourrait suggérer au pèlerin

d'aujourd'hui qu'il marche aussi sur les traces de migrants celtes, de légionnaires romains et d'enfants suèves, de cavaliers arabes et de palatins francs, de cagots bannis et de suites royales... et de tant d'autres.

La recherche de vestiges routiers romains par une exploration systématique *in situ*, guidée par des repérages topographiques, des observations photographiques et des références historiques, nous permet de cheminer vers une réponse en leur compagnie.

A - GÉNÉRALITÉS

Pyrénées navarraises et itinéraire antique

Les passages reliant les deux versants des Pyrénées navarraises, relativement nombreux, sont caractérisés par des accès difficiles, conséquence d'une topographie globalement accidentée : déclivité marquée, vallées encaissées et, sauf rares exceptions, cheminements de crêtes tortueux.

Toutes ces pistes ont été fréquentées depuis la Préhistoire, par de petits groupes humains, dans le cadre d'une économie pastorale de transhumance et d'échanges de proximité ; en témoignent, comme les a recensés d'une manière exhaustive et minutieuse Jacques Blot [4], de nombreux monuments funéraires (tumuli, cromlechs), et autres vestiges mégalithiques, échelonnés au long de ces parcours, en plus grande densité aux cols mêmes.

Les Pyrénées navarraises sont traversées dès l'Âge du Bronze, puis pendant l'Âge du Fer, par des migrations celtes et ibères ; naturellement, les axes les plus directs entre leurs deux versants sont privilégiés ; émerge aussi une économie de marché, en même temps que se structure un espace vascon au sud, et aquitanique au nord ; les noyaux urbains se multiplient et s'organisent.

Parmi ces axes, se détachent deux cheminements ; ils passent par la future *Pompaelo* pour gagner, l'un, Irún/*Oiasso* par le col de Velate, l'autre, les pays aquitains par les ports de Cize ; notre propos concernera ce dernier.

A l'aube du Ier siècle av. J.-C., la pression de l'avancée romaine au long du cours de l'Èbre se fait plus forte ; elle vise, entre autres, les richesses minières asturiennes et vasconnes[5] ; elle s'affirme hégémonique.

La conquête romaine[6] des deux versants pyrénéens couvrira tout le Ier siècle av. J.-C. ; les acteurs, alliés, puis ennemis, en seront Pompée, César et

Auguste ; la soumission est totale en 19 avant notre ère, après le soulèvement asturo-cantabre et sa répression implacable par Agrippa.

Pour asseoir avec force ce lien hégémonique entre Péninsule ibérique et Gaule, l'administration augustéenne, à compter de 27 av. J.-C., puis celle de Tibère, aménage à ses normes un axe transpyrénéen ; l'œuvre est littéralement colossale, en moyens techniques, humains et financiers ; en ce sens, le terme *voie romaine* s'applique *aux routes créées de toutes pièces par l'autorité romaine* ; il se distingue des *aménagements effectués à l'époque romaine sur des cheminements indigènes préexistants*.

Cette voie romaine sera répertoriée, dans l'Itinéraire d'Antonin[7], *De Hispania in Aquitaniam ab Asturica Burdigalam* ; y sont notées les *stationes, mutationes, mansiones*[8], et les distances les séparant ; ainsi, entre *Pompaelo*/Pamplona et *Aquae Tarbellicae*/Dax, sont mentionnées *Iturissa, Summus Pyrenaeus, Imus Pyrenaeus* et *Carasa*[9].

L'identification probable d'*Iturissa*, localisée sur le territoire d'Espinal/*Auritzberri*, dans le Val d'Erro, et celle d'*Imus Pyrenaeus* à Saint-Jean-le-Vieux/*Burgozaharre*, sont le fruit des recherches, fouilles et publications conduites par María Jesús Peréx Agorreta et Mercedes Unzu Urmeneta[10], d'une part, et Jean-Luc Tobie[11], d'autre part.

Iturissa et *Imus Pyrenaeus* sont chacune à un piémont ; entre ces stations, *Summus Pyrenaeus*, à ce jour, n'est pas identifiée ; certains auteurs la situent au col d'Ibañeta, au col de Lepoeder, voire à Château-Pignon ou bien à Urkulu ; ce n'est pas, dans ces parages - *in ipso Pyrenei jugo*[12] - la seule question sans réponse ; d'autres, et non des moindres, ont pour cadre ce champ restreint : où situer l'embuscade de 778, sur l'arrière-garde de l'host de Charlemagne ? ; et l'emplacement de la *Crux Caroli* ? ; les questions soulevées ont largement motivé notre recherche ; ces questions sont intimement liées à l'existence de la voie romaine ; en reste-t-il des vestiges?

Du Haut Moyen Âge à nos jours, de nombreux témoins directs et auteurs ultérieurs[13] ont disserté sur des évènements de grand retentissement ou sur des souffrances anonymes, dont fut témoin chaque toise de cette traversée ; là même où des millions de pas, de sabots, de roues ont sillonné les environs de ce "*mont (...) si haut qu'il paraît toucher le ciel : celui qui en fait l'ascension*

croit pouvoir, de sa propre main, tâter le ciel" comme il est écrit dans le *Codex Calixtinus*[14].

Définition d'une voie romaine

Fonctions et caractères de la voie[15]

Suivant les observations de Jean-Michel Desbordes en Limousin, région de relief contrasté, les caractères d'une chaussée romaine sont liés aux fonctions de celle-ci :

- fonction administrative : elle relie la capitale de l'Empire et les chef-lieux de cités, et permet la circulation rapide des messagers acheminant le courrier impérial ou *cursus publicus* ; son usage est réservé aux fonctionnaires civils et militaires, acteurs essentiels d'une administration publique centralisée ; elle est construite aux frais de l'État ou des cités riveraines ;
- fonction militaire : le maintien de la *pax romana*, la répression d'un soulèvement, l'acheminement de renforts, le déclenchement d'une nouvelle conquête, exigent le déplacement rapide et sans entrave des légions ;
- cet accès réservé lui assigne en conséquence un rôle économique tout à fait subsidiaire ; les déplacements privés et les échanges commerciaux ne la concernent guère : ceux-ci continuent à emprunter le réseau routier indigène préexistant ;

L'État romain, maître d'œuvre, emploie des moyens techniques de haut niveau, coûteux, pour satisfaire à un "*cahier des charges*" bien défini :

- la voie relie le plus directement possible deux centres administratifs, mais dessert aussi les agglomérations secondaires intermédiaires : au plus court, ce qui n'exclut pas le détour ;
- la voie supporte le passage des véhicules officiels, des légions avec leurs *impedimenta* ; elle doit être large (de 4 à 6 m, selon la configuration des lieux), pour permettre le croisement des chariots, et le cheminement des piétons ; elle doit être solide, pour résister à ce trafic : le mode de construction de cette *via strata* et la nature des matériaux utilisés répondent à des normes précises (ainsi, l'empierrement est presque toujours formé d'un blocage de petites pierres ou de galets) avec, pour objectif, des réparations et des frais d'entretien minimaux ;
- le tracé de la voie est soigneusement calculé : dans la mesure du possible, les ingénieurs romains évitent les terrains difficiles, zones humides (mouillères, confluences de ruisseaux) ou dénivelés importants ; selon le terrain, ce tracé se déroule sur remblai (*agger*), souvent cantonné de fossés et de bermes bilatérales ; en montagne, il échancre le flanc des pentes par des cavées creusées en écharpe et

décaissées ; il peut aussi être aménagé en terrasse, appuyée sur un puissant mur de soutènement vers l'aval, et ménage alors un fossé de drainage vers l'amont ; par des courbes larges et obtuses, dont les lacets sont toujours absents, il utilise au mieux les ensellements pour gagner les hauteurs, et gère subtilement les courbes de niveaux.

Utilisation, dégradation, abandon, oubli

Les vicissitudes n'épargnent pas les voies de communications ; au gré, par exemple, des changements politiques (désintégration de l'Empire, émergence de la féodalité, Révolution française), des évolutions religieuses (poussée musulmane, pèlerinage compostellan ou guerres de religions), des adaptations économiques ou des bouleversements sociaux, de nouveaux cheminements sont créés, d'anciens tombent en désuétude.

A la disparition de l'Empire d'Occident, ne succède pas, *ex abrupto*, une période de chaos ; impliqués, de gré ou de force, dans les affaires d'un État décadent, les "Barbares", Wisigoths, Francs ou Burgondes, reprennent à leur compte les principes de l'administration romaine ; dans une certaine mesure, ils en revendiquent la continuité et la défense ; ce centralisme a des effets comparables ; ainsi, l'entretien des voies se poursuit.

Plus tard, la dislocation du pouvoir carolingien et le morcellement de l'autorité qui en résulte changent la physionomie du réseau de communications ; l'abandon de l'entretien, les échanges sclérosés, l'insécurité des campagnes entraînent la dégradation des voies ; puis l'émergence du monde féodal, l'expansion monastique et le repeuplement rural mettent en place un parcellaire nouveau qui segmente ou efface les anciens tracés routiers ; échappent à la disparition totale quelques axes périurbains, des passages obligés (franchissements de rivières, de massifs montagneux) ; certains se font oublier dans les profondeurs sylvestres, comme celui que nous allons étudier.

La qualité de l'œuvre romaine, puis la permanence du passage pendant vingt siècles, pour d'autres raisons : politiques, économiques et religieuses, entretiennent la survie du cheminement ; si des aménagements ou des consolidations sont entrepris, ils ne gomment pas pour autant la lisibilité globale du monument routier antique.

B - LE FRANCHISSEMENT DES PORTS DE CIZE : TRACÉS DU CHEMIN DE SAINT-JACQUES ET DE LA VOIE ROMAINE D'ASTORGA À BORDEAUX

Dans cet article, nous limitons notre étude au segment transfrontalier inscrit, d'est en ouest, entre la brèche de Leizar Atheka et le col d'Intzandorre.

Situation et description d'ensemble[16]

La route départementale 428[17], reliant Saint-Jean-Pied-de-Port à Estérençuby par les crêtes, reprend approximativement le tracé de la route de pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle entre Honto/*Hontto* et *Jatsagune* [f2], puis se confond avec un cheminement très ancien[18] menant au col d'Arnostéguy/*Arnoztegi*[19 & f1] , au pied de la tour d'Urculu/*Urkuluko Gaztelua* [f1].

A *Jatsagune*, le chemin de pèlerinage[20] se détache de la route asphaltée, passe près d'une croix de grès rose signalant le Chemin de Compostelle, monte sud/sud-ouest (vers le Pic de Leizar Atheka/*Mendibeltz* [f2]), oblique vers l'ouest, passe la brèche de Leizar Atheka/*Leizar Ateka* [f2], puis chemine sur le flanc occidental du *Mendibeltz* ; à Lohibelche/*Loibeltx* [f2], il atteint la frontière à la borne 198 [f2].

Ce chemin franchit ensuite la croupe d'Arismeaca/*Aizmeaka* [f2] par une courte saignée, puis longe en direction du sud-ouest la clôture qui matérialise la séparation des pacages[21] ; aux abords de la borne 199 [f2], après un point d'eau aménagé, il franchit la clôture en amorçant un virage qui, laissant le col de Bentarte/*Bentartea*[22 & f2], légèrement en amont vers le sud-est, l'amène sur un axe ouest/sud-ouest, au niveau des ruines de l'ancien poste de garde/*Karabineroen Etxea* [f2].

Après une petite escarpe rocheuse, il longe le flanc nord du Changoa/*Txangoamendi* [f2], dans une forêt de hêtres ; il atteint, 1500 m plus loin, à niveau presque constant, les ruines d'Elissachar/*Elizaxarra* [f2], peu avant *Iturriapurregiko Lepoa* [f2] ; ce col sépare le *Txangoamendi* du Mendi Chipi/*Mendittipi* [f2] ; la route des pèlerins monte ensuite directement au large col d'Intzandorre/*Intzandorreko Lepoa* [f1], entre *Mendittipi* et Astobiscar/*Astobizkar* [f1] , avant d'atteindre, par le flanc sud-est d'*Astobizkar*, le col de *Lepoeder* [f1].

Depuis *Jatsagune*, comme l'a mis en évidence Jacques Blot, la voie majeure de transhumance, au cours de la Protohistoire, passe par le col d'*Arnoztegi* ; elle est jalonnée avant, après et au col même, d'un très grand nombre de vestiges mégalithiques, ce qui signe son importance, et surtout son antériorité sur l'itinéraire étudié, pratiquement dépourvu, lui, de ces vestiges.

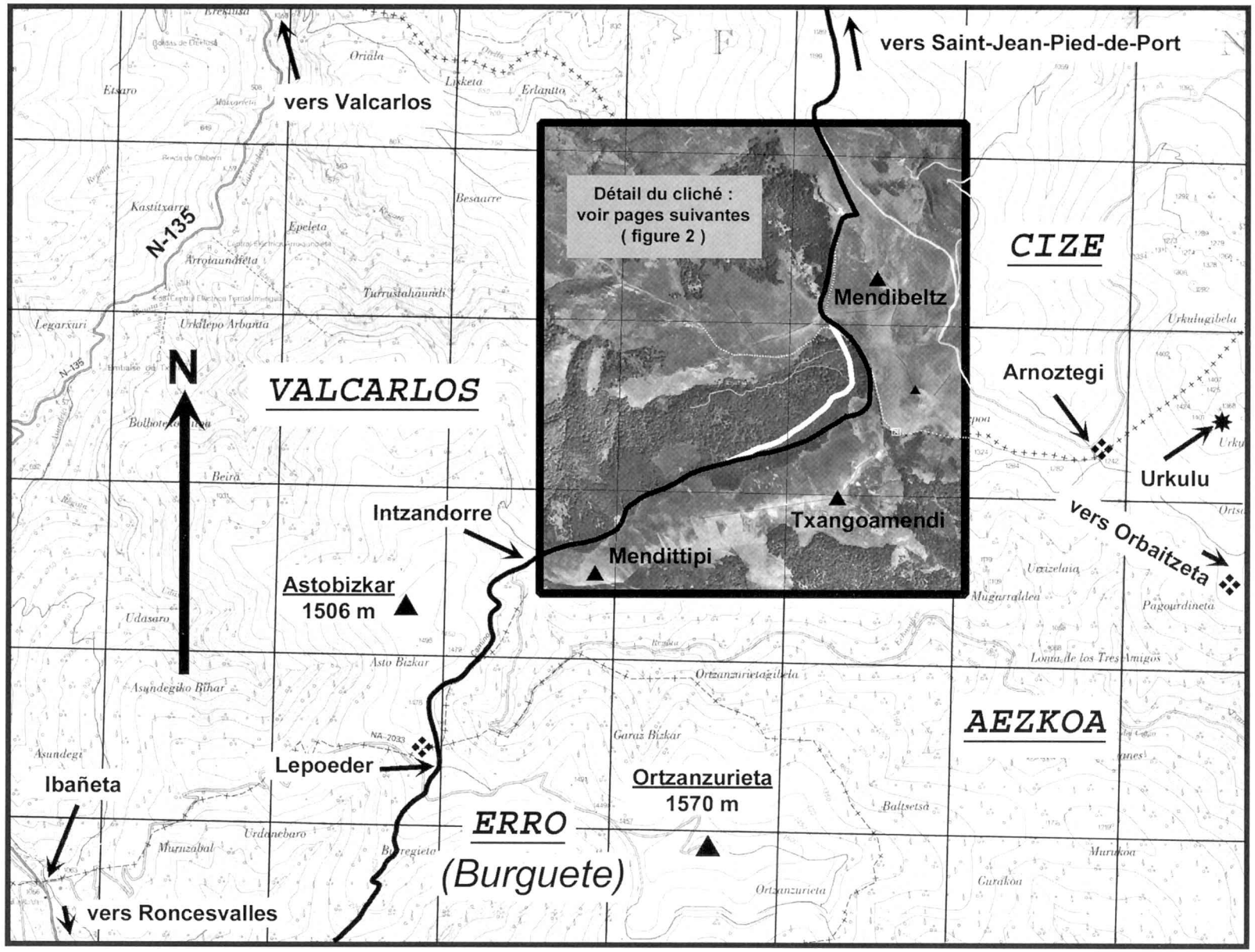


Figure 1 : carte de situation

Nous étudierons les différents segments de cet itinéraire, puis les comparerons au tracé de la voie romaine ; nous invitons le lecteur à se reporter au cliché aérien (fig. 2).

1 - Segment LEIZAR ATEKA-LOIBELTX *(sur le cliché : de A à B)*

Configuration actuelle

De la brèche de *Leizar Ateka* (point référencé A **f2**), passant par un léger ressaut, le chemin actuel devient parfaitement assis, presque rectiligne, en légère pente descendante ; il est bordé à l'ouest par le ravin extrêmement pentu de l'*Orellako Erreka* **f2** ; le tracé est évident et mène en 515 m à la borne 198 ; quelques mètres avant cette borne, l'assise d'un diverticule tracé vers l'aval est emportée par un large entonnoir d'effondrement, où prend naissance ce même *Orellako Erreka*.

Constats et discussion

Pour ce segment, notre réflexion s'appuie sur une étude attentive de tracés collatéraux, nettement visibles sur photos aériennes.

Les clichés révèlent, en amont du chemin actuel (+5 m à +15 m), deux tracés bien marqués, et par endroits entrecroisés ; ils se confondent pour négocier le virage de *Loibeltx*, par une cavée parfaitement conservée malgré le colluvionnement ; elle échancre, par une courbe obtuse, l'épaulement herbeux venant du *Mendibeltz* (prolongé en aval par les croupes d'*Aizmeaka*), puis bascule fortement vers le sud en rejoignant, par une rupture de pente, le chemin actuel des pèlerins au point référencé B **f2** ; le segment AB est long de 600 m.

L'actuel chemin de pèlerinage a peu de chances d'avoir une origine antique : il passe d'abord en corniche dominant le thalweg de l'*Orellako Erreka* presque à la verticale, en perpétuel remaniement et menacé d'effondrement ; puis dans une emprise au sol très instable, relativement étroite, au prix d'un virage presque orthogonal ; en vingt-cinq ans, nous avons pu constater, en ce lieu, des travaux répétés de terrassement.

Le cheminement latéral tracé en amont, révélé par les clichés, ne présente, en revanche, aucun de ces défauts ; dès lors, ce cheminement pourrait peut-être s'identifier aux vestiges d'un chemin antérieur ; le segment de l'actuel chemin de pèlerinage serait alors plus tardif et conforté, ultimement, pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire.

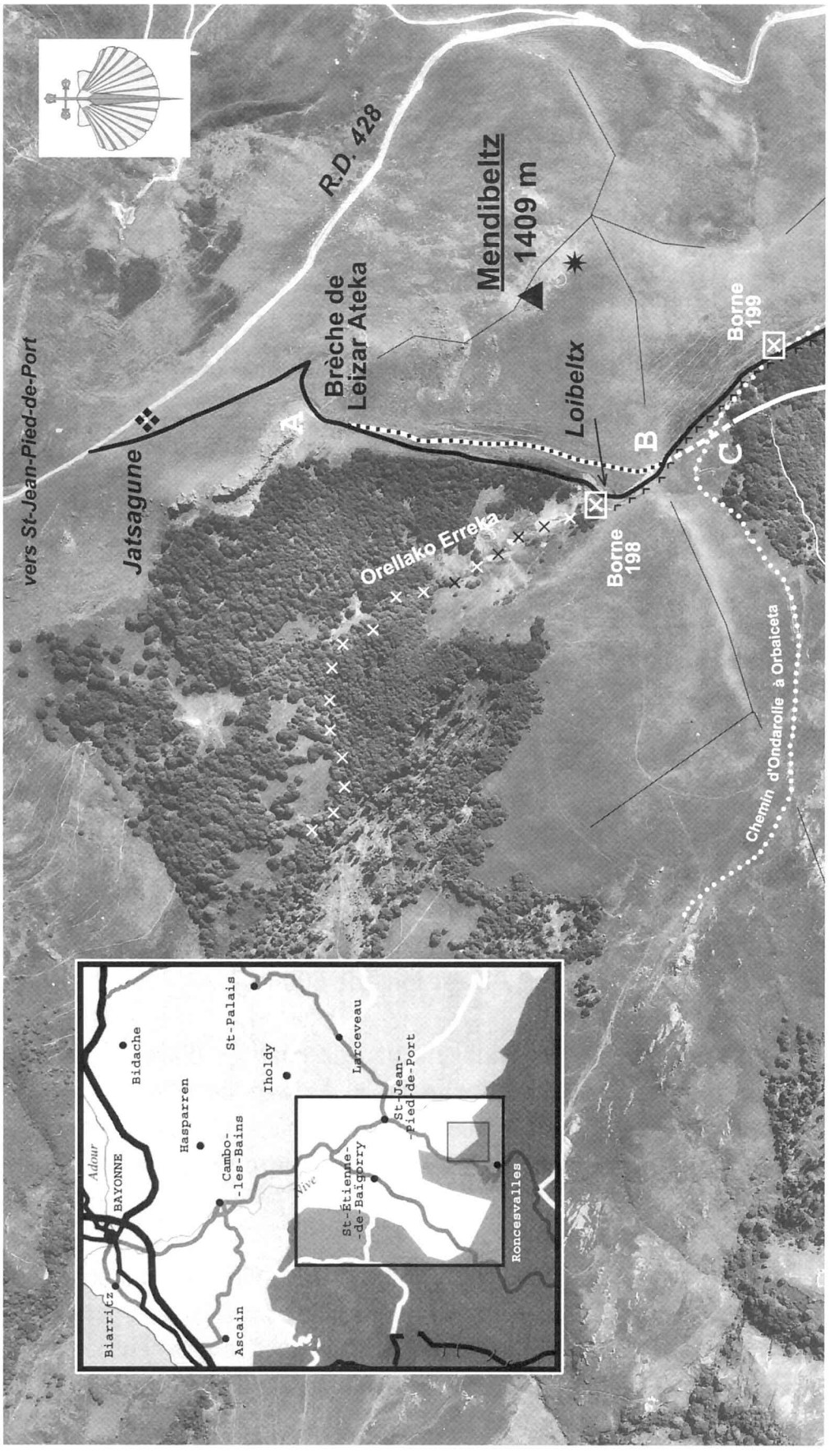
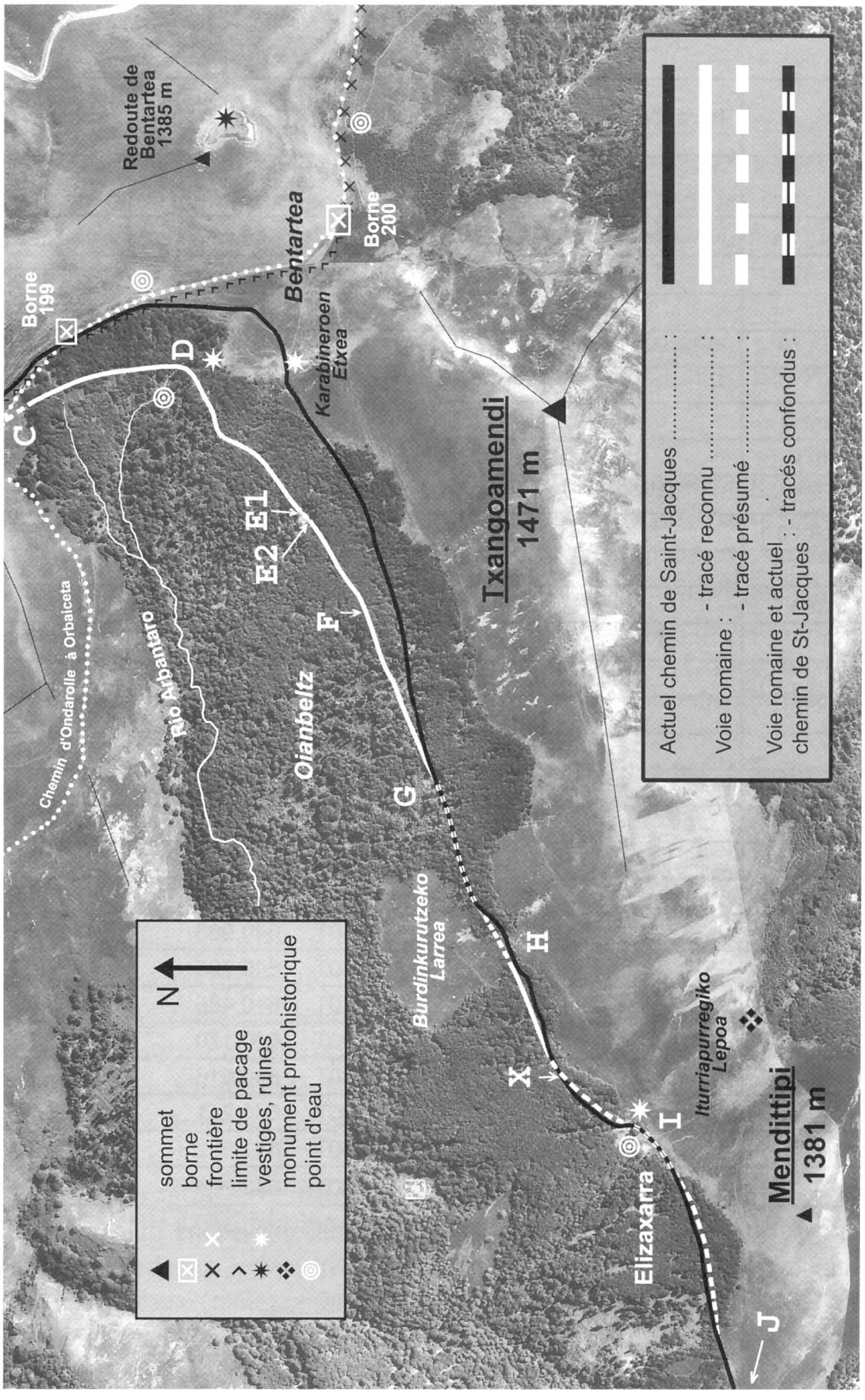


Figure 2 : Cliché aérien (haut)



Figurre 2 : Cliché aérien (bas)

nom	hors cliché	altitude	coordonnées UTM (WGS 84)	
			X	Y
Arnoztegi	¤	1236	30T 642,737	4767,037
Astobizkar	¤	1506	30T 638,685	4766,036
Borne 198		1295	30T 641,014	4767,886
Borne 199		1300	30T 641,271	4767,634
Borne 200		1337	30T 641,442	4767,172
Brèche LA / point A		1298	30T 641,161	4768,373
Elizaxarra / point I		1290	30T 639,929	4766,590
Hontto	¤	490	30T 642,773	4776,101
Intzandorre / point J		1330	30T 639,393	4766,365
Jatsagune		1224	30T 641,095	4678,799
Karabineren Etxea		1320	30T 641,230	4767,230
Lepoeder	¤	1434	30T 638,848	4765,166
Loibeltx		1293	30T 641,021	4767,858
Mendibeltz		1409	30T 641,349	4767,971
Mendittipi		1381	30T 639,782	4766,311
point B		1300	30T 641,097	4767,788
point C		1276	30T 641,163	4767,681
point D		1270	30T 641,231	4767,425
point E1		1283	30T 640,987	4767,179
point E2		1283	30T 640,963	4767,169
point F		1283	30T 640,795	4767,084
point G		1291	30T 640,485	4766,929
point H		1291	30T 640,170	4766,783
point X		1293	30T 640,016	4766,718
Txabola		1290	30T 641,241	4767,365
Txangoamendi		1471	30T 641,092	4766,797
Urkulu	¤	1420	30T 643,264	4767,390

Annexe : Tableau des coordonnées

2 - Segment LOIBELTX-ELIZAXARRA *(sur le cliché : de B à I)*

Configuration actuelle

Le segment qui mène ensuite de *Loibeltx* à *Elizaxarra* dessert les vestiges de ce nom qui présentent, sur le bord gauche du chemin actuel, les restes de quatre murs, en appareillage grossier, subsistants sur une hauteur maximale de 1 m ; le toponyme signifie en basque *Vieille église*.

Le site capital de ce secteur est l'ensellement de *Bentartea*, près de la borne frontière 200 ; cette borne est le point de jonction du Valcarlos, du Pays de Cize et du *Valle de Aezkoa*.

Le Valcarlos est un isthme de Haute-Navarre (autrefois *Merindad de Sangüesa*) en territoire bas-navarrais (autrefois *Merindad de Ultrapuertos*) ; cette appartenance, effective avant la fin du XII[e] siècle, est due à ses relations très étroites avec Roncevaux et le *Valle de Erro* ; elle s'appuie officiellement sur un Acte de Charles III le Noble, daté de 1406 ; l'histoire des siècles suivants a suscité d'interminables contestations et querelles, parfois sanglantes, pour arriver à définir des limites stables, puis définitives, sur un terrain particulièrement accidenté.

Signalons à ce propos que le bornage actuel, entériné par le Traité des Limites de 1856, a pour base les travaux de la Commission de délimitation (1784-1792), menés conjointement par le chevalier Caro pour l'Espagne et le comte d'Ornano pour la France :

- la borne 198, sur le coté droit du chemin : aboutissement vers l'amont des limites frontalières suivant le cours de l'*Orellako Erreka*, depuis sa confluence avec la Nive d'Arnéguy (borne 197) ;
- à 365 m au sud-est, la borne 199, sur le coté gauche du chemin : croisement de l'actuelle route de pèlerinage avec le chemin d'Ondarolle à Orbaiceta **f2** (*Orbaitzetako Olarako Bidea*) ;
- la borne de *Bentartea*, numérotée 200, à 490 m au sud/sud-est.

La limite actuelle[23], matérialisée par une clôture de pieux et barbelés, est l'héritière d'un enchevêtrement de droits coutumiers, les faceries, réglementant la compascuité depuis le Moyen Âge, et de droits nationaux, sur la base, entre autres, d'intérêts locaux (mines, fonderies, bois), à compter du XVIII[e] siècle ; entre les bornes 197 et 200, elle fut, auparavant, fluctuante, voire mal définie (problème des indivis)[24].

Ces préalables mettent en évidence la relative complexité du tracé frontalier actuel dans les parages de *Bentartea* ; les études de Jean Sermet[25] constituent des références indispensables à la compréhension de ce sujet.

Constats et discussion

L'évidence de l'actuel tracé du chemin de Saint-Jacques allant de *Loibeltx* aux vestiges de *Karabineroen Etxea* est matérialisée par plusieurs facteurs : nivellement parfaitement horizontal et de largeur constante sur une assise robuste ; déroulement du tracé en bordure amont d'une forêt, où l'aval boisé est en forte déclivité, avec de larges coulées de ravinement instables ; plus loin, le segment menant du franchissement de la clôture-limite de *Bentartea* aux ruines de *Karabineroen Etxea* se fait par une large courbe, dans un environnement parfaitement dégagé.

De *Karabineroen Etxea* à *Elizaxarra*, les caractères généraux semblent comparables, mais suggèrent un terrassement moderne, surtout dans sa partie culminante ; plusieurs facteurs y concourent : ce segment est dégradé par la circulation de véhicules tout-terrain, le talus du chemin vers l'aval et son décaissement vers l'amont semblent avoir été aménagés par des engins mécaniques ; ensuite, dans la forêt, après un point culminant coté 1325 où sont aménagés des abris de l'époque franquiste, elle perd rapidement en pente régulière une quarantaine de mètres, pour retrouver jusqu'aux vestiges d'*Elizaxarra* une assise globalement horizontale, à l'apparence plus ancienne ; 400 m. avant ces vestiges , on observe, jusqu'à 5 m. en contrebas, *l'assise évidente d'un tracé antérieur* ; ce tracé abandonné croise obliquement le chemin actuel des pèlerins, 175 m avant les ruines *d'Elizaxarra*.

Un constat essentiel

Ce constat essentiel a été fait en recherchant un site possible à l'embuscade de Roncevaux ; la lecture de *Vita Karoli*[26] d'Eginhard, pivot de toute étude sur le sujet, nous a amené à étudier sur le terrain différentes hypothèses émises sur le lieu du combat ; en particulier, celle du chanoine Pierre Narbaitz[27], qui évoque le *Txangoamendi* comme l'un des départs possibles du guet-apens ; le site peut convenir, comme d'ailleurs quelques autres, avec la description des lieux et le mode de l'attaque (*in ipso Pyrenei jugo ; ex opacitate silvarum ; in summi montis vertice ; loci et angustiarum situs ; cum agmine longo*)[28].

En imaginant une attaque dirigée de la crête du *Txangoamendi*, nous sommes descendus pleine pente, en suivant une petite dépression parsemée de gros blocs rocheux ; 150 m en aval du sommet, nous avons traversé l'actuel chemin de Saint-Jacques à la cote 1325, 340 m à l'ouest/sud-ouest. de *Karabineroen Etxea* ; nous

avons poursuivi vers le fond du ravin de l'*Arbantaro* f2 (*in vallem subjectam*)[29] ; la déclivité de la pente oscille entre 45 et 55 %.

Or à une quarantaine de mètres en contrebas de la route actuelle, à la cote 1283, la pente, parfaitement régulière et au large champ de visibilité, est balafrée horizontalement par une plate-forme terrassée.

Cette terrasse constitue l'objet essentiel de notre étude ; elle est le point de départ de la description ci-après.

3 - Étude détaillée du segment LOIBELTX-ELIZAXARRA

Description de la plate-forme terrassée : la section remarquable (sur le cliché : de E2 à F)

Sur place, à la cote 1283, la plate-forme est parfaitement horizontale, d'une largeur actuelle (profil d'abandon) d'environ 6 m, sur une longueur de 190 m ; le talus qui la délimite vers l'aval, sans doute puissamment épaulé par un muret de pierres, semble indemne de toute altération; le colluvionnement de la pente vers l'amont masque partiellement le décaissement originel, sans l'effacer.

Des hêtres d'âge adulte parsèment la plate-forme, limitée à l'est par une profonde zone évolutive d'effondrement, large de 25 mètres, où disparaît son assise (point référencé E2f2) ; à l'ouest, elle semble disparaître sous les frondaisons de jeunes hêtres (point référencé F f2).

L'ensemble de la zone est désigné par le microtoponyme *Oianbeltz* f2: en basque, la *Forêt noire*.

Sans doute possible, nous sommes sur l'assise d'une voie ; cette section est remarquable par l'homogénéité, la conservation et l'aménagement de son tracé ; l'homogénéité s'exprime par une largeur et une planéité constantes, une rectitude et une horizontalité parfaites, un talus aval bien conservé ; il se dégage de l'ensemble un état de conservation étonnant ; la terre qui glisse de l'amont déborde peu sur l'assise ; la technicité se manifeste par la stabilité d'une si grande longueur sur une pente aussi marquée.

La technique et les moyens employés pour de tels travaux sont si achevés qu'en subsistent des vestiges ici presque intacts ; ils peuvent être l'œuvre, soit des Romains, soit des ingénieurs royaux à compter du milieu du XVIIIe siècle[30].

Pierre Sillières, directeur de recherches au CNRS, auteur de nombreuses études sur les voies romaines en Europe occidentale[31], est venu sur place en compagnie

de Jean-Michel Desbordes, directeur régional honoraire des Antiquités historiques du Limousin, et de Jean-Pierre Bost[32], professeur d'Histoire ancienne à l'Université de Bordeaux III ; tous confirment les caractères spécifiques d'une chaussée romaine aménagée en terrasse, soutenue vers l'aval par un puissant mur prenant appui sur le substrat rocheux.

Cette section remarquable fut naturellement le point de départ naturel d'une reconnaissance, de part et d'autre, des probables prolongements de cette voie.
Comme nous nous trouvons ici à mi-chemin entre *Elizaxarra* et *Loibeltx*, nous décrirons d'abord trois sections (FG, GH, HI) en direction de l'ouest, vers *Elizaxarra*, puis trois sections en direction de l'est (E1D), puis du nord (DC, CB), vers *Loibeltx*.

1 - Section FG

En progressant vers l'ouest, altimètre calé à 1275 m, en contrebas du talus aval, l'observation vers le haut de la pente met en évidence le prolongement harmonieux de la section rectiligne déjà reconnue (E2F) ; le profil est conservé, mais, par endroits, le glissement du terrain depuis l'amont comble la moitié de l'assise ; ponctuellement, un bout de plate-forme routière a été utilisé par les charbonniers ; le point de jonction avec l'actuel chemin de Saint-Jacques se fait à la cote 1291 (point référencé G **f2**) ; la longueur de cette section, 350 m, présente globalement les mêmes caractères que la section précédente ; elle en est le prolongement certain.

Une observation importante : en direction d'*Elizaxarra*, vers l'ouest, entre les points F et G, la voie se maintient à un niveau presque constant (2-3% de pente montante).

Autre observation : depuis le point G, comme nous l'avons évoqué précédemment, le tracé de l'actuelle route de pèlerinage vers l'est, en direction de *Karabineroen Etxea*, présente de nombreux caractères suggérant une création bien ultérieure.

2 - Section GH

À la jonction de la cote 1291 (point G), la voie antique et la route de pèlerinage semblent se confondre sur un même niveau en direction de l'ouest sur 190 m ; arrivé en bordure amont d'une vaste zone déboisée, envahi par les bruyères, appelé *Burdinkurutzeko Larrea* **f2**, l'actuel chemin de Saint-Jacques franchit une croupe rocheuse venant des flancs du *Txangoamendi* ; il amorce un virage en montée vers le sud, puis s'oriente vers l'ouest en culminant à 1296 m ; de là, il entame une

descente en pente douce ; l'amorce de la réapparition du tracé antique, au point référencé H **f2**, est visible en léger contrebas du chemin de Compostelle.
Nous présumons que voie antique et route de Saint-Jacques se confondent depuis le point G jusqu'à l'amorce du virage vers le sud ; à ce niveau, la voie ancienne devait continuer en contrebas; les remaniements de terrains, naturels et artificiels, en particulier les déblais déversés de l'amont, lors des travaux d'aménagement de la route de pèlerinage, ont gommé toute trace de la voie ancienne jusqu'au point H ; la longueur de cette section est de 330 m.

3 - Section HI

La voie ancienne vient rejoindre progressivement et à niveau constant le tracé actuel du chemin de pèlerinage, en formant avec lui un angle très aigu ; les deux itinéraires se croisent dans un large espace boisé, presque plat, au niveau d'un substrat rocheux apparent.

Notons que le plus ancien cheminement, parfaitement horizontal, délimité vers l'aval par un talus bien visible, a la largeur de son assise très amputée par les déblais déversés du contre-haut, lors de travaux récents sur l'actuel chemin de Saint-Jacques.

L'observation se limitera donc à celle d'un cheminement antérieur, au tracé parfaitement horizontal, suivant la courbe de niveau 1290, et dans une continuité parfaite avec le tracé des trois sections précédentes (E2F, FG, GH).

Puis, 150 m plus loin, la route des pèlerins fait brusquement un coude vers le sud pour franchir perpendiculairement, par une tranchée taillée à vif dans le schiste, une forte arête rocheuse ; la dorsale de ce franchissement rend le passage délicat aux véhicules tout-terrain ; le basculement se fait en face des vestiges supposés d'*Elizaxarra* (point référencé I **f2**).

Ce franchissement garde la trace d'ornières parallèles distantes de 1,10-1,20 m ; or l'écartement des roues des chariots romains n'était pas inférieur à 1,35 m.

Au faîte nord-ouest de cette arête rocheuse ont été creusés trois puits rectangulaires maçonnés, munis d'échelles intérieures, vraisemblables vestiges militaires liés à la Guerre Civile espagnole.

Notons que, depuis le croisement oblique (noté X **f2**, sur le cliché), la voie la plus ancienne, dont ne subsistent que quelques traces rectilignes, court en ligne droite vers les ruines d'*Elizaxarra*, au dessus de la route de pèlerinage, comme si elle coupait presque en droite ligne le passage du ressaut rocheux ; cette section HI mesure 400 m.

Revenons à présent à la section E2F, pour reconnaître trois autres sections, cette fois vers l'est, en direction de *Bentartea* (E1D), puis vers le nord, en direction de *Loibeltx* (DC et CB).

4 - Section E1D

Cette section commence sur l'autre rive d'un profond ravin d'effondrement (point référencé E1 f2), large de 25 m.

Cette section, longue de 355 m, facilement reconnue, part du bord du cône d'effondrement (E1E2), coté 1283 m, pour atteindre la cote 1269 (point référencé D f2), coïncidant avec le maigre ruisseau courant dans une profonde ravine orientée du nord-ouest au sud-est ; cette ravine est issue d'un thalweg se formant vers la stèle gravée Navarra/Nafarroa, sur le bord du chemin actuel.

La voie est caractérisée, dans une première moitié du parcours, par un cheminement un peu chaotique, lié à la nature et à la forte pente du terrain ; si la largeur globale (depuis le talus aval au décaissement amont) est maintenue, notons un court segment pentu, profondément encaissé, naturel ou artificiel ; puis l'alternance de terrains durs, de brèves ravines et de courtes mouillères casse l'assise horizontale, sans pourtant en altérer son profil global.

La deuxième moitié du parcours, évoluant sur une pente plus douce, prolongement boisé de la clairière de *Karabineroen Etxea*, rappelle, par l'encombrement des jeunes hêtres, le segment FG ; à noter que le talus vers l'aval, s'appuyant sur une pente faible, est peu marqué, mais toujours visible, surtout dans la dernière courbe conduisant au ruisseau.

Nous retrouvons à nouveau, sur des longueurs significatives, les mêmes caractères : même largeur, assiette routière délimitée par un talus vers l'aval, bien structuré ; décaissement de la pente à l'amont, entamant aussi, par endroits, la roche nue ; la pente descendante du segment E1D est de 4%.

5 - Section DC

Cette section court du ruisseau cité au point D, en effectuant un coude à 60° et s'achève, 285 m plus loin, à la cote 1276, au sortir de la forêt (point C f2).

Le tracé de la voie, parallèle à la clôture-limite, une trentaine de mètres en contrebas, est une suite continue de larges et longues bandes de terrains hydromorphes qui ont, au fil des siècles, piégé les eaux pluviales qui empruntent les ravinements du versant surplombant, sans entraîner de dégradation notable sur la plate-forme routière, dont la largeur subsiste ; le colluvionnement particulièrement actif n'a pas entamé de façon irrémédiable le profil de la voie antique et, pour compenser ce handicap topographique, la largeur de l'assise a été élargie par places à plus d'une dizaine de mètres.

La trace d'un fossé latéral isolant, vers l'amont, la voie du versant pentu est ponctuellement identifiable dans les formations schisteuses, vers le milieu de la section.

6 - Section CB

Cette section ne présente guère de traces de la voie ; celle-ci relierait, depuis l'orée de la forêt (point C), au prix d'une courte (125 m) et forte pente, la partie boisée de la voie ancienne avec le tournant de *Loibeltx*, après franchissement de la clôture.

Dans la première moitié de cette section, elle croise le chemin aménagé à la fin du XVIII[e] siècle pour relier, par le col de *Bentartea*, les mines d'Urrichola (actuellement sur la commune d'Ondarrolle) à la nouvelle fonderie royale d'Orbaiceta ; la seconde moitié est recouverte sur 70 m par les déblais issus de l'ouverture ultérieure de la liaison entre *Loibeltx* et *Bentartea* ; elle croise la clôture-limite et le chemin actuel des pèlerins en B.

4 - Segment ELIZAXARRA-INTZANDORRE (en partie sur le cliché : de I à J)

Pour achever cette reconnaissance, à *Intzandorreko Lepoa* (entre *Mendittipi* et *Astobizkar*), l'actuel chemin de pèlerinage passe en contrebas du col d'*Iturriapurregui*, séparant *Mendittipi* et *Txangoamendi*, devant une source[33], un enclos et une bergerie rénovée ; il remonte par une pente rectiligne marquée, sort de la forêt, et continue vers le col de *Lepoeder*, en passant à *Intzandorreko Lepoa* devant une borne maçonnée, jalon du chemin de Compostelle (point référencé J [f1]).

Le cheminement de la voie ancienne, suggéré par une trace ténue, se fait parallèlement au chemin de pèlerinage, en le dominant de 2 à 10 m ; ce segment IJ mesure approximativement 575 m.

C - COMMENTAIRES

L'identification de cet ancien cheminement (de C à I), reconnu sur 1935 m, tracé à niveau presque constant, et présentant les caractères significatifs d'une voie romaine, comme le confirment Jean-Michel Desbordes, Jean-Pierre Bost et Pierre Sillières, conduit aussi à s'interroger sur les origines du chemin actuellement emprunté par les pèlerins, doublant la voie antique, entre *Loibeltx* et *Elizaxarra*.

Ces origines peuvent être liées à la simple commodité : les dégradations affectant la voie antique par défaut d'entretien auraient conduit les usagers du Moyen Âge, pèlerins, commerçants ou soldats, à éviter les segments trop difficiles du plus ancien parcours, en les contournant par des cheminements plus praticables, comme celui utilisé de nos jours, et dont l'intérêt stratégique est illustré par la redoute de *Bentartea* (cote 1385) et le poste du *Mendibeltz* ; ces ouvrages,

vraisemblablement établis au moment des guerres de la Révolution et de l'Empire, commandaient la circulation sur deux versants : à l'ouest, le poste de *Mendibeltz* dominait la *Grande Route d'Espagne* venant de Roncevaux et le chemin montant des mines d'Urrichola ; à l'est, la redoute de *Bentartea* contrôlait le chemin venant de la fonderie royale d'Orbaiceta (projectiles d'artillerie), et conduisant, par le col d'*Arnoztegi*, à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Toutes ces raisons peuvent expliquer l'abandon de la voie antique.

D - Conclusions

La voie antique n'a pas repris un tracé protohistorique de transhumance ; avant la conquête romaine, le passage se faisait, rappelons-le, par le col d'*Arnoztegi*.

Les vestiges de voie reconnus sous bois (sur le cliché, de C à G), longs de 1200 m, présentent les caractères typologiques d'une voie romaine : une largeur singulière pour un site accidenté, égale ou supérieure à 6 mètres ; un profil en terrasse établi sur des terrains difficiles, soutenu par un talus solidement bâti ; un cheminement aligné sur la même courbe de niveau lorsque la nature et la topographie du terrain le permettent ; la négociation des virages par de larges courbes obtuses ; le drainage de l'accotement amont grâce à un fossé large et profond dont subsiste un témoin ; l'empierrement de la surface roulante par un blocage de petites pierres, vérifié ponctuellement.

Comme l'a proposé Jean-Michel Desbordes, le tracé de ce segment semble en parfaite cohérence avec le récit d'Eginhard, rédigé vers 830, sur la fameuse bataille dite de Roncevaux : fossilisé sous une hêtraie dense au lieu-dit *Oianbeltz*, très proche de la ligne de partage des eaux séparant les bassins de l'Èbre et de la Nive, il est aménagé en terrasse échancrant une forte pente sur le flanc nord du *Txangoamendi*. Or le récit d'Eginhard localise le combat sur la ligne de faîte elle-même (*in ipso Pyrenei jugo*), en un lieu couvert par une épaisse forêt (*locus ex opacitate silvarum*) et à flanc de versant, puisque les Basques, positionnés au sommet de la montagne (*in summi montis vertice positis insidiis*), précipitèrent l'arrière-garde de l'armée carolingienne dans la vallée en contrebas (*in subjectam vallem deiciunt*) ; la tradition orale, toujours vivante à *Orreaga*/Roncevaux et *Auritz*/Burguete, selon laquelle Charlemagne s'ouvrit un chemin à coups de hache se rapporte, bien évidemment, au terrassement de la chaussée romaine sur le versant de la montagne. La description d'un site par une source écrite, puis sa confirmation par une enquête sur le terrain, sont donc assez rares pour être soulignées.

Ce tracé ponctuel de la grande voie romaine d'Astorga à Bordeaux, *ab Asturica Burdigalam*, serait-il le seul segment subsistant en l'état dans sa traversée des Pyrénées navarraises ? Nos recherches se poursuivent.■

Nous partageons avec André et Claude les émotions ressenties au cours de ces recherches.

* *Nous exprimons notre gratitude à messieurs Jean-Michel Desbordes et Jacques Blot pour leur concours attentif apporté à l'élaboration de notre publication ; leur expérience, leur compétence, et leurs conseils nous ont été indispensables ; nous remercions très cordialement messieurs Jean-Pierre Bost, professeur d'Histoire ancienne à l'Université de Bordeaux III, et Pierre Sillières, directeur de recherches au CNRS, pour leur disponibilité, leurs observations in situ et leurs avis.*

Bibliographie

BIDART, Pierre (dir.)

1991 *Le Pays de Cize*, Saint-Étienne-de-Baïgorry.

BLOT, Jacques

1978 Les vestiges protohistoriques de la voie romaine des Ports de Cize, dans *Bulletin du Musée Basque*, n° 80, 1978, pp. 53-88.

1981 Le cercle de pierres de Jatsagune, compte-rendu de fouilles, dans *Bulletin du Musée Basque*, n° 93, pp.109-126.

1993 Le cercle de pierres d'Urdanarre Sud 1, compte-rendu de fouilles, dans *Bulletin du Musée Basque*, n°136, pp. 171-179.

BOST, Jean-Pierre

1992 Les routes de l'Aquitaine, dans *Les racines de l'Aquitaine*, Bordeaux.

COLAS, Louis

1941 La voie romaine de Bordeaux à Astorga dans sa traversée des Pyrénées, dans *C. A. F.*, 52e session, Bordeaux et Bayonne(1939), Paris.

CUNTZ, O.

1929 *Itineraria Romana I. Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, Leipzig.

DESBORDES, Jean-Michel

1995 *Voies romaines en Limousin*, supplément 3 à la revue *Travaux d'Archéologie Limousine*, (rééd. 1997).

DUBARAT, V.

1933 Le Somport de Cize, dans *Bulletin des Sciences, Lettres et Arts*, Pau, n° 56, pp. 3-18 et pp. 223-224.

EGINHARD.

Vita Karoli (Vie de Charlemagne), éd. Louis HALPHEN, dans *Les Classiques de l'histoire de France au Moyen Âge*, 1938, parag. 9, pp.29-30.

ESTEBAN DELGADO, Milagros

1990 *El País Vasco Atlántico en época romana*, Universidad de Deusto, Cuadernos universitarios, Departamento de Historia,n° 6, San Sebastian.

ESTORNES LASA, Bernardo

1978 *Historia general de Euskalerria (221 a. de C. - 476 d. de C., época romana)*, Enciclopedia general ilustrada del País Vasco, éd. Auñamendi, San Sebastian.

ETCHEVERS, Jean

1973 *La Route des Crêtes de Saint-Jean-Pied-de-Port à Roncevaux*, Bayonne.

NARBAITZ, Pierre

1978 Orria ou La bataille de Roncevaux (15 août 778), Bayonne.

PERÉX, María Jesús. J., UNZU, Mercedes.

1997-1998Necrópolis y poblado de época romana en Espinal (Navarra), dans *Trabajos de Arqueología/13*, Pamplona, pp. 75-155.

RICHTER, H.

1945 La voie romaine de Bordeaux à Astorga dans la traversée de la Basse-Navarre. Hypothèse nouvelle (suite), dans *Bulletin des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, n° 50, pp. 26-39.

Bibliographie *(suite)*

SERMET, Jean

1983 *La frontière hispano-française des Pyrénées et les conditions de sa délimitation*, Pau.

SILLIÈRES, Pierre

1990 *Les voies de communication de l'Hispanie méridionale*, éd. de Boccard.

URRUTIBEHETY, Clément

1977 La tour d'Urkulu, les ports de Cize, et Summus Pyrenaeus, dans *Bulletin des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, n° 133, pp. 53-107.

URTEAGA, M., UGALDE, T.

1986 Indicios de minería romana en Guipúzcoa, El coto minero de Arditurri, Oyarzún, dans *Munibe XXXVIII*, San Sebastian, pp.107-116.

TABAR, I., UNZU, Mercedes

1986 Cuencas Mineras de época romana, I, Lanz, dans *T. A. N.*, n°5, Pamplona, pp. 261-278.

TOBIE, Jean-Luc

1973 La "mansio" d'Imus Pyrenaeus (St. Jean le Vieux. Pyr. Atlantiques). Apport à l'étude des relations transpyrénéennes sous l'Empire romain, *dans II Semana Internacional de Antropologia Vasca*, vol. II, Bilbao,pp. 421-434.

1991 La présence romaine, dans *Le Pays de Cize*, Saint-Étienne-de-Baïgorry.

1993 La tour d'Urkulu ; bilan provisoire des campagnes archéologiques de 1989 et 1990, dans. *Actes du XLIIIe congrès d'études régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest*, Bordeaux, pp. 17-31.

VIELLARD, Jeanne

1962 *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, 4e éd., Librairie philosophique J. Vrin, Mâcon.

Notes

1 Jean-Michel DESBORDES, *Voies romaines en Limousin*, supplément 3 à la revue *Travaux d'Archéologie Limousine*, 1995 (rééd. 1997), chap. III : Le monument routier.

2 Par "Pyrénées navarraises", nous entendons l'intégralité de la crête pyrénéenne commune à l'actuelle Navarre espagnole et à la Basse-Navarre française ; la limite occidentale est marquée par la borne frontière 81, près du col de Méhatché, commune d'Itxassou ; la limite orientale l'est par la croix frontière 230, gravée sur la peña d'Ursandegui-sarra, sur la rive droite du río Irati.

3 Les sources mentionnent "le port de Cize" ou "les ports de Cize" ; leur localisation, selon les auteurs traitant du sujet, pourrait correspondre, entre autres, au col d'Ibañeta, au col de Lepoeder, au col de Bentartea à celui d'Arnoztegi, ou a leur ensemble ; cf. Clément URRUTIBEHETY, La tour d'Urkulu, les ports de Cize, et Summus Pyrenaeus, dans *Bulletin des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, n° 133, 1977, pp. 53-107.

4 Jacques BLOT, Les vestiges protohistoriques de la voie romaine des Ports de Cize, dans *Bulletin du Musée Basque*, n° 80, 1978, pp. 53-88, 12 fig. ; cf. aussi bibliographie, en fin de cet article.

5 M. URTEAGA, T. UGALDE, Indicios de minería romana en Guipúzcoa, El coto minero de Arditurri, Oyarzún, dans *Munibe, XXXVIII*, San Sebastian, 1986, pp. 107-116 ; I. TABAR, M. UNZU, Cuencas Mineras de época romana, I, Lanz, dans *T. A. N.*, n°5, Pamplona, 1986, pp.261-278.

6 Pour l'histoire du Pays Basque à l'époque romaine, cf. Bernardo ESTORNES LASA, *Historia general de Euskalerria (221 a. de C. - 476 d. de C., época romana)*, Enciclopedia general ilustrada del País Vasco, éd. Auñamendi, San Sebastian, 1978 (très importante bibliographie).

7 L'Itinéraire d'Antonin est un document de la fin du III^{e} siècle, qui nous est parvenu par de nombreuses copies médiévales ; cf. O. CUNTZ, *Itineraria Romana I. Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, Leipzig, 1929.

8 Les *stationes* correspondaient à des haltes importantes, tels les chef-lieux ; les *mansiones* étaient des relais pour s'approvisionner et/ou passer la nuit, établis tous les 25 à 30 km ; les *mutationes* étaient de simples relais de poste, tous les 10 à 15 km.

9 Identifiée, selon différents auteurs, avec Garris (près de Saint-Palais), ou Caresse (non loin de Salies-de-Béarn).

10 María Jesús PERÉX, Mercedes UNZU, Necrópolis y poblado de época romana en Espinal (Navarra), *Trabajos de Arqueología/13*, Pamplona, 1997-98, pp. 75-155.

11 Jean-Luc TOBIE, La "mansio" d'Imus Pyrenaeus (St. Jean le Vieux. Pyr. Atlantiques). Apport à l'étude des relations transpyrénéennes sous l'Empire romain, dans *II Semana Internacional de Antropologia Vasca*, vol. II, Bilbao, 1973, pp. 421-434.

12 EGINHARD, *Vita Karoli* (Vie de Charlemagne), éd. Louis HALPHEN, dans *Les Classiques de l'histoire de France au Moyen Âge*, 1938, parag. 9, pp.29-30.

13 Citons, entre autres, Louis COLAS, La voie romaine de Bordeaux à Astorga dans sa traversée des Pyrénées, dans *C. A. F.*, 52^{e} session, Bordeaux et Bayonne (1939), Paris 1941 ; - Jean ETCHEVERS, *La Route des Crêtes de Saint-Jean-Pied-de-Port à Roncevaux*, Bayonne, 1973.

Notes *(suite)*

14 Dont le livre V, attribué à Aymeri Picaud et rédigé vers 1139, est *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* ; cf. Jeanne VIELLARD, *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, 4e éd., Librairie philosophique J. Vrin, Mâcon, 1962.

15 J.-M. DESBORDES, *ouvr. cit.* ; cf.aussi- Pierre SILLIÈRES, *Les voies de communication de l'Hispanie méridionale*, éd. de Boccard, 1990.

16 Pour la situation exacte des lieux cités, l'exposant **f1** renvoie à la carte légendée (figure 1) et au tableau des coordonnées (annexe) ; l'exposant **f2** renvoie au cliché aérien légendé (figure 2) et au tableau des coordonnées (annexe) ; nous mentionnons en police normale les toponymes portés sur la carte IGN au 1:25 000, ST-JEAN-PIED-DE-PORT, n° 1346 OT, et en italique, pour la France, les toponymes basques tels qu'ils sont usuellement orthographiés, et pour l'Espagne ceux répertoriés dans *Toponomia y cartografía de Navarra/Nafarroako toponomia eta mapagintza*, Toponomia oficial de Navarra, Fondo de publicaciones del Gobierno de Navarra, Iruña/Pamplona, 1996, pp. 225-232.

17 Embranchement sur la droite de la route départementale 301 (vers Saint-Michel), à 200 m des murailles de Saint-Jean-Pied-de-Port.

18 J. BLOT, *ouvr. cit.* ; J.-L. TOBIE, La tour d'Urkulu ; bilan provisoire des campagnes archéologiques de 1989 et 1990, dans *Actes du XLIIIe congrès d'études régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest*, Bordeaux, 1993, pp. 17-31.

19 Appellation relativement récente ; les documents historiques mentionnent *Jasaldea* et *Iriburieta*.

20 Dans cette étude, nous appellerons "chemin (ou route) de pèlerinage (ou des pèlerins)", le cheminement actuel suivi par les pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle, sans tenir compte des tracés collatéraux, raccourcis ou évitements, vraisemblablement utilisés au cours des siècles précédents.

21 Les bornes 198, 199 et 200, matérialisent ici la frontière ; entre les bornes 198 et 199, la clôture des pacages est établie 3 m à l'ouest de la ligne de bornage ; il semblerait donc que ce segment du chemin actuel, s'il est *d'usage français*, soit en territoire espagnol ; la clôture marquerait donc ici une limite foncière et non une frontière.

22 La toponymie cartographique, et celle répertoriée dans *Toponomia y cartografía de Navarra / Nafarroako toponomia eta mapagintza, ouvr. cit.*, permettent d'étendre l'appellation *Bentartea* à la totalité de cet ensellement orienté au nord-ouest.

23 Cf. note 21.

24 Jean SERMET, *La frontière hispano-française des Pyrénées et les conditions de sa délimitation*, Pau 1983, p.108.

25 *Idem.*

26 EGINHARD, *ouvr. cit.*

27 Pierre NARBAITZ, *Orria ou La bataille de Roncevaux (15 août 778)*, Bayonne 1978, p.209.

28 EGINHARD, *ouvr. cit.*

Notes *(suite)*

29 *Idem.*

30 J.-M. DESBORDES, *ouvr. cit.*, pp. 21-28.

31 cf. note 15, et bibliographie en fin de cet article.

32 Jean-Pierre BOST, Les routes de l'Aquitaine, dans *Les racines de l'Aquitaine*, Bordeaux, 1992, pp. 53-77.

33 Dite "de Roland", comme au moins deux autres dans les parages.

COMPTE RENDU DE LECTURES "PASTORALES"

MICHEL DUVERT

Je regroupe ici 4 ouvrages qui, à des points de vue très divers, parlent d'une même réalité : le pastoralisme et l'habitat (les "établissements humains"), essentiellement dans les Pyrénées.

D. GALOP (1998), *La forêt, l'homme et le troupeau dans les Pyrénées. 6000 ans d'histoire de l'environnement entre Garonne et Méditerranée*. Geode-Laboratoire d'écologie terrestre-FRAMESPA (Universités de Toulouse II et Paul Sabatier), pp. 285 ; ISBN 2-912025-01-X.

Cet ouvrage dresse le bilan de plusieurs années d'observations de terrain visant à étudier l'établissement de l'homme dans les Pyrénées ; elles furent entreprises dans une trentaine de sites, groupés dans six aires du versant nord des Pyrénées orientales. L'auteur y conduit une recherche de très grand intérêt qu'il poursuit actuellement sur la partie occidentale de la chaîne et plus particulièrement en Pays Basque. Il a exploré ainsi des vallées et des "pays" s'échelonnant entre 600 m et 2200 m d'altitude, de la montagne cerdane et du Donezan à la haute vallée de l'Ariège et à celle de la Barousse. L'échantillonnage n'est pas quelconque, chaque zone est bien typée et connue à travers les archives, l'ethnologie, la biogéographie.

Didier Galop a pour ambition de dresser une histoire de l'emprise de l'homme sur l'environnement montagnard, autrement dit son anthropisation. Il tente de préciser les types de développement de cette emprise dans le temps et ses modalités en des lieux donnés. L'homme a exploité ces montagnes de longue date ; il y a développé plusieurs types d'activités : pastorale, forestière, minière et industrielle. Il va donc modifier les paysages en laissant des traces spécifiques, sous la forme de *grains de pollen* issus des couvertures végétales remaniées en conséquence. En caractérisant ces pollens, issus de prélèvements à des niveaux donnés et en des sites donnés, ce chercheur peut donc espérer mettre en évidence la pré-

sence de l'*activité humaine* par des végétaux de type céréales, calluna, composées... et celle du *bétail* grâce aux végétaux nitrophiles. Il peut distinguer également des *pelouses* naturelles de celles issues de défrichements ; il peut montrer comment une *végétation secondaire* donnée s'est substituée à une *primaire*, etc. C'est ainsi que dans un contexte par ailleurs connu (on possède des indications sur l'évolution du climat et de la végétation des Pyrénées sur ces vingt derniers millénaires), en exploitant ces archives d'une "histoire des paysages témoins des modes de vie", l'auteur mettra en perspective des données biogéographiques, archéologiques, ethnographiques et proprement historiques, afin de dresser un cadre cohérent, celui de l'anthropisation des Pyrénées. Beaucoup de ces données se recoupent, établissant ainsi la robustesse de l'approche méthodologique et laissant espérer bien des nouveautés, non seulement lorsque le domaine occidental sera exploré mais lorsqu'une vue d'ensemble de la chaîne pourra être ébauchée.

Plusieurs lignes directrices se dégagent. On peut souligner en particulier l'emprise précoce de l'homme dans la partie orientale de la chaîne (dès le néolithique ancien) où, en basse et moyenne altitude, les activités agro-pastorales sont modestes. Elles semblent se consolider et diffuser au cours du cinquième millénaire pour se répandre en montagne au néolithique final (3300 à 2500 av. J-C), des pollens de céréales accompagnant des signes objectifs d'élevage. La forêt est en partie défrichée, le hêtre cohabite avec le sapin. La limite supérieure des fôrets est attaquée par les brûlis ; la haute montagne exploitée, une transhumance doit probablement se mettre en place. Parallèlement, c'est à l'entrée du troisième millénaire que l'activité agro-pastorale n'est plus limitée aux vallées, on la voit jusque dans les montagnes des Pyrénées centrales. Ce phénomène est repéré au même moment dans les Alpes, le Massif Central et au Portugal ; il y a là une convergence remarquable. Aux alentours du premier millénaire, à la charnière des âges du bronze et du fer, l'activité agro-pastorale s'étend à tout l'espace étudié. Les communautés pyrénéennes accentuent leur emprise sur le milieu et la déforestation s'accentue (essartage et brûlis). Elle s'opère sur deux fronts : d'une manière descendante, par brûlis depuis les pelouses d'altitude, au-delà de la fôret, et d'une manière ascendante à partir des plateaux et de la moyenne montagne. La bande forestière subsistante est alors comme mitée par des clairières. L'Antiquité apporterait peu de bouleversement à ce paysage.

La période médiévale serait la grande période qui a donné aux Pyrénées leur physionomie. Des terroirs s'affirment et s'étendent, les systèmes agro-sylvo-pastoraux se différencient. Les ensembles socio-économiques sont variés au point qu'aucun modèle ne peut rendre compte d'une telle diversité. Cet essor est net à partir de l'époque carolingienne. On observe des sites métallurgiques et, au XII[e]

siècle, les activités proto-industrielles s'intensifient. La forêt ne cesse de reculer.

A la fin de l'époque médiévale l'expansion est freinée par endroits. En revanche, au XVII[e] siècle, une surexploitation de la montagne tend à effacer les traces de la diversité précédente ; elle s'accompagne d'un essor démographique important et d'une déforestation accélérée, au point que parfois toute régénération sera condamnée à terme. Le paysage pyrénéen qui nous est "familier" est alors fixé.

Cette chronologie est en harmonie avec ce que l'on observe par ailleurs sur le pourtour du bassin méditerranéen et en France méridionale. Elle va de pair avec une rythmicité de l'emprise anthropique, faite de ruptures et de périodes charnières scandant les types et les modalités d'exploitation. Ces déstabilisations ont des causes variées qui restent à définir : aléas de la société des voisins, démographie, mobilité du peuplement, organisation de l'espace par les formes de pouvoir et les politiques menées par des communautés de pays, circulation des biens seigneuriaux, exigences des maîtres de forges, innovations techniques mais aussi variations climatiques, etc. Une tâche énorme attend les chercheurs en ces domaines.

Ce remarquable travail, très technique et richement illustré, contient une foule de données (ainsi qu'une abondante bibliographie). C'est une pièce essentielle de la bibliothèque de tout pyrénéiste. Nous attendons avec gourmandise les résultats annoncés concernant le Pays basque nord. ■

M.-C. GERBET (2000), *Un élevage original au Moyen-Âge : la péninsule ibérique*. pp. 447. Ed. Atlantica, Biarritz. ISBN 2-84394-247-0.

C'est là un ouvrage tout à fait différent. C'est une oeuvre d'historien ; un apport de données et des réfléxions, des confrontations de points de vue. L'auteur y étudie les fondements et la pratique de l'élevage dans des contextes très particuliers. D'une part c'est celui d'une péninsule ibérique (Castille et Portugal) diversifiée dans ses peuplements au sens large, ses modes de vie et ses traditions. D'autre part, c'est le cadre offert par un pays profondément déstabilisé par la conquête musulmane et qui doit se restructurer en repoussant l'envahisseur tout en repeuplant les espaces nouveaux et en y asseyant une économie qu'il s'agira d'organiser et de stabiliser. Enfin, c'est aussi l'étude de l'emprise des cités et des terroirs, des ordres monastiques, de la main mise par les puissants et des gens de la cour sur les biens fonciers et leur exploitation. Ce travail est fondé sur les archives et sur les textes d'historiens. Le Pays Basque y est largement absent, en revanche grâce à l'Aragon on peut entrevoir quelque peu ce qui a pu se passer dans les Pyrénées et leur piémont.

L'ouvrage se découpe en trois grandes parties : l'élevage avant la conquête musulmane, pendant la reconquête, enfin du XIe au XIVe siècle. Après avoir évoqué l'état de l'élevage ancien, l'auteur décrit diverses organisations pastorales, dont la *Mesta* qui est une institution originale régulant, via des relais régionaux, la vie des troupeaux castillans et s'occupant (à l'origine?) des conflits entre éleveurs et entre ces derniers et les agriculteurs, surtout lorsque la grande transhumance prit son essor vers la fin du XIIIe siècle. Dans d'autres endroits, comme dans nos Pyrénées, la diversité des milieux et des conditions de vie firent que des formes d'organisations pastorales autres que la *Mesta* virent le jour (Syndicats de pays ou Universités par exemple) ; la Catalogne étant la seule à ne pas connaître de robustes mouvements associatifs. L'exemple portugais est exposé. La troisième partie, consacrée à l'élevage du XIe au XIVe siècle est très intéressante. L'auteur y dresse une véritable "physiologie" de l'élevage ; elle en montre les modalités, les régulations et les types de déstabilisation (par les noblesses de cour et rurale, spéculant, abusant et rançonnant face à une certaine impuissance royale). Elle présente l'émergence des *Mestas* municipales et leurs conflits d'intérêt avec la vieille institution du même nom, peu à peu détournée de sa vocation première ; elle parle aussi longuement des associations d'éleveurs, du rôle des ordres monastiques, du commerce de la laine, etc. Il est très difficile de rendre compte d'un ouvrage aussi riche. Je retiens quelques points forts qui m'ont particulièrement intéressé :

1- Le lien entre élevage et modes de vie jugés "barbares", ceux de pasteurs montagnards belliqueux, formant un réservoir potentiel de mercenaires et d'aventuriers. Ces "instables" auraient pu guider les envahisseurs romains le long des grandes voies de transhumance,

2- L'étude de la coexistence de très anciennes formes de transhumance, accompagnée de pasteurs itinérants, avec des formes locales d'élevage (à des échelles variées) pouvant coexister avec des cultures de subsistance à caractère temporaire ; l'exposé de situations où cette fois-ci les cultures sont associées à l'élevage, ce dernier étant bien canalisé et règlementé ; l'exposé des exigences d' une agriculture, au début sommaire, qui nécessitait une rotation entre culture de céréales et mise en jachère pour dépaissance des animaux et le souci permanent de ne pas dégrader une indispensable forêt. Le délicat équilibre entre l'élevage intensif dans les terres mises *en défens* (souvent proches des agglomérations, consacrées à un élevage spéculatif) et l'élevage extensif dans le *monte* (le domaine communal, éloigné des lieux d'habitation), ces systèmes permettant de ne pas peser sur les activités agricoles. Dans le premier on dote d'un statut spécial les *défens* pour les boeufs de labour, pour les bêtes de boucherie. Derrière ces possi-

bilités/contraintes, se profile le problème de la stabulation (et de l'impact sur l'habitat), des types d'enclos et de clôture, etc. On voit également le souci de mettre en place, au sein de finages (*términos*) donnés, ce mouvement d'aller-retour qui est celui de la transhumance qui se déploye du bas pays à la montagne. L'auteur analyse également les conséquences de l'effondrement démographique (suite aux famines, aux pestes...) favorisant l'établissement de *dehesas* ou enclos pourvus de *défens* durables et destinés à l'élevage extensif.

3- Les gestions des terroirs par des groupements d'éleveurs (leurs règlements, conflits et accords). Pour se protéger et gérer leurs biens, beaucoup d'entre eux finirent par se regrouper en associations locales dont les intérêts étaient loin de converger, des conflits en suivirent. L'auteur évoque cette riche situation, en particulier dans les Pyrénées et en Catalogne ; elle montre bien les différents modes d'élevage sous les différentes couronnes (Castille, Aragon, Navarre, Portugal...)

4- Les revenus tirés de l'élevage (on pense en particulier à la laine alors que l'élevage strictement ovin n'était pas la règle). L'auteur souligne le fait que la brebis *merina* est probablement "très ancienne" (romaine ou contemporaine des invasions musulmanes). Son élevage est lié à l'essor de la célèbre industrie drapante castillane, dont bien des marins basques commercialisaient les productions dès la fin du Moyen-Age.

5- La structuration de l'espace par le biais de types de routes (avec la coïncidence, souvent soulignée, entre draille et forteresse d'ordre monastique par exemple), des franchissements de cols (et les taxes qui y sont liées) ; la recherche de points d'eau, l'établissement des marchés, etc. recentrant l'espace. L'auteur montre comment les souverains tentent d'excercer un contrôle, au moins symbolique, sur ces vastes réseaux où se déploie l'élevage ainsi que sur ses ressources. Elle expose tout un riche contexte historique, celui de la reconquête et du repeuplement, autoritaire ou par le biais des défrichements. L'élevage s'avérant être une activité pionnière qui suivait l'avancée des troupes, il se déployait le long des frontières mouvantes de la reconquête.

6- De nombreux exemples montrent les ajustements et tensions entre transhumances et institutions (étatiques ou non) visant à les réguler. Les intérêts des bourgades et des villes, ceux des ordres militaires, des abbayes, des seigneurs et d'autres particuliers, étaient très souvent divergents ; ajoutons à cela le statut communal de terres d'élevage qui pouvaient être *ouvertes* ou mises *en défens*, la possibilité ou non d'accéder aux *montes*, les locations de pacages, les impositions de tous ordres ; tout ceci forme un riche panorama bigarré qui conditionnait des pans entiers d'une vie pastorale, à commencer par les plus immédiats, comme la taille d'un troupeau donné, la nature des parcours.

La conclusion générale du livre se contente de rassembler en quelques pages quelques grands thèmes : formes d'élevage, associations d'éleveurs et institutions régulant leur activité, réseaux de routes et types d'espaces, emprise des couronnes, fiscalités et profits tirés du négoce lié à ces activités.

Ce livre est une mine de renseignements. Les cartes sont nombreuses, mais pas toujours explicites ; la bibliographie est abondante, des index et un glossaire facilitent son maniement. C'est heureux, car à mon avis, la lecture est ingrate (l'absence d'allusions ethnographiques ou de géographie humaine se faisant trop lourdement sentir). Le non spécialiste que je suis s'est souvent perdu dans le cours du texte et s'est embrouillé dans des truismes et des répétitions qui encombrent des données de grand intérêt. Mais ce ne sont là que des critiques de pure forme. Je n'hésite pas un instant à recommander la lecture de ce genre d' ouvrage trop rare à mon goût.■

R. RATIO (2000) *Adrien, le dernier berger des Pyrénées*. Editions Cairn. pp. 191. ISBN 2-912233-31-3.

Voici un livre très attachant centré sur la vie d'un berger des Hautes Pyrénées. C'est l'histoire d'une vie mais surtout celle d'un mode de vie qui s'efface dans l'histoire. Ce témoin privilégié n'est pas sans rappeler d'autres grandes figures de pyrénéens qui restent gravés dans notre mémoire. Je pense à Henri Fédacou dans les Hautes-Pyrénées (raconté par G. Buisan-voir le Bulletin du Musée Basque n°150, p. 169-185), à Etienne Lamazou dans la vallée d'Aspe (beaucoup d'entre vous ont lu j'espère, ce beau livre : *L'ours et la brebis. Mémoires d'un berger transhumant des Pyrénées à la Gironde* (1988) ; Ed. Seghers, ISBN 2-232-10110-X), je pense à A. Ousteau-Fontan, le berger du fameux reportage de Canal +, tourné en 1993 dans le Luron (*Les quatre saisons du berger*). Cette vie d'Adrien Castéran retiendra l'attention de beaucoup d'entre nous car elle diffère sur bien des points de celles de nos bergers basques. En effet, il s'agit fondamentalement d'un berger éleveur, au service d'autres éleveurs, faisant pacager les troupeaux dans des estives louées à des particuliers ou à des communautés. Adrien fut même berger communal à Aspin. Le statut de certaines estives est évoqué (histoire et gestion), de même les arrangements, entre vallées ou communautés, dans l'exploitation des estives : "ces communautés qui n'ont point besoin de la pesanteur des lois pour vivre harmonieusement". Ces parties sont traitées par allusion.

Le témoignage d'Adrien est d'autant plus précieux qu'il s'inscrit dans un pastoralisme exsangue, en cours de disparition, qui est un écho de ce qu'ont si bien étudié les grands pyrénéistes comme F. Krüger, R. Violant i Simora, H. Cavailles,

G. Buisan parmi bien d'autres. Cet ouvrage parle des valléens, de villages perchés et de quartiers de granges, de cabanes et de routes de transhumance, de va-et-vient entre piémont et zones d'estives... d'hommes qui marchaient et qui marchaient constamment. Il nous met face à une montagne cependant vivante, à la fois complice et redoutable. Il parle d'hommes simples, en prise directe avec une nature qu'ils ont appris à connaître et à pratiquer ; des hommes au sens plein du terme, responsables, acteurs de vies rudes où la vigilance est de tout instant. Il nous livre même çà et là les noms des derniers bergers ayant fréquenté telle ou telle estive. L'auteur a ainsi rassemblé des masses de données concrètes à travers un quotidien aux allures d'un journal de bord, loin du jargon technique et des textes de revues sur papier glacé. Cet ouvrage rude et sincère se situe dans la civilisation pyrénéenne qui est bien plus qu'un simple mode de vie imposé par la géographie.

L'ethnologue habitué à mettre en forme ses observations à partir de stricts questionnaires sera un peu perdu dans ce témoignage, car une foule d'observations y est livrée un peu pêle-mêle. J'ai particulièrement apprécié celles relatives aux déroulements concrets des transhumances (préparatifs, calendrier...), au marquage des bêtes, aux soins apportés aux troupeaux, aux limites des pacages, au quotidien du berger en montagne et dans le piémont, à son alimentation, ses vêtements..., à l'importance des foires et marchés, aux types de rapports constants entre éleveurs et bergers, à la recherche des points de chute pour hiverner et à la vie du berger parmi les éleveurs-agriculteurs du bas-pays, à l'arrivée de la mécanisation (de la voiture et du camion) et des loisirs en montagne, et quantité d'autres observations d'apparence anodine comme celle de ces tas de pierres balisant des voies, etc.

Je regrette un peu l'illustration assez sommaire de l'ouvrage, les cartes qui parlent peu des reliefs, l'absence de plans ou de schémas d'habitats. De même je regrette l'absence de récits mettant en scéne l'imaginaire du berger ainsi qu'un petit lexique fait de mots et d'expressions *gascones* liées au pastoralisme. Ceci dit, cet ouvrage, très agréable à lire, se doit de figurer dans bien des bibliothèques des amoureux des Pyrénées.

On peut compléter utilement cette lecture avec des données récentes sur les faceries ; ainsi cet excellent ouvrage : *Lies et Passeries dans les Pyrénées. Facerias en los Pirineos.* (1986). Association des Amis de la bibliothèque de Prêt des Hautes-Pyrénées. Tarbes. ISBN 2-903080-11-9. Dans ce petit ouvrage sont réunis des actes d'une journée d'étude tenue à Luz-Saint-Sauveur à l'occasion du sixième centenaire du traité de paix conclu entre les vallées de Barèges et de Bielsa ; on y

trouve aussi un beau texte classique de H. Cavaillés. On ne manquera pas non plus de lire celui, déjà ancien mais classique, de Webster dans : *Les loisirs d'un étranger au Pays basque*. En ce qui concerne les formes d'habitat dans les Pyrénées centrales, je citerai l'un de mes (petits) livres préférés (en dehors de celui de G.Buisan, cité plus haut) : J-L Morinière et ceux de Germ (1993) *Mémoire d'une communauté Germ en vallée de Louron*. Edition Maradi (Association "Perspective" 65240 Arreau).■

J.-P. DUGÈNE (1994), *Mémoires de pierres, les roches gravées par les bergers de la vallée d'Ossau*; Musée pyrénéen de Lourdes, pp. 62.

Ce petit ouvrage accompagnait une exposition réalisée par l'auteur au Musée pyrénéen de Lourdes. Il y présentait des gravures représentatives des zones d'estive de la vallée. Il en a recueilli un millier. C'est là un travail de terrain tout à fait original. J.-P. Dugène commente tour à tour des sortes de graffitis, des gravures simples et d'autres en champ-levé. Certaines témoignent de l'existence de bornes limitant les pacages ; d'autres, de la présence de bergers dont l'âge varie de 10-13 ans à 65 ans et plus. La plus ancienne inscription date de la fin du XVII^{e} siècle.

Ces gravures ne sont pas réparties au hasard dans ces montagnes et les plus abondantes sont celles des mois de juillet et août. Les textes sont écrits en français et non en béarnais ; l'auteur dit justement : " ce qui est écrit est le résultat de ce qui a été appris à l'école et non de ce qui est parlé tous les jours". J.-P. Dugène est connu par ailleurs par son beau travail de recensement des linteaux de la vallée d'Ossau, publié en 1986. Or, les gravures de bergers sont d'un tout autre répertoire. L'auteur souligne par exemple que le I.H.S si fréquent sur les maisons, est absent ici et il décrit d'autres types de signes "décoratifs". A l'incitation de l'auteur, je me suis lancé à mon tour dans ce type de quête, dans les zones d'estive en Pays Basque, mais, à ce jour, avec de bien maigres résultats (en revanche nous avons des signes peints sur les bordes ; ce sont souvent des croix). ■

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SAMB : 15 DÉCEMBRE 2001

La séance est ouverte par le Président, Michel Duvert, à 9h30. Le Président remercie Alphonse Idiart, maire de Saint-Jean-Pied-de-Port d'accueillir cette année l'Assemblée Générale de la SAMB ; Jacques Delpech, adjoint à la culture, représente, en l'absence du maire, la municipalité.

Il salue également Lucien Hurmic, président des Amis de la Vieille Navarre, association créée en 1962 par des passionnés d'histoire locale parmi lesquels figure Elisa Durquet, présente dans la salle. Il leur renouvelle son amitié et son estime et rend hommage à deux de ses membres disparus, Madame Debril et Sauveur Haramburu. Il remercie également Amaia Legaz, historienne, animatrice aux Amis de la Vieille Navarre qui fera découvrir la Citadelle aux Amis du Musée Basque, l'après-midi.

Le 15 décembre 2001, à l'occasion de l'Assemblée Générale, découverte de la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port sous la conduite de Amaia Legaz

Le Président laisse la parole respectivement à Jacques Delpech et à Lucien Hurmic.

Jacques Delpech souhaite la bienvenue dans les locaux de la mairie à l'ensemble des participants et se réjouit de la tenue de cette réunion à Saint-Jean-Pied-de-Port. Il rappelle ensuite les efforts consentis par la municipalité pour la culture, en particulier dans le domaine patrimonial. Enfin il souligne l'importance dans cette action de valorisation patrimoniale des Amis de la Vieille Navarre.

Lucien Hurmic retrace l'historique de l'association qui, selon lui, est "la cousine de la SAMB". Il évoque ensuite les raisons de sa création et la collaboration indispensable avec la municipalité pour donner vie et richesse au patrimoine bas-navarrais.

A la suite de ces interventions chaleureusement applaudies, le président de la SAMB reprend la parole.

RAPPORT MORAL

C'est la première Assemblée Générale depuis la réouverture, le 23 juin 2001, à la maison Dagourette, du Musée Basque et de l'Histoire de Bayonne. La date du 15 décembre 2001 est imposée par l'arrivée de l'euro. Quant au lieu, il s'est avéré qu'aucune réunion ne peut se tenir au musée/maison Dagourette, la Ville de Bayonne expliquant (lors d'une demande pour le Conseil d'Administration) l'impossibilité d'accorder une salle par manque de place et par risque de précédent. Le choix s'est donc porté sur une "décentralisation" qui nous permet d'exprimer une volonté commune visant à :

- conforter l'image du Musée Basque dans un pays où il est à la fois une vitrine privilégiée par sa culture et un pôle important dans le domaine de sa valorisation patrimoniale,
- rencontrer d'autres acteurs qui, comme nous, œuvrent dans le domaine patrimonial,
- montrer tout l'intérêt que nous portons à tous ceux qui, à des titres divers, s'emploient à enraciner et à prolonger l'expérience muséographique.

Forte de plus de 520 membres et s'appuyant désormais sur l'exposition permanente rénovée, riche en collections et en émotion, la SAMB déploie ses activités dans les domaines suivants :

- l'enrichissement des collections du Musée,
- leur étude avec l'accord et le concours du conservateur Olivier Ribeton et

son équipe scientifique ainsi que la diffusion de cette recherche qui est et sera encouragée, notamment auprès des étudiants, à qui les pages du Bulletin du Musée Basque sont bien volontiers ouvertes,

- l'interprétation de ce patrimoine muséographique : nous sommes des ambassadeurs "dans et hors les murs" de Dagourette, en liaison avec d'autres acteurs. Valoriser et animer le musée en tant qu'espace et vecteur de la mémoire d'un pays vivant, tel est notre souhait,

Pour mettre en œuvre ce programme ambitieux, en lui donnant une véritable dimension sociale, nous souhaitons travailler en réseau avec d'autres partenaires culturels. Dans l'immédiat, nous devons réactiver notre convention avec la Société d'Etudes Basques/Eusko Ikaskuntza.

De plus, le temps est venu de trouver des solutions afin d'assurer une gestion plus efficace de la SAMB. En effet, celle-ci repose exclusivement sur l'action d'une poignée de bénévoles, de gens de bonne volonté se rendant disponibles, agissant la plupart du temps dans l'ombre...

Cette assemblée générale donne l'occasion de les remercier de tout cœur, tout particulièrement deux d'entre eux qui souhaitent laisser à la relève leur place au Conseil d'Administration : Francine Garcia-Larratxe et Jean-Claude Larronde (qui reste cependant au Comité de Lecture).

Ce bénévolat, vital au bon fonctionnement d'une association, devrait être relayé par un secrétariat à temps partiel qui centraliserait les demandes, assurerait le suivi de la gestion et veillerait également à l'édition de notre feuille de liaison "gogoan", reflet et témoin de notre vie associative. Ce secrétariat prendrait place dans le bureau qui devrait nous être affecté par la Ville de Bayonne, au Château-Neuf, avant l'été 2002.

En conclusion, la SAMB se porte bien, heureuse de la réouverture du Musée et de l'engouement suscité par sa nouvelle exposition permanente. Riche de son expérience au service du Musée depuis 1957, dans la droite ligne de ses fondateurs, elle s'apprête à relever un nouveau défi : animer une vénérable institution régénérée, pôle d'excellence et de référence pour la culture et le patrimoine de ce pays. C'est une lourde responsabilité que nous souhaitons partager avec les élus en charge de cette noble institution, mais aussi avec tous les responsables culturels concernés.

Faisons au mieux, en gardant en mémoire cette maxime d'Oihenart "ibia duenak igaren, daki osina zein den barrhen" - "celui qui a passé le gué sait combien

la rivière est profonde" (in *Proverbes et Poésies Basques (1657-1664) Arnaud d'Oihénart Ed. Izpegi 1992).*

L'année 2002 s'annonce pleine de promesses.

RAPORT D'ACTIVITES

L'année 2001 a été, avant tout, été l'année de la réouverture de l'exposition permanente du Musée Basque à Dagourette. C'est un motif de vive satisfaction pour la SAMB après douze trop longues années de fermeture aux publics.

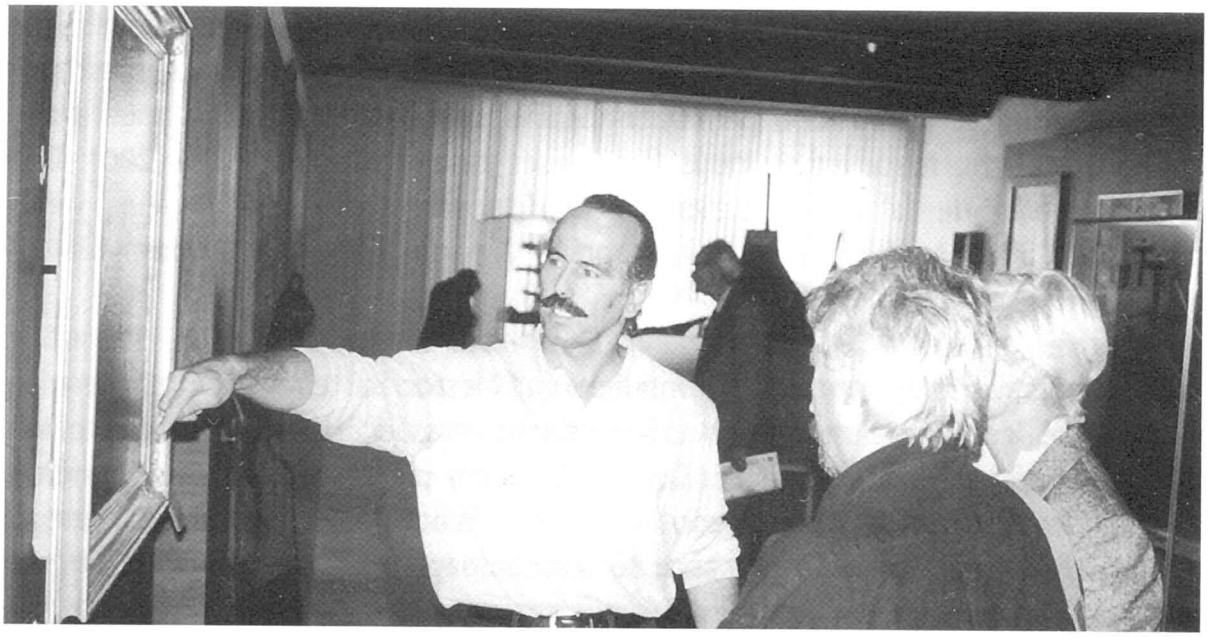
Une énergie certaine a été dépensée par plusieurs membres de la SAMB pour préparer une inauguration officielle à laquelle quelques rares Amis ont été finalement conviés. Suite à plusieurs réunions menées avec Gorka Robles, chargé par la Ville de Bayonne de la communication pour l'ouverture du Musée, de nombreux contacts très positifs avaient été établis avec des musiciens, des compositeurs du Conservatoire, des grands cuisiniers, des conteurs, les acteurs de la pastorale de Chéraute, ... en vain ! Cela nous a amenés à organiser le samedi 20 octobre une journée "découverte" réservée aux membres de la SAMB. Loin des discours officiels, nous nous sommes évertués à faire souffler un peu de passion dans ce nouveau musée. Le débat réunissant dans l'amphithéâtre de l'I.U.T. Zette Cazalas, muséographe, Bernard Althabegoity, architecte, Olivier Ribeton, conservateur, Typhaine Le Foll, attaché de conservation et prés de 130 participants, a permis d'expliquer les choix muséographiques, les contraintes d'une rénovation et les absences de tel ou tel objet.

Le 20 octobre 2001, Michel Duvert, présente (gauche à droite) : O.Ribeton, Z.Cazalas, E.Rousseau-Plotto, O.Contamin, B.Althabegoïty, T.Le Foll.

Les attentes des Amis sont nombreuses et comme le musée était loin d'être achevé à cette date (où sont les bornes d'interprétation ?), tout espoir est permis... La visite de l'exposition permanente qui a suivi les discussions, nous a permis de découvrir, retrouver ou nous familiariser avec le Musée modèle 2001. Dix-sept membres de la SAMB étaient à la disposition des 250 curieux venus déambuler, afin de développer un sujet précis à partir d'une ou plusieurs œuvres du Musée.

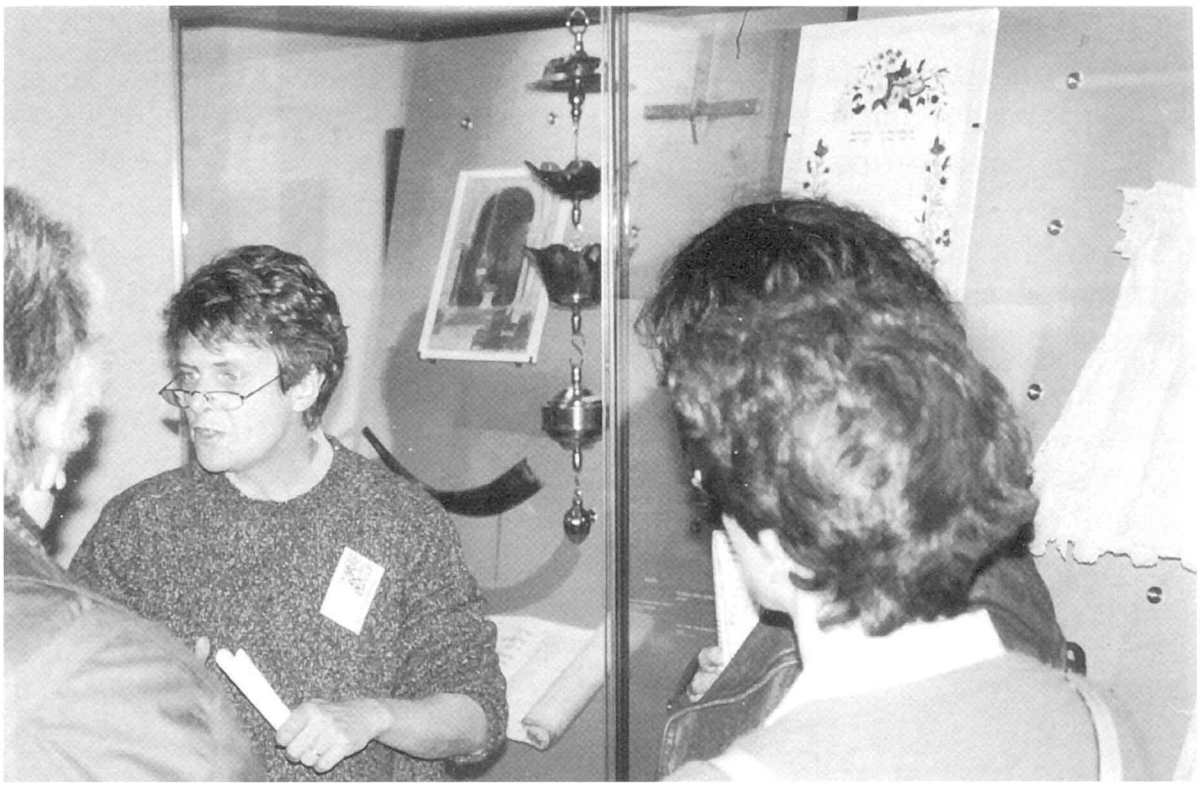
Parmi les visiteurs, certains auront reconnu Nestor Basterretxea... qui aura pu vérifier que les six stèles dont il a fait don au musée étaient en bonne place. L'aventure déraisonnable amorcée il y a deux ans par la SAMB, sous la férule d'Ines Larroulet, a bel et bien abouti : après J. Echeverria, ce sont J. Oteiza, E. Chillida, N. Basterretxea qui ont accepté d'accompagner la renaissance de Dagourette en offrant au musée une ou plusieurs œuvres. A leur suite, Ch. Giraud, Th. Leremboure enrichissaient le fonds muséal, en rappelant l'une des raisons d'être de la SAMB : enrichir les collections du Musée.

La passion d'"un ancien", Jean Haritschelhar,
pour découvrir la vitrine consacrée aux études basques et à la création du Musée...



La passion d'"un nouveau". Jean-Jacques Taillentou, expliquant les projets de dérivation de l'Adour dans la salle de la navigation.

Odile Contamin confie son coup de cœur pour la salle de la religion.



Anne Oukhemanou partage son commentaire critique sur la représentation des juifs de Bayonne dans la salle des idées et des hommes.

La littérature au service de la lecture du plan-relief des chantiers navals bayonnais en 1805 : telle a été la proposition d'Etienne Rousseau-Plotto pour animer cette maquette.

Présenté par Mano Curutcharry le N°3 des Guides Junior du Musée Basque, "Coups de cœur pour le Musée" : une belle introduction pour les stèles de l'Argialde.

Bien sûr, cette journée du 20 octobre ne doit pas occulter les multiples actions menées le reste de l'année, même si elles demeurent plus "classiques".

La sortie des numéros 157 et 158 du bulletin a confirmé, cette année encore, la vocation scientifique de la SAMB et à travers elle, celle du Musée qui n'est pas un simple lieu d'exposition. La préparation du hors-série relatif aux "Charpentiers basques et maisons vasconnes" est en phase active.

Le comité d'animation a proposé trois sorties en 2001 :

- la communauté juive de Bayonne à St-Esprit : du mikvé à la synagogue sous la houlette d'A. Oukhemanou, les mercredi 21 et dimanche 25 mars;
- à la recherche des pierres à moulin sur les pentes (raides) de l'Artzamendi dans les pas de C. Dendaletche et N. Saint-Lèbe, le 1er mai;
- une première sortie en basque le 29 septembre, entre cimetières paysagers (Hérauritz, Itxassou ou Hélette) présentés par le Père Etchehandy et la chapelle Saint-Antoine, au col d'Osquich, dont la symbolique de paix a été dévoilée par J.L. Davant.

Cette dernière excursion, "euskaraz", confirme l'engagement de la SAMB dans le processus "Bai Euskarari", d'ailleurs nous étions présents le 20 juin lors de la soirée organisée par Euskal Konfederazioa au Casino de Biarritz pour conclure la première phase de l'opération : "quelles actions mettre en œuvre pour faire vivre le basque à travers nos activités?".

Afin de faire connaître l'association et le Musée Basque mais aussi leurs publications, la SAMB a participé à plusieurs salons: "Biltzar" de Sare le lundi de Pâques, "Journées du Livre" d'Orthez en octobre, "Salon du livre" de Pau en novembre.

Grâce à l'action efficace et déterminante menée par B. Delage dans l'urgence, un local a été temporairement prêté à la SAMB pour entreposer son stock important de documents (anciens et nouveaux bulletins, livres...). Une solution définitive doit être trouvée avant fin 2002.

RAPPORT FINANCIER

COMPTE DE RESULTAT 2001

CHARGES	2001	2000	PRODUITS	2001	2000
Edition Bulletin du Musée Basque	35 257,07 F	51 435,83 F	Adhésions et abonnements	92 000,14 F	72 589,84 F
Frais expédition	27 043,81 F	23 669,93 F	Subvention Ville de Bayonne	25 000,00 F	25 000,00 F
Edition cartes de vœux 2000	0,00 F	9 069,12 F	Subvention Conseil Général	3 000,00 F	3 000,00 F
Cotisations diverses	1 210,00 F	890,00 F	Subvention Les Aldudes	100,00 F	100,00 F
Achats divers (mallettes, livres Tillac...)	1 360,00 F	7 870,00 F	Subvention Conseil Général (HS 2001)	6 000,00 F	0,00 F
Participation achat sculpture J. Echevarria	0,00 F	10 000,00 F	Ventes bulletins et ouvrages	5 513,13 F	7 298,89 F
Frais réception	2 898,00 F	4 217,00 F	Divers	40,00 F	4 873,51 F
Animations	16 935,60 F	34 164,42 F	Animations	13 360,00 F	32 373,50 F
Don (orgue de Baïgorry)	0,00 F	1 000,00 F	Remboursement crédit de TVA	5 000,00 F	5 000,00 F
Divers	717,22 F	4 846,05 F	Dons	10 290,00 F	0,00 F
TOTAL	85 421,70 F	147 162,35 F	**TOTAL**	160 303,27 F	150 235,74 F
Perte 2000 : 1926,21 F			**Bénéfice 2001 : 74 881,57 F**		

1. Commentaires

Le compte de Résultat de la Société des Amis du Musée Basque fait ressortir un bénéfice, pour l'année 2001, de 74 881,57 F.

Cette somme peut apparaître importante mais trouve son explication essentielle dans les éléments suivants :

- disparition de charges importantes telles que les cartes de vœux et l'achat

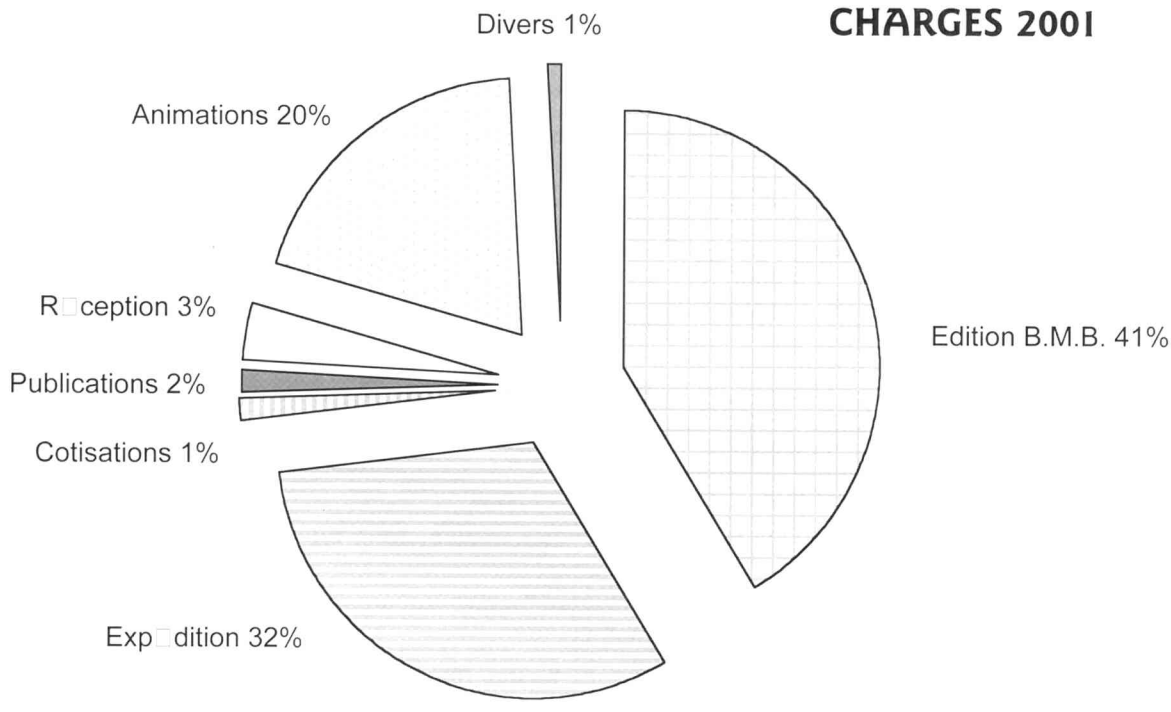
d'une sculpture ;
- diminution importante du montant des animations ;
- progression continue du nombre des abonnés ;
- don de 10 000 F de Bertrand Delage, membre du Conseil d'Administration, pour financer un document Argitu destiné aux enfants.

Cela permet à nos produits de maintenir un niveau élevé.

2. Les charges

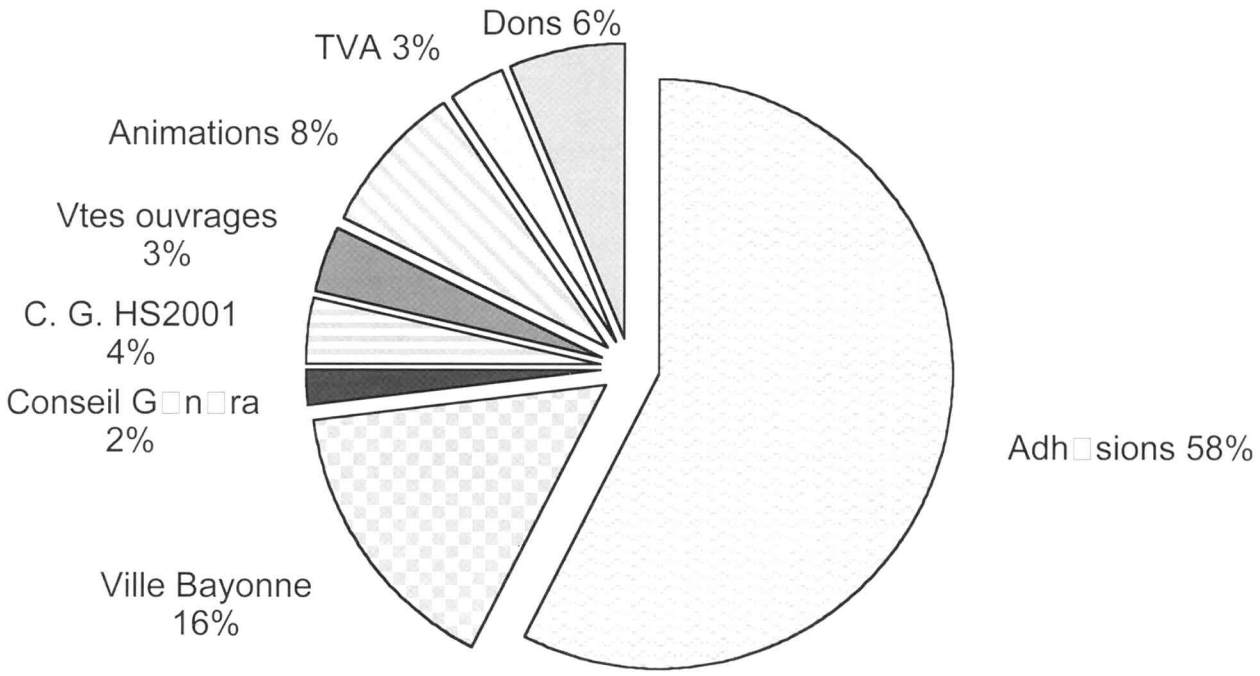
Le graphique à secteurs des charges permet de mettre en avant les 3 charges principales de la Société des Amis du Musée Basque, à savoir :
- les frais d'édition du bulletin ;
- les frais d'expédition ;
- les animations.

3. Les produits



Le graphique à secteurs des produits met en évidence notre principale ressource (58%) représentée par les adhésions et les abonnements. Si nous y ajoutons les ventes d'ouvrages, nous obtenons 61 % de nos produits confirmant ainsi la progression de nos ventes depuis la nouvelle maquette du bulletin.

PRODUITS 2001



TARIFS D'ADHESION ET ABONNEMENT 2002

* tarifs France métropolitaine

1. tarif réduit (étudiant ou chômeur) .....9 €
2. tarif individuel .....31 €
3. tarif duo.....39 €
4. membre bienfaiteur .....à partir de 76 €

* tarif DOM-TOM et étranger.....32 €

Cette adhésion donne droit au Bulletin du Musée Basque (2 numéros par an + un Hors Série tous les 2 ans), à la participation aux animations organisées par la SAMB, à la réception de la gazette d'informations de la SAMB (Gogoan), à un droit d'entrée au Musée Basque à tarif réduit (3 € au lieu de 5,5 €) et au billet jumelé Musée Basque/Musée Bonnat (4,5 € au lieu de 9 €).

Les trois rapports (moral, d'activités, financier) ainsi que les nouveaux tarifs d'adhésion et abonnement sont approuvés à l'unanimité.

ELECTION DU TIERS SORTANT

Rappel du Tiers sortant :
- Beñat ACHIARY
- Jacques DELPECH
- Jon ETCHEVERRY-AINCHART
- Jean FAGOAGA
- Claude LABAT
- Jean-Claude LARRONDE
- Joseph LATAILLADE
- Kristian LIET
- Anne OUKHEMANOU
- André PINTAT

Francine Garcia-Larratxe, Jean-Claude Larronde et Jon Etcheverry-Ainchart ne souhaitent plus faire partie du Conseil d'Administration mais restent toujours des membres fidèles.

Beñat Achiary, Joseph Lataillade n'ont pas fait acte de candidature pour leur renouvellement.

En revanche, Réole Halluin, Xavier d'Iribarne, André Domblides, Philippe Etchegoyhen souhaitent nous rejoindre et soumettent leur candidature au vote des membres présents.

Le nouveau Conseil d'Administration est élu à l'unanimité et se compose des 25 membres suivants:
- Isabelle de AJURIAGUERRA
- Manu ARRETZ
- Odile CONTAMIN
- Mano CURUTCHARRY
- Denis DEDIEU
- Bertrand DELAGE
- Jacques DELPECH
- Claude DENDALETCHE
- André DOMBLIDES

- Michel DUVERT
- Philippe ETCHEGOYHEN
- Marcel ETCHEHANDY
- Jean FAGOAGA
- Inaki GOYENECHE
- Reole HALLUIN
- Jean HARITSCHELHAR
- Xavier d'IRIBARNE
- Claude LABAT
- Pierre LABORDE
- Kristian LIET
- Anne OUKHEMANOU
- André PINTAT
- Olivier RIBETON
- Etienne ROUSSEAU-PLOTTO
- Françoise SALA

PROJETS 2002

* rencontrer, dés que possible, le maire de Bayonne Jean Grenet et établir avec les Services Culturels de la Ville une convention permettant d'établir la présence vivante de la SAMB au sein du Musée, par exemple:

- lors du "Premier dimanche du mois gratuit", renouvelant le modèle du 20 octobre 2001, un membre ou un invité de la SAMB développerait un sujet à partir des collections de l'exposition permanente: "une œuvre, un thème, un homme/une femme"
- une série de conférences-causeries est proposée par Jean-François Larralde, conservateur du Musée de Guéthary, sur la sculpture basque contemporaine, Oteiza, Chillida, Basterretxea.
- des conteurs pourraient intervenir dans l'exposition permanente; des contacts ont été pris avec Koldo Amestoy d'une part et l'association "Et si on racontait" d'autre part.

* continuer à organiser des sorties sur le terrain:

23 mars Arantzazu, Onati
1er mai Ustaritz
22-23 juin Bordeaux (Musée d'Aquitaine, vignoble, églises à fresques des Landes)

* gérer différemment l'association:
  - en envisageant l'embauche d'un(e) permanent(e), à temps plein ou partiel, en fonction de nos capacités financières
  - en réorganisant le suivi quotidien à partir du bureau (situé aile ouest du Château-Neuf), qui devrait nous être attribué par la Ville de Bayonne, avant l'été 2002, au même titre qu'à trois associations patrimoniales (CPAU, Bayonne Centre Ancien, Archives d'Architecture de la Côte Basque).

* assurer la sortie du Bulletin du Musée Basque:
  - d'abord le Hors Série 2001 consacré aux charpentiers basques et maisons vasconnes
  - puis le N° 159 avant l'été 2002 et le N° 160 avec un important article sur le nouveau Musée Basque.

* réfléchir à la traduction en basque du nom de l'association et sa déclinaison en logo bilingue, l'artiste guipuzcoan Nestor Basterretxea y travaille et souhaiterait en faire profiter la SAMB gracieusement.

MOT DU CONSERVATEUR

Le 23 juin 2001, le Musée Basque et de l'Histoire de Bayonne a ouvert son site principal, la maison Dagourette, rénovée et agrandie.

Cette maison datée du début XVII°s. a retrouvé son ampleur d'origine. Avec les trois entrepôts portuaires adjacents, elle permet au discours scientifique de se déployer dans le cadre de vingt salles thématiques, mis en scène de manière originale et moderne qui rompt avec l'ancienne présentation.

Les supports didactiques n'ont pas tous été réalisés et la muséographie sera peu à peu complétée.

Mais en l'état actuel le nouveau musée met remarquablement en valeur les témoins d'une civilisation rurale traditionnelle mais aussi d'une histoire riche et complexe. Les collections présentées sont les signes tangibles d'une mémoire vivante, celle d'un pays où l'avenir est préparé avec sérénité. Leur sélection sévère (10% exposés) permet de mieux apprécier sa qualité et de clarifier le discours général. Les réserves doivent servir à alimenter les expositions temporaires sur des sujets particuliers.

Le parcours muséographique se termine par la salle dédiée à la création artistique contemporaine, grâce à l'action de la SAMB remarquablement orchestrée par

Inès Larroulet et ses amis, les œuvres de Jorge Oteiza, Nestor Basterretxea, Eduardo Chilida, Jesus Echevarria viennent ponctuer le nouveau regard porté sur le peuple basque; elles sont aussi une invitation au voyage de la création qui se nourrit de l'histoire, du patrimoine, de la culture de ce pays.

Depuis 6 mois, 40.000 visiteurs ont poussé les portes du musée rénové: émus ou contrariés, surpris ou vite familiarisés, jamais indifférents...

Tout comme dans le passé, la SAMB est conviée à venir animer ce nouvel espace. C'est le souhait que le conservateur voulait aujourd'hui exprimer auprès de cette assemblée.

MOT D'ARGITU

Mano Curutcharry, responsable pédagogique d'Argitu, exprime sa joie de pouvoir travailler, désormais, dans un musée ouvert, après une trop longue période qui a vu une génération de scolaires quasiment privés du musée.

Le 25 juin 2001, a été présenté officiellement le N°3 des Guides Juniors du Musée Basque, intitulé "Coups de cœur pour le Musée". Ce premier catalogue du musée rénové a été réalisé, dans le cadre d'une classe culturelle, par 53 collégiens bayonnais, guidés dans leur démarche par leurs enseignants et documentalistes, par Argitu et par l'équipe scientifique du Musée. Ce projet pédagogique et culturel, proposé par les conservateurs Olivier Ribeton et Typhaine Le Foll, a été rythmé par de nombreuses rencontres très denses, au musée et dans les deux collèges (A. Camus et Marracq).

Les cinquante-trois jeunes de 4^{e} ont dû apprendre très vite à lire des objets sortis spécialement des réserves, à consulter efficacement le logiciel de gestion des collections, à écouter et à dialoguer avec les professionnels du musée, à apprivoiser les espaces encore vides de la maison Dagourette (site de l'exposition permanente), à choisir, argumenter, rédiger, concevoir un cahier des charges pour la réalisation graphique du guide... tout cela pour pouvoir partager avec d'autres jeunes, d'âge ou d'esprit, les coups de cœur vécus durant plusieurs mois, rassemblés dans ce guide junior.

La classe culturelle a démarré sur les deux sites du musée : Château-Neuf et Dagourette. Dés le mois de janvier, les élèves ont fait vivre en avant-première l'Argialde (puits de lumière) de la maison Dagourette, en adoptant chacune des huit stèles devant y figurer. Chaque collégien est donc devenu le parrain ou la marraine de cet objet témoin, résumant dans la pierre le geste de l'artisan et l'esprit du

sacré, la mémoire pérennisée et la beauté préservée.

Ce N°3 des Guides Juniors du Musée Basque, comme les précédents, n'est que la face visible d'une expérience culturelle et pédagogique originale, fruit d'un partenariat exemplaire entre deux collèges et un musée.

Depuis septembre 2001, une centaine d'enseignants et documentalistes sont venus découvrir le musée, se l'approprier et concevoir des parcours pédagogiques.

Guide en main, les collégiens font découvrir à leurs parents la stèle de l'Argialde dont ils sont les parrain et marraine

Les classes ne seront reçues à Dagourette qu'à partir de janvier 2002, date à laquelle une salle de plus de 100m^2, située au cœur des collections, sera équipée pour les activités éducatives.

Ainsi les élèves de Bayonne, Peyrehorade, Orthez, Saint-Jean-Pied-de-Port, Anglet pourront venir approcher les collections de l'exposition permanente, de manière à la fois ludique et scientifique.

En conclusion, l'animatrice remercie chaleureusement Olivier Ribeton et toute son équipe, ainsi que la Société des Amis du Musée Basque; elle exprime sa reconnaissance tout particulièrement à Anne Oukhemanou, historienne qui participe activement à la mise en place d'un parcours culturel sur la communauté juive de Bayonne aux 18^e et 19^e s. et à Bertrand Delage qui souhaite financer un document informatif et distrayant pour les enfants, conçu par Argitu.

QUESTION DIVERSES

La gratuité d'accès au Musée Basque : à l'heure actuelle les adhérents de la SAMB doivent s'acquitter d'un tarif réduit (3€ au lieu de 5,5€) pour entrer à la maison Dagourette.

Après des recherches effectuées auprès d'autres associations d'amis de musée, il semble que la règle la plus généralisée soit d'accorder la gratuité aux adhérents à jour de leur cotisation; l'exemple le plus proche est donné par le Musée de la Mer à Biarritz.

L'avenir de la bibliothèque et son enrichissement : des inquiétudes sont exprimées quant à son appauvrissement en raison du nouveau mode de fonctionnement... les achats de livres, brochures, dons d'ouvrages... doivent être préalablement soumis à l'accord du directeur des Affaires culturelles et à celui du conservateur en chef de la Bibliothèque Municipale.

Ces deux points seront abordés lors de l'entretien avec le Maire de Bayonne, prévu début 2002.

Le rôle de la SAMB auprès du Musée : il est souhaité la mise en place d'une commission de réflexion; les résultats des travaux seraient soumis à l'ensemble des adhérents par l'intermédiaire de "Gogoan".

Tous les points de l'ordre du jour ayant été abordés, l'Assemblée Générale est clôturée à 13h.

Les membres présents se sont retrouvés de manière très conviviale autour d'un apéritif copieux offert gracieusement par le Maire de Saint-Jean-Pied-de-Port.■

BIBLIOTHEQUE
BAYONNE
MEDIATHEQUE

SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE
Adhésion et abonnement 2002

Tarifs *France métropolitaine*

1. tarif réduit (étudiant ou chômeur) 9 €
2. tarif individuel 31 €
3. tarif duo (2 personnes à la même adresse) 39 €
4. membre bienfaiteur à partir de 76 €

Tarif *DOM-TOM et étranger* 32 €

2002-ko Izenemaitea eta harpidetza

Salneurriak *Frantzia metropolitana*

1. Salneurri murriztua (ixtudianta ala langabetua) 9 €
2. Bakarkako salneurria 31 €
3. Binakako salneurria (ber-helbideko bi kide) 39 €
4. Ongiegile-kidea 76 €tik goiti

DOM-TOM eta kanporako salneurria 32 €

Sommaire

3 **De garataranea d'Ibarre à Garataran (Betharram)**
- Junes Casenave-Harigile -

7 **Le "catéchisme" des pêcheurs de Ciboure**
- Marc Larrarté -

15 **Des basques dans l'environnement toulousain**
- Michel Bugnon - Jean-Baptiste Hiriart-Urruty -

29 **Le rôle politique de l'abbé Pierre Lafitte**
- Jean-Claude Larronde -

47 **Le royaume de Navarre sous la dynastie de Champagne**
- Antton Curutcharry -

65 **Un segment inédit de la voie romaine d'Astorga à Bordeaux dans son franchissement des Pyrénées navarraises**
- Louis de Buffières -

91 **Compte rendu de lectures "pastorales"**
- Michel Duvert -

99 **Assemblée générale de la SAMB : 15 décembre 2001**

ISSN 11488395
9 771148 839005